

la boîte de 1792

Roman

Claude-Alain SABY

la boîte de 1792

Roman

Editions Servimédia

© Servimédia 2008 pour la présente édition.

ISBN 978-2-9526488-6-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Avertissement

Cette histoire est purement imaginaire.

Les personnages Joseph Deborde et Louis Sarlin n'ont jamais existé.

Par contre tous les autres personnages rencontrés dans ce livre ont véritablement vécu en lieu et date. Leurs histoires sont réelles.

L'auteur a simplement placé ses personnages dans la trame de l'Histoire.

Les faits historiques cités ont été scrupuleusement respectés.

« Je crois avoir un but bien défini. Si je l'atteignais jamais, il s'expliquerait de lui-même ; si je ne dois pas l'atteindre, à quoi bon te l'exposer ici ?
Admets seulement que j'aime passionnément le bleu, et qu'il y a deux choses que je brûle de revoir :
le ciel sans nuages, au dessus du désert sans ombres.»

Eugène Fromentin *Un été dans le Sahara*

"Entend le vent, c'est le Sahara qui pleure, il voudrait redevenir prairie"

Alors je vous invite tous à écouter le vent, car le Sahara a quelque chose à vous dire.

Imjeyad Houssine

Poème

"Notre écriture à nous, au Hoggar,
est une écriture de nomades
parce qu'elle est tout en bâtons
qui sont les jambes de tous les troupeaux.
ambes d'hommes, jambes de méhara,
de zébus, de gazelles,
tout ce qui parcourt le désert.
Et puis les croix disent si tu vas à droite
ou à gauche. Et les points, tu vois, il y a
beaucoup de points. Ce sont les étoiles
pour nous conduire la nuit, parce que nous,
les Sahariens,
nous ne connaissons que la route,
la route qui a pour guide, tour à tour,
le soleil et puis les étoiles.
Et nous partons de notre cœur,
et nous tournons autour de lui
en cercles de plus en plus grands,
pour enlacer les autres cœurs
dans un cercle de vie, comme l'horizon
autour de ton troupeau et de toi-même."

(Transcription d'un poème touareg)

Chapitre 1

Au pied de la colline, il s'arrêta, regarda vers le haut, réajusta son sac sur son épaule, et par un petit sentier circulaire large d'une vingtaine de pouce, il commença de gravir ce qui pour lui était depuis toujours sa montagne.

Arrivé à une clairière, il se trouva arrêté par un buisson de ronces qu'il contourna vers la droite, égratignant sa main au contact des feuilles aux fruits rouges. A-t-on déjà vu des mûres aussi bonnes et sucrées, se dit-il machinalement. Mais quand on les cueille, on se pique ! Marmonna-t-il en se frottant la peau.

Il chercha la porte du petit enclos empierré. Il n'y avait pas de porte mais l'ouverture était simplement matérialisée par le passage fréquent des bêtes.

A voir la végétation, ce n'était pas l'humidité qui manquait à cet endroit. Malgré la chaleur et le manque d'eau dans cette région, ce vallon hébergeait des arbres d'essences diverses qui maintenaient verte l'herbe à l'ombre de leurs feuillages.

En 1850, par une matinée de printemps l'homme âgé d'environ quarante ans entrepris de gravir le mont. Il partit très tôt afin d'éviter la chaleur car assez lourdement chargé il voulait économiser ses forces. Sortant de sa maison situé un peu à l'écart d'un gros bourg qui faisait face à la mer, il marcha quelques centaines de mètres dans

un torrent à lit pierreux aujourd'hui à sec avant de s'engager sur un chemin plus carrossable et à l'ombre des chênes nombreux sur ce flanc de colline.

Ce paysage il le connaissait bien l'ayant parcouru des centaines de fois , ainsi que son père et son grand-père avant lui. Il aurait pu se diriger les yeux fermés tant il sentait tous les mouvements de terrain mais aussi les accidents de lumière qui rafraîchissaient l'été et que l'on évitait l'hiver.

Il n'y avait pas d'arbres fruitiers couverts de fleurs sur cette montagne, ces fleurs qui adoucissent le malheur, pas d'arbre fruitier du tout d'ailleurs car la terre était trop rude, mais l'abondance de pierres ne cachera jamais la misère. Quelques vignes sauvages viennent rappeler la présence de l'homme il y a longtemps, très longtemps.

Au détour du chemin, l'homme ne se lassait pas d'être surpris par la présence des tâches de mousse sur les rochers blancs ainsi tous bizarrement colorés.

Gravissant la pente sans même un regard vers le bas, l'homme s'enivrait des vives senteurs de ces quelques arbustes de Provence, aux sauvages parfums venus de la mer par vent d'Est, aux pénétrantes odeurs de la terre au petit matin.

Levant les yeux, il vit quelques nuages qui courraient parmi les rochers accrochés au sommet. Le vent du Nord est violent se dit-il. Ces simples mots le plongeait dans une profonde réflexion. A ce moment de la journée, le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière. Le Mistral, ce vent

froid, venant de la vallée du Rhône rendait le ciel limpide, les rayons du soleil devenaient presque étrangers.

Sa mine était grave, il ponctuait ses réflexions par de petits coups de tête approbatifs. Estimant avoir emmagasiné assez d'énergie, il se remit en route.

Depuis un moment la cloche du village au loin tintait des coups éloignés par intervalles égaux, pour apprendre aux fidèles la mort de l'un deux. L'homme s'arrêta, il ne l'avait pas entendu au début. Cette pensée religieuse, en voyageant dans l'espace lui arrivait très affaiblie. Il n'en éprouvait pas de mélancolie pour autant. Il connaissait le défunt. Il imaginait les pas nombreux sur le chemin d'une foule silencieuse. Il imaginait entendre les chants de l'Eglise, puis se ravisa ; mais non il était trop loin. Ces bruits réveillèrent simplement en lui des idées confuses, de ces idées qui saisissent les âmes les plus incrédules comme lui. Aucune larme n'a jamais coulé sur ses joues brunies par le soleil alors il reprit sa route.

On aurait pu croire qu'aucun événement politique, aucune révolution, n'était arrivé dans ce pays et lui-même semblait en dehors du mouvement social de son époque.

Après une demi heure de marche, il arriva devant un petit enclos. Il n'eut aucune peine à trouver la herse en bois pourri qui faisait office de porte; celle-ci pivota sur ses gongs de cuir. Il se trouva alors dans un petit champ en pente assez raide d'une centaine de pieds de long et autant de large, encadré par des haies de vieux buis.

Il s'arrêta après avoir refermé la porte et embrassa d'un regard tout cet espace. Il fixa rapidement l'arbre qu'il cherchait, un tilleul que son grand-père Jean-Baptiste Deborde avait planté en 1792. Pourquoi ? Pour rappeler par leur présence aux générations successives l'idée révolutionnaire de Liberté, souvent moribonde mais toujours renaissante. Ces arbres étaient des témoignages vivants de l'histoire du village par delà les années qui passent. Mais là se dit-il le village n'y était pour rien. Pourquoi avoir planté un tel arbre dans ce lieu isolé ? Par motif religieux ? j'en doute. Faisait-il parti des soixante mille arbre de la Liberté plantés en 1792 ou bien n'était-il qu'un « arbre de mai » que les paysans de nos contrées plantent depuis bien longtemps en signe de joie et de liberté. Il y a bien une filiation entre la coutume paysanne et la symbolique révolutionnaire naissante. Il n'est pas seulement symbole de régénérescence de la nature, il est aussi une réelle affirmation de soi !.

Joseph Deborde se positionna au pied de l'arbre, face au nord, c'est à dire dans ce champ dans le sens de la pente. Il fit dix pieds en avant puis s'arrêta. Il déposa son sac à terre et dévoila une pioche et une petite pelle. Il creusa le sol pendant une vingtaine de minutes. Son père Louis n'était pas revenu dans ce lieu depuis longtemps. En 1815, il quitta sa famille pour partir en Amérique comme des milliers de soldats de Napoléon Ier après la défaite de Waterloo. Louis arriva à Philadelphie puis repartit à la Nouvelle Orléans. Ce que savait Joseph sur son père c'est que ce dernier avait combattu au Texas, puis au

Mexique avant de revenir en Louisiane. Depuis, il n'avait plus eu de ses nouvelles. Avait-il fondé une nouvelle famille ou était-il mort ? nul ne le savait. Si bien que Joseph avait hérité d'une lettre de son grand-père, son père ne l'avait pas lu. Il avait mis plusieurs années avant de se décider à suivre les recommandations étranges que contenait cette lettre. Peu de mots, mais un dessin, quelques coordonnées sur une feuille jaunie semblent s'adresser à un public averti.

La bêche heurta un élément métallique. Il se baissa et entreprit de déblayer la terre avec ses mains. Il se releva en tenant une boîte rouillée carrée de quatre pouces de côté. Il secoua la boîte, geste machinal, le bruit produit l'intrigua. Il ne remarqua aucune indication quant à sa provenance. Il ouvrit très doucement le couvercle comme s'il craignait une désagréable surprise. Un visage apparut. La figure de son grand-père grossièrement peinte lui causa une impression profonde.

Avec cette tête puissante, cette chevelure brune en broussaille, ces yeux volontaire, cette bouche aux lèvres mi-closes, il lui semblait que le portrait était vivant, qu'il allait s'élancer hors de son cadre, et s'écrier d'une voix venue de l'autre monde :

« Enfin tu m'as trouvé !...mais fais attention »

A l'intérieur un petit feuillet et surtout le fond de la boîte contenait du sable ocre mélangé avec une substance noire et visqueuse. Sur la feuille était dessiné un plan : trois noms de lieux ou de villages formaient les sommets d'un

triangles. Au centre on avait tracé une croix au pied d'un graphique qui pouvait représenter un mont avec deux pics. En bas à droite un nom : Garamantes. Des tâches brunes constellaient la surface du papier.

Voilà donc quel était ce secret vieux d'un demi siècle.

Il ne reprit pas le même itinéraire pour revenir au village. Celui-là était plus long, beaucoup plus long car il avait besoin de réfléchir. Cette méditation ne pouvait se faire chez lui qu'en marchant.

Ce chemin datait du Moyen Age, et était difficile d'accès en hiver. Il avait été par un autre tracé plus carrossable sur l'autre versant de la colline au 18ème siècle. Il présente de beaux points de vue par moment sur la vallée qui annonce la mer. Au bout d'une demi heure il retrouve une croix en pierre. A partir ce point, la descente se glisse entre un ravin et la falaise pendant quelques centaines de mètres. Le chemin est ici bien structuré avant d'aborder la forêt dont la transition se fait en passant sur un ponceau constitué de grosses dalles de basalte, dont l'une d'elle a été cassée. Au loin, quand on est à découvert on peut apercevoir une tour de 11^{ème} siècle qui contrôlait jadis un axe de communication aujourd'hui disparu.

Dans le pré, à droite, on aperçoit en saison sèche l'ancien tracé du chemin qui menait au moulin. Plus loin, Joseph Deborde passe un effondrement et rejoint un ruisseau dont le lit emprunte le chemin. Arrivé en haut sous le rocher, il tourne à gauche pour rejoindre son village dont il apercevait les premiers toits.

Le territoire du village s'étend sur sept cent cinquante hectares, dont près de la moitié en bois sauvages et en rochers.

Les pentes les plus fortes et les plus mal orientées, les secteurs peu fertiles sont abandonnés aux chênes verts.

Les adrets portent la vigne, sur des plateaux en étage, bordés par des broussailles. Autour du village, la terre est légère. Dans les déclivités, là où les composants les plus fins se sont accumulés, le sol est plus épais et résiste à la sécheresse. Dans son pays, ces terrains sont un bienfait car ils accumulent des provisions d'eau précieuses par les temps secs.

Cette terre était le support d'une société humaine laborieuse, peu exigeante et profondément attachée à son environnement. Le paysage peu modifié au cours du temps procurait une stabilité rassurante. La plus grande partie des bois, des pâturages et des terres labourables ont toujours été des propriétés communales.

Le village formait une petite démocratie sociale, abstraction faite des rivalités sordides et des coups bas, fatals quand il y a des groupes d'hommes. La population n'avait pas bougée depuis la Révolution. Une vingtaine était venue grossir les régiments de Napoléon ; la moitié revint au pays et quelques uns sont allés s'installer dans d'autres communes, parfois très loin. Les coteaux, exposés à l'Est étaient couverts de vignes. Depuis le haut du versant, jusqu'au ruisseau qui ne coule que six mois dans l'année, et souvent moins, les ceps ont été plantés et

arrosés avec la sueur des villageois. Aux vendanges, les porteurs de bouille gravissent les marches de pierres sèches en s'aidant d'un échalas, pour apporter le raisin coupé jusqu'à la bosse, sur le chemin. A la sortie de l'hiver, on taillait les ceps en récupérant soigneusement les sarments qui serviraient de fagots dans la cheminée.

Tout ceci Joseph Deborde semblait le voir, appuyé sur son bâton, la boîte sous son bras gauche, solidement tenue.

Que d'efforts, de fatigues, de sueurs sur ces pentes et sans être assuré d'une récolte. Ainsi vivait son village, dans la sueur, les larmes, tranquillement au fil des saisons.

Un rayon de soleil illumina un instant le bâtiment qui faisait office de mairie. C'est là qu'il avait l'intention de se rendre sans plus tarder.

Il sourit en regardant cette bâtisse. Aux élections municipales deux listes s'opposaient systématiquement. Il aurait été téméraire de chercher les raisons de cette division dans quelques références aux grandes orientations de la politique nationale. Tout juste pouvait-on dire qu'il y avait des cléricaux et des républicains. Dans les faits, on se regroupait en clans ou bien sur l'amitié que l'on portait au maire ou pour celui qui brigait sa succession. Le maire accomplissait lui-même tous les travaux. Il le faisait avec sa belle écriture calligraphique impeccable. La plupart des élus ne se préoccupaient guère des affaires du village et pourtant ils auraient soufferts d'en être écartés. Ils avaient progressivement et tacitement accordés une délégation

de pouvoirs presque illimitée au maire qui ne l'avait pourtant jamais sollicité.

Il fallait néanmoins respecter les apparences de la démocratie et amener les conseillers à se prononcer sur les propositions qui leur étaient faites. Les impôts municipaux étaient extrêmement faibles mais les services étaient aussi très réduits.

Louis Sarlin était l'homme qu'il voulait voir.

Né en 1790, l'actuel maire s'était enrôlé en 1811, alors que son père était pourtant négociant en bestiaux dans la plaine, plus bas. Louis Sarlin appartient pourtant à une famille où l'on semble prêt à tenter le sort à s'enrichir quelque peu, plutôt que d'utiliser les ressources familiales pour échapper à la conscription, à moins qu'il n'ait tout simplement le goût pour l'aventure. Au retour de la guerre, il se maria en 1817 avec Marguerite Tourne dont le père était salpêtrier ; il demeure dans son village natal jusqu'en 1830 date de la mort de son épouse. En 1838, il est identifié par le statut de propriétaire à Alger ou peut-être plutôt de marchand. Sarlin, comme beaucoup de vétérans étaient partis en Algérie où il avait partagé le destin de bon nombre des premiers colons.

Détenteur de 73 ares seulement en 1838 dans ce village, et on ne sait d'ailleurs pas pourquoi il les avait, douze ans plus tard il se hisse au sommet de la hiérarchie des fortunes avec cinquante hectares de terrains. Son passage en Algérie s'est soldé par une réelle réussite contrairement à beaucoup d'autres vétérans ou simplement colons dont le rêve de fortune fut brisé.

Son retour dans ce village se fit sans problème. Il usa de ses relations et surtout de sa position de vétéran pour revendiquer un poste dans l'administration. Ces emplois étaient très convoités, mais il obtint un poste dans l'administration des douanes probablement aussi parce qu'il avait des appuis liés à son passé africain.

Ce travail ajouté à sa pension de 334 francs par an et à ses revenus de commerçant en Algérie lui permet de mener une vie agréable et surtout d'être une personne importante dans le pays.

C'est donc tout naturellement que Louis Sarlin commença à occuper des fonctions publiques, jouissant à la fois d'une réputation de prestige et d'homme d'ordre assez solide pour occuper des fonctions de premier magistrat. Il a été membre du bureau de bienveillance de la commune, membre du conseil du conseil municipal, adjoint au maire, puis maire. Sa position lui permit de réinsérer les anciens soldats toujours en difficulté et les colons de retour d'Algérie et apauvris. Compte tenu du contexte politique actuel, il exerçait plus cette bribe de pouvoir en raison même de son passé de soldat plus que par sa position sociale de nouveau riche.

C'est un homme très actif, il soutient les demandes des anciens soldats ou colons souhaitant attirer l'attention sur leur détresse ; il formule lui-même la demande d'attribution de poste, tente de dispenser ses administrés de fournir des pièces essentielles à l'obtention d'un secours, défends activement des causes.

Il se laisse parfois abusé, comme un dénommé Barlot qui se disait simple journalier, revendiquait d'avoir fait la campagne de Russie et d'avoir été blessé et demandait de ce fait un secours viager de 255 francs alors qu'il tirait en réalité de beaux bénéfices d'une blanchisserie qu'il possédait à Marseille et vivait dans l'aisance.

Tel était le maire, un homme ouvert, fort et bon, soucieux du bien publique.

Joseph Deborde lui était médecin. Notable peut-être mais pauvre. Dans ce village, on s'adresse plus souvent au vétérinaire qu'au médecin car on attends du premier des résultats plus substantiels qu'au second. Le médecin dans ce pays n'était pas un messager d'espérance, mais l'annonceur redouté d'une mort toute proche, celui dont le verdict angoissant ne pouvait que confirmer le sombre pressentiment qu'on avait.

Joseph pénétra dans la grosse bâtisse dont la façade présente cinq fenêtres à l'étage supérieur. Le toit de tuiles était percé de mansardes saillantes. Les volets peints en vert tranchent sur le ton grisâtre du crépi. Pour ornement à droite de la porte, une vigne règne tristement. En bas le long des murs, des fougères végètent mais poussent grâce à l'eau du toit, les gouttières étant soit rouillées, soit disjointes, soit absentes.

En entrant dans le palier qui forme le l'anti-chambre, il s'oriente à droite vers le salon à quatre fenêtres, pauvrement meublé de quelques fauteuils de velours vert. Le maire recevait dans cette pièce et y avait installé son

bureau car dans les autres pièces exhalait une trop forte odeur d'humidité. Ces pièces n'étaient en fait que très rarement aérées.

Joseph remarqua que le foyer de la cheminée était froid. Lorsqu'il l'aperçut le maire se leva et se dirigea vers lui. Sur son bureau erraient quelques papiers, une écritoire et des plumes. Quelques livres poussiéreux gisaient sur des étagères. Cette mairie était bien la maison du peuple mais à l'image de la situation économique de ce dernier c'est-à-dire simple, pauvre et triste.

- « Je vous remercie de me recevoir et en même temps je vous prie de m'excuser de venir vous déranger sans vous avoir prévenu auparavant, dit le médecin, mais j'ai fait une découverte importante, en tout cas pour moi, et il fallait que je me confie à un homme aussi avisé que vous ».

Les deux hommes se serrèrent la main, puis allèrent s'asseoir près de la fenêtre.

Après quelques banalités d'usage, le médecin reprit :

- « Vous allez peut-être rire de mon histoire, vous apitoyer sur ma naïveté, dit-il, mais les quelques objets que j'ai découverts me chagrinent un peu et me laisse à ce point interrogateur qu'il est possible qu'ils puissent conditionner mes années à venir ».

Un nuage couvrait le soleil. L'ombre, le silence remplaçait les douces splendeurs de la lumière qui pénétraient dans la pièce.

Le maire habituellement loquace mais très peu prolix comme tous ces gens dont les longues explications ennues, se saisit de la boîte, la tourna lentement. Délicatement il essuya le couvercle de sa main gauche avant de l'ouvrir. Ce qu'il vit le surpris.

Joseph remarqua sur la figure de Sarlin une expression profondément soucieuse qui le frappa. Ce dernier examina le papier avec attention, il le tourna, l'exposa à la lumière, examina le grammage du papier probablement pour se persuader de l'origine et confirmer l'époque à laquelle ces écrits furent réalisés.

Le front de Sarlin se plissa soudain. Joseph allait parler mais il fut interrompu par un geste du maire. Celui-ci demeurait silencieux, complètement absorbé par le contenu de la boîte. Des images de son passage en Algérie lui revenaient à la mémoire. Des récits lus ou entendus ressurgissent par morceaux.

- « Votre grand-père est allé au Sahara, dit-il soudain, au sud de l'Algérie ou de la Libye, à une époque où les Français étaient peu présents dans ces régions ».

-« Il avait rédigé un carnet de voyage. La rédaction était simple, rien à voir avec la littérature actuelle. Mais par contre il n'a raconté à personne les aventures qu'il aurait vécues .

Joseph avait eu entre les mains ce carnet. Rien de comparable avec les plus grands récits que l'on peut lire comme Le livre des Merveilles du monde de Marco Polo

ou encore les récits de voyageurs comme Plan Carpin ou Guillaume de Rubrouck.

Ce n'est pas le Journal de Voyage de Christophe Colomb, ni le Journal de bord de Jacques Cartier.

Joseph repris,

-« Je ne sais pas si mon grand-père a exploré ou parcouru, librement ou forcé cette région d'Afrique. Ce n'était pas un romancier. Par contre son voyage s'effectua un peu avant la Campagne d'Egypte de Bonaparte ».

Louis Sarlin l'interrompt, comme pour marquer son attachement à l'Empereur :

-« Sur une initiative militaire cette dernière s'est doublée d'un aspect scientifique comme vous le savez. C'est en fils des Lumières et en lecteur passionné par l'Orient, et en particulier des Journaux de voyage de Volney, que Bonaparte adjoint à son armée une cohorte de savants, dont beaucoup sont jeunes et enthousiastes, qui vont répertorier les monuments de l'ancienne Egypte, dresser croquis et plans, relever avec une grande précision les hiéroglyphes ».

Puis tristement il ajouta :

-« Si Napoléon a échoué dans son rêve oriental, celui-ci va être relayé , différemment, par la prise d' Alger en 1830 voulue par Charles X, mais essentiellement pour détourner l'attention de l'opinion publique de la métropole des questions intérieures, et continuée par la conquête de la Kabylie et du Sahara par Louis-Philippe.

L'Afrique du Nord s'ouvre depuis peu aux voyageurs . Depuis 1830 , se poursuit un fort courant d'expéditions à caractère scientifique, ethnographique et même commercial puisque c'est dans ce cadre que j'ai pu faire fortune, encore que ce terme n'ait pas grand sens à mes yeux ».

-« Votre grand-père était-il de la même trempe qu'un Alexandre von Humboldt qui explora l' Amérique avec son camarade Bonpland et auquel on doit un Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau continent fait de 1799 à 1804 ? ».

Joseph fit une moue dubitative.

-« Personnellement j'en doute ; il s'est passé quelque chose qu'il ne dit pas. Il n'était pas parti par goût de l'exotisme, peut-être par l'exode pour fuir la Révolution, ce qui semble très probable, par goût de l'aventure, de conquête, ou par religion bien que dans notre famille nous ne soyons pas portés sur les choses religieuses.

Ca ne veut pas dire qu'il était agnostique, c'est-à-dire qu'il ne possédait pas de connaissances dans le domaine des choses religieuses, non, il n'était pas athée non plus car il ne rejetait pas le principe de l'affirmation de l'existence d'un Dieu ou d'une quelconque divinité supérieure, omnipotente et omniprésente qui dicterait aux hommes leur conduite. En fait il était tout naturellement porté à croire en Dieu si l'existence de Dieu lui était démontrée de manière incontestable. Sans plus ».

-« Est-il parti seul ou à plusieurs ?. Donne-t-il cette information dans son récit ? ».

-« Non. Il est revenu en tout cas. Par nostalgie peut-être mais ce n'est pas sûr ».

-« Il était visiblement très secret. Mais s'il a laissé une trace en forme de d'énigme c'est qu'il veut que l'on revisite son aventure, que l'on porte peut-être aussi un regard sur lui.

L'altérité pourrait-elle être le concept philosophique de votre grand-père en ce sens qu'il ait pu souhaiter un témoignage de compréhension . A moins qu'il souhaitât à titre posthume vous conduire dans cette voie ».

Il reprit après un court soupir.

« Il a franchit les limites de son monde familial, poussé par quelques nécessités intérieures ou par une contrainte matérielle particulière, il souhaite que vous vous intéressiez à une découverte, ou simplement à une exploration. Pourquoi lui-même ne l'a-t-il pas rapporter à ceux qui ne l'ont pas vécue ?. On peut s'interroger sur le manque de témoignage de son aventure. Cette feuille, trouvée dans cette boîte exerce chez vous plus de fascination que les quelques mots griffouillés sur le carnet de voyage que vous aviez pourtant lu. En ce sens déjà il est arrivé à ses fins. Il a réussi à provoquer chez vous une sensibilité nouvelle ».

Devant le silence de Joseph, il poursuivit.

-« Le désert, dans notre imaginaire, occupe une place de choix et ce, en grande partie grâce à la Bible. Savez ce

qu'est le désert dans les Écritures? . Je me suis intéressé à cette question quand j'étais en Algérie lors de discussions que j'avais avec un missionnaire.

Le symbole du désert, disait ce dernier, a, dans la tradition biblique, une double portée. Il représente d'une part un lieu de désolation, sans vie, sans eau, que Dieu n'a pas béni. D'autre part, il évoque une étape dans l'histoire du salut : le passage d'Israël sur ce territoire aride, avant d'arriver en terre promise. Le symbolisme du désert s'est développé, dans la Bible, surtout autour de cette deuxième perspective.

En quittant tant l'Égypte, Israël prend le chemin indiqué par son Dieu. L'itinéraire n'est pas le plus court, mais le Seigneur veut être le guide de son peuple. Le passage d'un état de dominé à celui d'une nation maîtresse de sa destinée se fait par la traversée du désert. C'est en ce lieu qu'Israël commence à adorer son Dieu. C'est là aussi que la Loi est donnée et l'Alliance conclue. Des expériences aussi marquantes ont laissé des traces dans l'imaginaire collectif du peuple choisi. Le temps du désert est aussi un temps d'épreuve. Ayant quitté l'Égypte, ou au moins il mangeait à sa faim, Israël se retrouve démuné, à la merci totale de son Dieu. Se laisser, guider dans sa marche, attendre chaque jour sa nourriture, il y a de quoi sonder en profondeur la foi d'un peuple. Celui-ci n'échappe d'ailleurs pas aux regrets et aux infidélités. La domination égyptienne n'empêchait pas le menu d'être meilleur ! Dieu a-t-il raison de traiter ainsi son peuple?

Mais dans sa grande fidélité, Dieu n'oublie pas son peuple et lui fait voir sa miséricorde. Malgré les murmures de

mécontentement, il donne de quoi survivre au désert : l'eau jaillissant du rocher, les caïlles, la manne... Par contre, il fait périr ceux qui refusent de sortir de leur endurcissement. Mais au bout de la route, pour ceux et celles qui ont tenu le coup, la terre promise apparaît. A partir de ce moment, l'image du désert est aussi bien celle d'une terre d'épreuve que le lieu de la révélation de la gloire et de la sainteté divine. Lorsque Pharaon eut laissé partir le peuple, Dieu ne lui fit pas prendre la route du pays des Philistins, bien qu'elle fût plus proche, car Dieu s'était dit qu'à la vue des combats le peuple pourrait se repentir et retourner en Égypte. Dieu fit donc faire au peuple un détour par la route du désert de la mer des Roseaux (*)».

-« Je doute que mon grand-père ait eu accès à ces connaissances », répondit Joseph, mais encore une fois oublions la solution religieuse. Il y a en bas de cette feuille un nom 'Garamantes'. Est-ce que ce mot évoque chez vous quelque chose ?.

Louis Sarlin sourit.

-« Oui, et ce qui est très curieux, c'est que l'on m'en a parlé il y a quelques années alors que j'effectuais un voyage proche de la Libye. »

Il se leva et prit un livre sur une étagère.

Il l'ouvrit et machinalement tourna les pages. Ce livre lui était familier et en connaissait parfaitement le contenu.

(*) Jean Grou

-« Ce livre me fut donné par Bernardino Drovetti. Je viens d'apprendre son décès à Turin, il avait soixante quinze ans. Cet homme connaissait bien l'Egypte puisqu'il participa à la campagne de Bonaparte et surtout qu'il s'y installa en 1807 comme consul général de France entre 1808 et 1814, puis 1821 et 1829. Je l'ai rencontré un petit peu après. Il a profité de son long séjour dans cette région pour acquérir de nombreuses antiquités. Surtout et c'est ce qui nous intéresse, il a étudié l'histoire des différents peuples de ce pourtour méditerranéen. Dans ce livre, il parle des Garamantes. »

-« Champolion ne parlait-il pas de Drovetti dans ses récits ? »

-« Tout à fait exact, c'est d'ailleurs la fréquentation régulière du consul de France qui permet à Champollion de se familiariser avec l'Egypte, car il faut bien le dire, quand on met le pied en Afrique, on subit de plein fouet un choc culturel. Imaginez en effet l'aspect du lieu, ces palmiers qui s'élèvent en parasol, ces maisons à terrasse, qui semblent dépourvues de toit, les flèches grêles des minarets. On n'est d'autant plus dans un autre monde que l'on est assailli par une foule d'objets et de sensation inconnus ; à commencer par la langue âcre et gutturale, par ces figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes chevelues, de nos coiffures triangulaires et de nos habits courts et serrés, nous avons en face de nous des visages brûlés armés de barbe et de moustache, sur leur tête un amas d'étoffe roulée en plis, de long vêtement qui , tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille ; et que dire de ces longs

chapelets dont toutes les mains sont garnies. Dehors vous voyez ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir, des ânes sellés et bridés qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles. Sur les marchés vous trouvez des dattes et des petits pains plats. Quant aux femmes, vous ne les rencontrez guère, hormis quelques fantômes ambulants qui sous une draperie d'une seule pièce ne montrent que leurs yeux.

Mais au bout de quelques jours, tout ceci devient familier, tout est rentré dans la normalité, dans votre normalité. Ces rues étroites et sans pavées, ces maisons basses, ce peuple noirâtre qui marche nu-pieds et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, tout ceci vous semble acquit, accepté par votre esprit, par votre sensibilité. Néanmoins, le mystère qui enveloppe ces maisons vous fait toujours peur car vous sentez une violence cachée, vous soupçonnez une défiance envers votre présence sur ce sol.

Cependant, un spectacle va attirer toute votre attention : dans ces contrées, les ruines sont abondantes : on trouve des ruines romaines, grecs, des châteaux, des murs écroulés, des enceintes de terre, des débris.

Pour revenir aux Garamantes, Hérodote en a parlé disant de ce peuple qu'il était très puissant et qu'ils avaient des chariots attelés à quatre chevaux, sur lesquels ils pourchassaient les Ethiopiens.

Des différents peuples du Sahara antique, celui des Garamantes fut certainement le plus important, le plus puissant et aussi le plus évolué. Le cœur de cette

civilisation se trouvait dans le sud de l'actuelle Libye, en bordure du massif du Fezzan. Il a existé d'après ce que l'on sait, une culture garamantique qui assurait les relations entre les pays du nord, imprégnés des civilisations méditerranéennes et ceux du sud où la savane abrite les cultures africaines.

Le nom même des Garamantes signifierait « les gens des maisons.

D'après toujours ce livre, Hérodote cite les Garamantes parmi les peuples habitant l'intérieur de la Libye et situe leur pays à trente jours de la Méditerranée. Sous le règne de Domitien, le Romain Septimius Flaccus mit exactement ce temps pour atteindre Garama à partir de Leptis Magna. Tite-Live et Strabon placent vaguement les Garamantes à proximité des Emporia de la Petite Syrte. Ils les situent entre les Gétules au nord et les Éthiopiens au sud. D'après la légende sur Hercule, les Mèdes et les Perses que Hercule aurait, entre autres, conduits en Espagne, se mêlèrent une fois passés en Afrique, les Mèdes aux Libyens, et les Perses aux Gétules. Toujours d'après cette légende rapportée par Salluste, Mèdes et libyens, sont des sédentaires, tandis que les Getules et les perses, connus sous le nom de Numides, sont des nomades, comme leur nom

De son côté, Hérodote distinguait bien "la Libye orientale où habitent les nomades qui est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton, et celle à l'occident de ce fleuve, habitée par les cultivateurs est très montagneuse, très boisée " et il ajoute " au couchant du Lac Tritonis, les

Libyens ne sont plus nomades et n'ont plus les mêmes coutumes... ce sont des Libyens cultivateurs...

Les auteurs gréco-latins sont également unanimes pour subdiviser les Libyens que l'on appelle aussi les Amazighs en Garamantes dans les déserts de l'Est, Numides ou Gétules, au désert du Sud et Maures dans les régions montagneuses et boisées de l'Ouest .

Au début de notre ère, l'Empire romain était en pleine expansion et les riches colonies d'Afrique du Nord devaient être pacifiées et protégées. En 20 avant J.C., le proconsul d'Afrique L.Cornelius Balbus partit à la conquête du pays des Garamantes et s'empara de sa capitale Garama,. Mais la domination romaine était précaire et quelques années plus tard, les Garamantes aidèrent ouvertement l'ancien mercenaire numide Tacfarinas qui menait un grand mouvement de révolte contre Rome. La paix s'instaura pour quelques décennies, mais à la mort de l'empereur Vespasien, en 70 de notre ère, ils s'immiscèrent dans la vie politique de l'empire en répondant à l'appel des habitants d'Oea, qu'ils aidèrent à assiéger et piller l'opulente Leptis Magna. Il fallut attendre l'avènement de Septime Sévère pour que la Pax Romana s'étende sur la région. Les routes, devenues plus sûres, permirent un nouveau développement du commerce et le pays des Garamantes connut alors son apogée.

Dans l'Antiquité tardive, le souvenir des Garamantes s'estompe quelque peu. Les témoignages sur cette nation que Tacite disait indomptée redeviennent vagues et entachés par le mythe».

-« Mon grand-père aurait pu trouver des vestiges de ce peuple. Dans ce cas, il aurait voyagé bien au sud, à 30 jours si j'ai bien noté ».

-« Si vous avez pour objectifs d'aller sur les lieux signalés sur cette carte, il vous faut aller je pense en Libye, probablement aussi en Algérie ».

Puis il reprit en sortant un petit carnet de tiroir de son bureau.

-« Avant d'embarquer à Marseille, je vous conseille d'aller voir un certain Ismaïl Ubain, il doit avoir votre âge à peu près. Son destin est très intéressant et atypique. Il est né à Cayenne, fils d'un capitaine de La Ciotat et d'une Guyanaise dont la mère était esclave affranchie. Son père ne l'a pas reconnu tout de suite mais il l'a ramené quand même à Marseille. Par l'intermédiaire d'un camarade de lycée le jeune Thomas, car c'est son prénom, rencontre en 1832, les disciples de Saint-Simon dont la doctrine 'à chacun selon ses capacités, à chacun selon ses œuvres' le séduit aussitôt. En 1833, il s'embarque à Marseille pour Constantinople, où son comportement excentrique fit scandale : il fut rapidement invité à quitter la capitale ottomane où il ne resta qu'une semaine et mit la cap sur l'Egypte. Il voyage deux mois en Syrie puis séjourne trois ans en Egypte où il se plonge dans la réalité contemporaine ; son séjour est une vraie révélation de son désir de métissage, qu'il met d'ailleurs rapidement en pratique en tombant successivement amoureux de la femme et de la fille du docteur Dussap. Il se convertit à l'Islam, sans pour autant renoncer à sa qualité de citoyen

français et c'est à ce moment là qu'il change de prénom. Adopter le nom d'Ismâïl, se nommer soi-même d'un nom biblique et musulman, c'est assumer, revendiquer, une identité de bâtard, de métis, de fils d'esclave. Fort de cette double identité il enseigne plus d'une année à l'Ecole d'infanterie de Damiette. Il rentre en France, mais continue au travers d'articles et de brochures à s'intéresser à l'Orient. Et plus exactement à l'Algérie où il fera de nombreux séjours et où je l'ai rencontré. Il a épousé une arabe de Constantine il y a dix ans. Compte tenu de sa situation particulière il a joué un rôle officieux de la République en Algérie. Il a été d'abord interprète de l'armée d'Afrique et défend une forme de colonisation douce qui vise à apporter le progrès aux musulmans tout en tenant compte de leurs spécificités culturelles et religieuses. Il est actuellement de passage à Marseille, aussi je ne serais que trop vous recommander d'aller le voir. Il porte un regard sur l'Afrique qui est différent des autres et a une parfaite connaissance de ce pays ».

Soudain, il sortit un papier plié à la fin du livre.

-« J'allais en fait oublié de vous donner une autre adresse, toujours à Marseille. Vous trouverez Eusèbe de Salle ; il est du sud de la France, de Montpellier où il a fait des études de médecine comme vous. Vous devriez ainsi vous entendre plus facilement. D'autant que sa thèse était intitulée 'Essai sur l'unité de l'espèce humaine' ; ce titre en dit long sur ses sentiments humains. Ce qui est intéressant c'est qu'il étudia à l'Ecole des langues

orientales et au Collège de France, où il apprend l'arabe, le turc, le persan. De 1830 à 1833, il a été interprète principal en Algérie, puis interprète en chef de l'armée d'Afrique ; de plus il a travaillé comme médecin au dispensaire d'Alger. Actuellement, il est professeur d'Arabe à la chambre de commerce de Marseille où vous pourrez facilement le trouver.

En Libye, par contre je ne connais personne à vous recommander.

Il y aurait quelques livres comme ceux de Joseph Russegger, un autrichien qui a étudié à l'Académie des mines et des forêts de Schemnitz et qui a parcouru entre autres le désert Libyque. Son livre se nomme 'Voyages en Europe, en Asie, et en Afrique'. Pour tout dire il y a sept volumes avec les annexes, ce qui est considérable à lire surtout si vous êtes pressé.

A tripoli, vous trouverez probablement des Européens qui vous donneront plus informations que je ne peux vous en donner ».

-« Vous m'avez déjà beaucoup aidé. Cette découverte n'est en fait que l'élément déclencheur ; je m'étais préparé à partir comme beaucoup de mes concitoyens pour vivre des aventures en Afrique, l'époque le veut je pense. Les mots désert, sable, mirage résonnent dans mon imaginaire. J'ai lu quelques récits de voyage. Quelle crédibilité peut-on leur apporter, c'est parce que je n'ai pas de réponse qu'il faut que je me rende dans ces pays. Oued, erg, guerba, guelta, berbères, chameaux, sont autant de mots qui jaillissent des pages jusqu'à devenir

trop présents pour ne pas devenir réalité. Chaudes et douces pour les ergs, les dunes des sables, odorantes pour les guerbas, ces dépouilles de chèvre transformées en outre, rafraîchissantes comme les gueltas, vasques rocheuses. Je ne peux pas rester insensible à la magie du sable et des dunes changeantes, aux plateaux, aux oueds, aux gorges profondes. Je ne peux pas résister aux paysages austères et envoûtants, aux visages énigmatiques et inquiétants de cette population inconnue. Je suis partagé entre attirance et peur, c'est pour rompre ce paradoxe qu'il faut que je parte ».

-« Je comprends, j'ai vécu ce moment il y a relativement peu de temps. Pénétrer plus au sud, vers le Sahara était à l'époque trop dangereux, peut-être est-ce maintenant une période plus propice ».

-« Il me faudra un peu de temps pour préparer ce voyage, je n'ai pas l'intention de délaisser les habitants de cette commune. Aussi dès que j'aurai trouvé un remplaçant, même de manière provisoire pour quelques mois ou quelques années, j'envisagerai de partir et je serai prêt ».

-« Je vous conseille de vous attarder un peu à Marseille. Cette ville est en plein développement surtout depuis que la France cherche à conquérir durablement l'Algérie.

Il me vient encore à l'esprit plusieurs noms. A commencer par Friedrich Horneman. C'était à l'époque, avant notre Révolution, un jeune explorateur allemand de 25 ans. Il a accompli un voyage pour le compte de l'association londonienne for Promoting the Discovery of

the Interior Parts of Africa, créée en 1788. Son projet ne manquait pas de courage. En effet, doté de solides connaissances en linguistique et sciences naturelles, il se proposait de rejoindre le fleuve Niger en partant de l'Égypte. C'est ainsi que déguisé en Arabe, il se joignit, le fin 1798, à une caravane de marchands à destination de Murzuq, alors capitale du Fezzân. Parvenu là sans encombre, il y réunit d'amples informations qu'il fit parvenir à la société mandataire, et qui furent publiées en 1802 sous le titre de : Friedrich Horneman, Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuch. Cependant il n'a pas pu réaliser son idée de descendre plus au sud.

Par contre, son projet fut alors repris en 1819 par le Dr. Joseph Ritchie et le capitaine George Francis Lyon qui, eux aussi, se joignirent à une caravane en se faisant passer pour des marchands arabes. Ils furent bloqués à Murzuq, où ils ne purent que réunir des informations sur les itinéraires conduisant à Ghadamès et Ghat, où nul européen n'avait encore pénétré.

On pourrait noter encore le nom d'un autre anglais, James Richardson, qui décida de rejoindre Ghadamès en partant de Tripoli, et il fut le premier Européen à emprunter le trajet passant par Yefren et Sinawen, pour pénétrer dans l'oasis. De là, il se rendit à Ghat en vingt jours de marche. Mais les habitants le dissuadèrent de pousser plus loin, aussi il regagna la côte, avec une caravane qui passait par Murzuq. Il a publié à son retour il y a deux ou trois en 1848 je crois, des récits sur ses aventures dont une grande partie est consacrée à la

description des oasis de Ghadamès, Ghat et el-Barkat, avec des informations sur les coutumes de leurs habitants.

J e me demande si votre grand-père n'aurait pas rencontré l'une de ces personnes ».

-« Vous parliez du Fezzân... »

-« Ce nom ne vous est pas familier en effet. Il faut pourtant que vous sachiez ce que cela signifie.

Le Fezzan est une région traditionnelle du sud Ouest de la Libye, d'une superficie grande comme la France, grosso modo on distingue trois plateaux, l'Ajjer, l'Akakus et le Messak, trois Wadis c'est à dire des dépressions et des vallées. Les ergs d'Oubari, de Mourzouk, Tanezouf, Tittersine, Rebiana et les montagnes du Dohone forment les limites du Fezzan. Cette région est annexée à l'empire ottoman en 1842, il y a donc huit ans. Il vous faudra donc faire preuve de beaucoup de diplomatie si vous comptez vous y rendre. Cette région est particulièrement très chaude l'été toujours d'après les récits de ceux qui ont eu la chance de revenir de ces régions encore pour la plupart inconnues ; il n'existe pas de carte, vous devrez vous fier aux indications données par les indigènes » .

-« Vos conseils me seront très précieux, je ne doutais pas d'avoir frappé à la bonne porte ».

Ils cherchent tous les deux du regard le moindre papier qui aurait pu traîner, ou plutôt un papier oublié qui aurait pu donner une information complémentaire.

A cette heure, la seule lumière pénétrant dans la pièce provenait du salon attenant,

La voix sèche ne parvint qu'à moitié à faire sortir Joseph de sa rêverie. La fenêtre de la pièce était entrouverte et un parfum méditerranéen envahit la pièce.

Louis Sarlin se leva doucement et reconduisit son visiteur jusqu'à la porte. Ils se souhaitèrent mutuellement bonne nuit.

Avant de s'éloigner le maire lui fit remarquer que son grand-père Jean-Baptiste Deborde cacha cette boîte un mois de 1792. Hors cette année correspond à la bataille de Valmy. Le 20 septembre 1792, devant le moulin de Valmy, une armée française formée à la hâte repousse la puissante armée prussienne. Simple canonnade, l'issue victorieuse de cette bataille n'en est pas moins décisive : l'invasion étrangère est stoppée, la restauration monarchique est ainsi écartée. Le lendemain, la Convention nationale proclama la République.

Présent à la bataille, Goethe affirma – plein de lucidité - : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire du monde ». Il ne s'y était pas trompé, Valmy, ce fut aussi le début d'une longue et périlleuse marche pour la liberté des peuples...

Et c'est cette date précisément que choisit son grand-père pour enterrer une boîte énigmatique. Quel était le lien entre la République et les Garamantes ?.

Joseph Deborde ne parvenait pas à se rappeler si le Maire lui avait conseillé de se rendre d'abord en Libye ou en

Algérie. Cette question était futile mais il n'arrivait pas à chasser l'appréhension qui l'avait envahi. Un monde nouveau se présentait à lui.

Il entra dans sa maison par la cuisine, chemin le plus court pour aller dans sa chambre. Celle-ci était nue, les murs avaient pour tout ornement un vieux papier jaunâtre à rosaces brunes et décoloré par endroit. Le lit, en fer grossièrement verni où la rouille faisait office de décoration n'offrait aucune confort. De ce point de vue là il ne sera dépaysé. Au pied du lit, absorbant l'humidité gisait un tapis étroit qui montrait sa corde. A proximité, une chaise en paille lui servait de table de nuit. La chambre était meublée de trois fauteuils, d'une commode en noyer sur laquelle était posée une cuvette et un pot à eau écaillé. Toutes les choses nécessaires pour se faire la barbe traînaient sur la pierre peinte des chambranles. Il n'y avait ni volet intérieur, ni contrevent à l'extérieur. Joseph avait simplement ajouté des stores vénitiens à lame, plus pour se protéger du trop plein de lumière que pour protéger son intimité.

Année 1854.

Avant le jour, il partit pour la ville et vers le milieu de la journée il se trouva sur la grande route qui mène à Arles d'où il partira pour Marseille.

Le pays se transformait beaucoup en ce moment.

L'axe Marseille-Lyon-Paris était un des traits dominants de l'économie. Par voie de terre, sur le fleuve, des tonnes de marchandises étaient ainsi acheminées dans la vallée du Rhône. Cependant, malgré la construction des routes royales, Marseille demeurait à sept jours de trajet de la capitale. Suivant le modèle anglais, on réfléchit ainsi à la venue du chemin de fer. Cependant, si la loi sur les chemins de fer, promulguée le 11 juin 1842, devait à moyen terme, amener la constitution du réseau français, de nombreuses questions demeuraient en suspend dans le cas de Marseille et de son arrière-pays. Le train devait-il s'arrêter à Arles, avant de gagner Avignon et Lyon ? Se posa également le problème du coût des travaux ; à la sortie de la ville était prévu le percement de la montagne de Rove. Toutes ces discussions s'envenimaient également, quand les rouliers et autres bateliers dénoncèrent le tort que ferait la venue du chemin de fer pour leurs professions. Enfin, le 9 janvier 1848, est inaugurée la ligne Marseille-Arles. Suivant la relation qu'en fit *Le Séraphore*, ce jour-là, les officiels et autres notabilités locales, " s'asseyaient dans ce formidable train de vingt-et-un wagons pouvant contenir à l'aise chacun

trente-deux voyageurs que deux locomotives devaient emporter... ". Le trajet dura deux heures vingt-cinq minutes.

Le 3 novembre 1818, un événement eu lieu au port. Le Fernandino I^{er} était à quai et c'était le premier navire à vapeur qui arrivait à Marseille. Si les armateurs saisissent rapidement l'opportunité de cette innovation, les autorités locales ont été plus réticentes à l'adoption du steamer. Ce n'est qu'en 1838 que Marseille commença à l'utiliser pour remorquer les navires en haute mer. Dans les décennies qui suivirent, le steamer s'enrichit de nouveaux progrès techniques : la construction de coques en fer dès 1845, l'hélice qui remplaça la roue à aube auparavant.

Avec le steamer, Alger était à moins de trois journées de Marseille, Alexandrie à deux semaines et Bombay à un mois environ. Petit à petit, la forêt des mats qui encombraient le port s'éclaircit au profit de la fumée noire qui sortait des cheminées.

Depuis longtemps, Marseille tirait profit du commerce méditerranéen. Ses navires assuraient ainsi régulièrement la traversée vers les cotes du Maghreb où des négociants avaient installé leurs comptoirs. Ce trafic prit un tour nouveau sous la Monarchie de Juillet, avec le commencement de la conquête de l'Algérie. Désormais, tout produit en provenance de ces régions sous la domination française devaient être transporté par des navires de la métropole.

En 1854, Muhammad Sa'id, nouveau vice-roi d'Égypte, confia la construction du canal de Suez à Ferdinand de Lesseps.

Quand Joseph Deborde arriva à Marseille, cette ville était en pleine transformation.

Le Palais de la Bourse, premier édifice élevé sous le Second Empire de 1852 à 1854, va lancer la grande vague de construction des édifices publics à Marseille à cette époque. Le décor sculpté est entièrement dédié à l'histoire glorieuse du commerce marseillais.

L'un des grands travaux qu'il vit fut la fin de la construction du canal de Marseille qui prit cinq ans. Ce canal avait un tracé tourmenté, avec ses quatre vingt kilomètres de long dont dix sept kilomètres en souterrains, ses dix ponts, son aqueduc de Roquefavour. En 1854, les deux gigantesques bassins filtrants, de plus de quatre mille mètres carrés, sous le Jardin Longchamp, étaient achevés. Avec la construction du canal et malgré un doublement de la population en quarante ans, les trois cent mille marseillais disposaient maintenant d'importantes quantités d'eau pour l'usage domestique pour les activités industrielles.

Joseph connaissait bien le port de Marseille et son histoire, en 600 av. J.-C. les Phocéens débarquèrent dans la calanque du Lacydon qui forme aujourd'hui le Vieux Port. C'est là que se concentrait toute l'activité maritime de la ville. Au Moyen Âge, les marais qui bordaient le

fond du port furent convertis en chènevières. On filait sur place le chanvre utilisé pour les cordages de bateau.

Sur la rive sud, entre les III^e siècle et IX siècle, fut édifié la très puissante Abbaye de Saint-Victor de Marseille

Les quais furent construits sous Louis XII et Louis XIII entre le XVe siècle et le XVIIe siècle et un très important chantier de construction de galère se mis en place.

Au XIX^e siècle la profondeur de six mètres devint insuffisante pour les navires à vapeur de fort tonnage., la capacité du Vieux-Port en 1854 était de mille vaisseaux. Son trafic annuel était de dix huit mille navires, soit plus de deux millions de tonnes.

Joseph aimait ce pays.

Bien sûr, la Révolution française a troublé rapidement la société provençale, ainsi la politisation, l'exaspération, la terreur secoueront la région de la Drôme à Marseille.

Au printemps et en été 1792, la « flambée des châteaux » détruiront châteaux, demeures aristocratiques, monastères. La vente des biens nationaux disperse meubles et tableaux.

Est-ce que ces faits ont un lien avec mon grand-père se dit Joseph en se rappelant cette date ?.

Et puis, dans son pays de Provence, il y a quand même eu des personnages emblématiques comme Mirabeau, le Marquis de Sade et surtout le bataillon de Marseille qui parcourra la France et l'Europe avec son chant guerrier, la Marseillaise.

En cette année de 1854, la Provence tente de retrouver un réveil littéraire où la langue provençale tente de revivre d'une façon rigoureuse.

Alors qu'il souhaite partir, Joseph pense à sa Provence, à la Côte d'Azur, à la beauté du paysage, à la douceur de vivre, au soleil et la mer .

Il aurait voulu partir plus tôt. Ces quatre années d'attente furent longues, très longues. Mais les circonstances ne s'y prêtaient pas. Il avait du rassembler des informations sur les transports maritimes qui assuraient la liaison entre Marseille et Alger et surtout il dut attendre que l'épidémie de choléra qui sévissait en Algérie disparaisse où au moins diminue. Les médecins disposaient de peu de moyens thérapeutiques. L'application des moyens passifs en usage était de nature à limiter les atteintes des maladies contagieuses mais ne permettaient pas de les combattre avec des armes efficaces : l'isolement des individus atteints, leur groupement dans les lazarets, la mise en quarantaine des navires provenant des ports suspects. On était encore, pour lutter contre les maladies épidémiques, à la combustion d'herbes aromatiques et à l'exposition des marchandises des navires provenant des ports contaminés ou suspects aux rayons de la lune.

Alors il fallut attendre.

Il est vrai que de part sa vocation de port ouvert sur la méditerranée, l'Algérie a toujours été particulièrement exposée aux atteintes des maladies épidémiques. Joseph avait été averti de ce risque.

D'autant que la soudaineté du choléra impressionne : la mort survient en 48 heures, après une incubation de 4 jours seulement.

Il y eu le choléra de 1834 dans l'Oranie, l'année suivante, en 1835, Alger est atteinte par une épidémie importée de Marseille et Toulon par les vaisseaux Le Triton et La Chimère. C'est le docteur Audouard, médecin principal, envoyé spécial de l'armée pour faire le bilan de l'épidémie de l'année précédente qui rapportera la situation de cette épidémie à Alger.

D'autres épisodes de moindre gravité vont apparaître de 1835 à 1849 puis en 1851 dans l'algérois, l'Oranie et le Constantinois.

Pas de chance, Joseph est informé que le même scénario est en train de se reproduire en 1854. Des militaires venant de métropole vont répandre l'épidémie. Cependant on le rassure. Cette fois, fort de l'expérience de 1849 et 1851, des travaux de voirie permettant le drainage des eaux usées sont entrepris et les paquebots arrivant de Marseille sont mis en quarantaine. Il ne s'inquiète donc pas bien que des cas isolés soient observés à Alger. Il prend la décision d'éviter de rester trop longtemps dans cette ville, comme dans toutes les autres grandes villes.

Deux ans plus tôt il avait acheté sa place sur le bateau de la compagnie Bazin, compagnie qui avait inauguré la navigation commerciale à vapeur et à aubes en 1831.

Il acheta un billet en classe de seconde au prix de soixante francs. Il avait hésité à voyager sur le pont pour trente cinq francs puisque la traversée s'effectuait maintenant seulement en quarante huit heures. Mais en fin de compte il opta pour une cabine. Arrivé sur le port, il apprit que cette compagnie avait cédé sa place à la Compagnie des Messageries Maritimes. Il dut s'acquitter de vingt francs supplémentaires, en plus du prix de la nourriture. Joseph n'avait pas le choix, d'autant que les liaisons maritimes étaient régulièrement remaniées ces derniers temps. Il ne fallait pas que ça soit un facteur de contretemps.

Joseph Deborde remonta à pied les tous nouveaux bassins de la Joliette le long de la côte nord. L'ouverture de ces bassins avait été provoquée par les conquêtes coloniales, et l'arrivée des bateaux à vapeur qui ont dynamisés le développement commercial et industriel. Il passa devant la cathédrale de la Major, nouvellement rebâtie depuis 1852 sur les ruines de l'église épiscopale du IVème siècle. Il admira un instant cet édifice polychrome en pierre blanche de Calissane et vert de Florence, aux coupoles et décorations d'inspiration byzantine. Que de changements se disait le médecin depuis ce jour où les navigateurs découvrirent cette calanque. Derrière ses collines de calcaire blanc, Marseille ignorait la Provence et ne regardait que le large. La ville et son port sont

étroitement mêlés sur lequel souffle un vent porteur de rêve, de gloire, et d'aventure.

Joseph ne faisait pas parti de cette Provence grecque, de celle qui évoque la Grèce par l'azur de sa mer, par l'âpre beauté de ses calanques qui s'empourprent le soir quand le Mistral fait rage. De cette Provence qui toute entière offerte à la mer, tourne le dos à la terre qu'elle a toujours un peu dédaignée. Il appartenait à cette Provence intérieure qui a été façonnée par la colonisation romaine avec ses mas, ses terres rudes, avec ces gens renfermés, farouches, obstinés à cultiver une terre stérile à laquelle ils sont attachés comme une arapède à son rocher et qui cachent leurs sous derrière la taque de leur cheminée. Des hommes si près et pourtant si différents.

Le port vivait des moments intenses, des marchandises les plus diverses encombraient le sol. Joseph arriva au fort Saint-Jean où la vue embrasse tout le vieux port.

Il y avait beaucoup de soldats qui attendaient d'être embarqués pour la Baltique où la guerre faisait rage. Deux ans après la proclamation de l'Empire, la France, alliée à l'Angleterre, venait de déclarer la guerre à la Russie. Marseille était à dix jours de navigation de la Crimée.

Ce conflit prenait place dans la question d'Orient qui se posa à la suite du déclin de l'Empire ottoman. Les ambitions des Russes, désirant atteindre les Détroits, déclenchèrent les hostilités.

Des centaines d'hommes attendaient. On voyait là le 6^{ème} cuirassiers, le 48^{ème} régiments d'infanterie, ce régiment qui avait participé à la prise d'Alger en 1830, des régiments de

gendarmerie aussi. Celle-ci assurait un service de prévôté. Ses attributions embrassaient tous les domaines relatifs aux crimes et délits commis dans l'arrondissement d'une armée. Ses fonctions consistaient également à protéger les habitants du pays contre les pillages ou les violences. Les gendarmes surveillaient particulièrement les vivandières et cantinières, contrôlaient les personnes à la suite des armées et chassaient les prostituées. Ils recherchaient encore les déserteurs, imposaient le retour des traînardes dans leur corps. Ce n'étaient pas, au départ des combattants, mais néanmoins ils étaient nombreux.

De leur bouche, Joseph apprit que le choléra s'était déclaré en pleine foire de Beaucaire et qu'un navire de guerre, l'*Henri IV*, s'était échoué à Eupatoria sur la côte Ouest de la Crimée.

L'organisation de l'armée d'Égypte en 1798, et celle de l'armée d'Afrique en 1830, avaient nécessité des mois entiers. Cette année, en 1854, des divisions complètes venant des points les plus éloignés de la France, arrivaient constituées à Toulon et à Marseille, pendant que des régiments anglais, appelés du fond de l'Écosse, étaient transportés sur les bords de la Manche. Des routes préalables de 15 à 20 jours, la fatigue qui en résultait, était résorbée par quelques heures de chemin de fer qui déversaient sur le littoral les régiments intacts et reposés d'une grande armée.

Joseph Deborde s'assit. Il n'avait pas choisi la bonne année pour partir. Mais avait-il eu le choix ?.

Les coudes posés sur les genoux, il regardait toute cette animation. Puis ses pensées s'égarèrent doucement jusqu'à méditer sur les début de sa vie.

Il devait remonter aux années de l'enfance et rechercher les raisons qui ont pu le décider à embrasser une carrière de médecin pour laquelle il n'avait ni aptitudes, ni vocation bien déterminées.

Il ne se rappelait pas dans quel auteur il avait lu : Félix qui potuit rerum cognoscere causas ! Heureux celui qui arrive à se rendre compte des causes des événements ! Cette connaissance pourrait peut-être lui être utile s'il voulait éviter bien des désagréments.

Sa carrière avait été assez bornée; il risquait d'être un médecin de campagne toute sa vie. En tous cas il serait bien ingrat s'il ne rendait grâce à la Providence qui l'a envoyé déterrer un jour cette fameuse boîte. En tirerait-il quelques satisfactions, seul le futur pourrait le dire.

Il était d'une famille profondément ancrée dans cette terre du sud de la France où les valeurs enseignées sont en toutes circonstances le guide, le moteur et le rempart des actions de l'homme .

Petit, lorsqu'il était rentré chez son grand père maternel, où s'étaient passées ses premières années, il n'avait presque rien appris en fait de latin, chez le curé d'Arles. Très jeune encore il n'avait pas été au-delà des premières déclinaisons.

Puis en tant qu'externe il avait commencé à suivre, les classes d'un modeste établissement du village.

Il se rappelait que, dans la cours d'une récréation, poursuivi par un élève sans intention hostile de sa part, il allait dans une course précipitée, donner de la tête contre l'angle d'une muraille ; il aurait pu se tuer mais il paraît que la tête était plus dure que la pierre !.

Il avait une passion malheureuse pour le jeu de billes ; les camarades, plus adroits que lui gagnaient souvent, et quand il n'avait plus de billes et pas de sous pour en acheter, ils lui en cédaient en échange de noix ou de pruneaux emportés pour le déjeuner ou le goûter.

Sa tante Henriette, une sœur de sa mère, avait épousé un capitaine de dragons. D'une extrême dévotion, elle n'admettait pas que l'on confiât l'éducation des enfants à d'autres maîtres que les ecclésiastiques: elle le fit donc entrer au petit séminaire d'Arles.

Joseph se souvenait surtout des bêtises qu'il avait fait.

Il passait une grande partie du mois de Septembre chez le Grand Père maternel ; à cent cinquante mètres du village se trouvait une petite montagne, descendant par une pente très raide sur le chemin qui reliait les deux localités ; aujourd'hui plantée de pins, elle était alors inculte ; par un bel après-midi il se trouvait au sommet de cette élévation avec deux gamins de son âge; ils s'amusaient à faire rouler des cailloux qui arrivés au bas de la côte, franchissaient en vertu de la vitesse acquise un chemin creux et une haie

bordant un pré. Ils eurent ensuite la singulière idée de suivre la même route ; ses compagnons dévalèrent en zigzags, à une allure relativement modérée et arrivèrent sans encombre ; pour lui, lancé à toute vitesse comme un étourneau, il fut précipité la tête la première sur le chemin récemment empierré ; ce saut périlleux provoqua chez ses camarades des éclats de rire qui furent suivis de cris d'alarme lorsqu'ils virent sa figure inondée par le sang qui coulait d'une affreuse blessure au-dessus de la tempe droite. Une brave femme qui venait apporter des vivres à son mari, occupé dans une carrière voisine, le ramassa et l'emporta à la maison dans son tablier.

Tante Julie fut très effrayée, elle croyait qu'il avait une fracture du crâne. Son grand-père envoya chercher le Dr Leblanc, le médecin du village le plus voisin ; en l'attendant, ayant coupé les cheveux autour de la plaie, il y fit un pansement sommaire, y appliquant une compresse de fleurs de lis macérées dans l'alcool.

Peut-être est-là que me vint cette vocation de médecin, se dit-il.

Puis il pensa à une autre bêtise, bien autrement répréhensible, dont il s'était rendu coupable l'année suivante. Il devait nettoyer le compartiment de la cave, dans lequel était logé le vin et de ranger les bouteilles. Il s'était acquitté consciencieusement de ces besognes et ayant attendu en vain la récompense promise, il avait jugé à propos, de se payer lui mêmes en s'adjudgeant un échantillon de son meilleur vin. Cette action peu délicate, le fait maintenant rire. La part qu'il a prise à cet acte, peu

recommandable, ne lui a pas été dictée par la gourmandise; il n'appréciait pas encore le jus de la treille, le trouvant d'autant moins agréable au goût, qu'il était d'un âge plus respectable.

Quelques jours avant les vacances de Pâques, le Supérieur avisa sa famille qu'il devait prendre la soutane après les dites vacances ; ne se sentant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il lui répugnait d'en porter l'habit, tout en ayant le plus grand respect pour ceux qui en étaient revêtus ; il pria son grand-père de le retirer et de le faire travailler dans un bureau.

Joseph se disait qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner si ses premières études n'avaient pas donné de meilleurs résultats ! Très léger de caractère il cherchait surtout à se signaler par des farces, souvent d'un goût douteux et parfois au détriment des camarades.

Quand il quitta le séminaire il n'avait pas treize ans et ne pouvait rendre de grands services dans une étude ; son grand-père le mit en pension chez l'instituteur, Mr Hutin, réputé à juste titre pour un des meilleurs du département ; il devait ainsi réformer sa vilaine écriture, lui donner des leçons d'arithmétique et de géométrie qui lui faisaient défaut ; il lui enseigna aussi l'arpentage, le cubage des arbres, le conduisant à cet effet dans les champs et dans le bois. Il resta chez lui deux ans et quelques mois.

Il interrompait encore une fois ses études. Et dans le courant de l'année suivante, regrettant d'avoir interrompu ses études, il se mit, sans le confier à personne, à revoir

ses auteurs grecs et latins; il se levait au point du jour pour travailler.

C'est à partir ce moment qu'il décida de prendre sa vie en main. Il fit part de ses regrets à son grand-père maternel ; celui-ci, avec sa bonté habituelle encouragea ses efforts et le mit en relations avec un ancien principal de Collège, Mr d'Ambly, en retraite dans une petite commune voisine. Cet excellent homme consentit à lui donner des leçons.

C'est ainsi que par la suite il entreprit des études de médecine.

Chapitre 2

Joseph Deborde ne cherchait pas à programmer son voyage ; il savait que celui-ci de toutes façons ne se déroulerait pas comme il pouvait le prévoir. Contrairement à certains explorateurs qui touchaient des subsides et autres crédits gouvernementaux afin de recueillir des renseignements pouvant servir l'établissement de relations commerciales, son voyage n'était pas gratuit. L'avantage, c'est qu'il restait libre de choisir ses itinéraires et de mener ses recherches personnelles.

Après un voyage de deux jours, il débarqua à Alger où il fut l'objet d'une manifestation affectueuse et chaleureuse de la part de ses compatriotes installés depuis une dizaine d'années. Il fut touché par cet accueil. Il n'était pas venu seul mais avec des centaines de colons, mais ses motivations à lui étaient différentes des autres.

Les colons avaient quitté Paris il y a plusieurs mois déjà. Les discours officiels leur promettaient "un pays au climat sain, aux plaines immenses et fertiles, au sol vierge ; la fortune et le bonheur ".

Bien qu'à cette époque, le peuple s'accommodât d'une vie fruste, les conditions matérielles du voyage étaient déplorables. Les colons et leur famille voyageaient dans des bateaux plats non aménagés, avec leur mobilier, le plus souvent réduit à des matelas et des paillasses et

quelques hardes. On entassait six cent personnes et plus dans des chalands de trente mètres sur six mètres. La promiscuité était totale : pas de cabines, pas de séparations. Pour se changer les femmes faisaient tenir des draps par leurs compagnes. Le voyage était très lent. Aux écluses, aux arrêts nocturnes, les hommes descendaient à terre et buvaient : les péculs fondaient.

En raison des difficultés d'acheminement par terre, après l'escale à Alger, les colons furent dirigés vers Marengo. Ils partirent le lendemain au matin, avec bagages et bétails, par un temps magnifique. Les hommes allaient à pied, les femmes et les enfants sur des prolonges.

En bon médecin, Joseph avait remarqué que les enfants étaient déjà presque tous atteints d'affections intestinales dues au régime alimentaire de ces mois de voyage.

Il n'avait pas pour objectif de s'installer sur des terres concédées par le gouvernement, mais il imaginait facilement les difficultés que ces colons allaient affronter.

L'entrée des Français en 1830 allait ouvrir un formidable chapitre de l'Histoire de France, mais aussi de l'Histoire de la Méditerranée.

Très rapidement, l'atmosphère de l'ancienne ville pirate changea du tout au tout. Il existait avant un cloisonnement entre les couches d'une population hiérarchisée selon son origine ethnique, laquelle conditionnait ses activités dans la Cité : Turcs, Kouloughli, Maures supplétifs, Kabyles, Arabes, Juifs, chrétiens. La caste des turcs dominait sans conteste le pays.

les Maures étaient des sujets ; les Berbères et les Arabes des ennemis en puissance ; les juifs, des inférieurs que l'on méprisait profondément mais dont on ne pouvait se passer ; les chrétiens, des esclaves".

A ce cloisonnement, générateur d'un rythme de vie immuable, se substituait, non sans une certaine pagaille, un esprit que l'on peut qualifier de cosmopolite : poussés par tous ces instincts puissants que suscite un Monde nouveau, jusqu'alors terrifiant, Alger a vu arriver des négociants marseillais, des ouvriers de toutes origines, des Piémontais, des Sardes, des Allemands, des Suisses, des Espagnols, qui vont fonder les premiers villages.

Sans parler des explorateurs, des voyageurs, des écrivains, des peintres, des premiers touristes et des aventuriers.

Joseph n'hésita pas à montrer son plan. Maintenant qu'il était en Algérie, il ne savait plus où aller.

Mais il avait de la chance. On le mit en relation avec un Anglais de passage à Alger .

Il rencontra dans un café un peintre, Vincent Courdouan. Ce dernier lui avait dit que le voyage d'Algérie devenait pour les peintres aussi indispensable que le pèlerinage en Italie. Lui-même était parti pour apprendre le soleil, étudier la lumière, chercher des types originaux, des mœurs, des attitudes primitives et bibliques.

Courdouran lui montra ses abondants croquis pris sur le vif au cours de promenades : scènes de marchés,

silhouettes algériennes, études de figures, caravanes de dromadaires, palmeraies, oasis.

C'est le peintre qui le mit en relation avec Alexander Kinglake. Ce dernier s'était rendu en Algérie dans l'espoir de voir de près des militaires en action, car cet avocat était fasciné par le métier des armes.

Kinglake était un homme très ouvert, très joviale. Il se livra à Joseph, lui expliqua ce qu'il avait vu lors de ses passages dans différentes régions d'Algérie. Ainsi expliquait-il, lorsqu'il a visité Orléansville, celle-ci sortait de terre et passait pour être le lieu le plus chaud de toute l'Algérie.

Les Français établis dans un lieu aussi désolé et aussi triste ont eu bien du cran de ne pas se laisser abattre sous ces conditions, dit-il.

Kinglake lui fait part qu'il est frappé par la farouche bien que sourde opposition que manifestait le pays à l'endroit des envahisseurs et ne croit pas que les Français puissent rester longtemps dans ce pays. Les occupants ne doivent pas seulement lutter contre la nature car les Arabes des villes haïssaient les Français et que ceux des campagnes les ignoraient d'un air revêche, ou refusaient de les laisser entrer chez eux. Dans ces conditions, ajoutait-il, l'entêtement des Français était vain.

Joseph sourit. Ces propos ne l'étonnait pas venant de la bouche d'un anglais.

A l'examen de la carte que lui montrait Joseph, Kinglake n'eut pas d'hésitation. A ses yeux cette carte montrait la Kabylie et cette montagne était le massif de Djurdjura avec ses monts à plus de deux mille mètres d'altitude.

L'anglais lui apprend même que le mot Djurdjura venait du berbère Jjerjer signifiant « grand froid », la montagne des montagnes de l'Algérie .

Les Romains l'appelaient « La montagne de fer » autant pour la nature de son sol que pour le caractère des habitants de l'époque réputés farouches résistants à tout envahisseur. Kinglake situait les villes sur la carte, Thema, Lakhdaria, Bouira, M'chechillah. Ce pic serait le Tamgut.

Pour Joseph il n'y avait plus de doute.

Il fallait donc qu'il aille dans ce massif ou plutôt cette montagne. Mais que devait-il chercher ? il ne la savait pas. Et que signifiait ce sable dans la boîte ?.

Beaucoup d'interrogations encore s'imposaient. Qu'importe, il était venu pour résoudre une énigme.

Est-ce un voyage initiatique ?, s'interroge Joseph. Est-il dans la peau d'Ulysse. Dans ce cas il lui faudra échapper au péril, par l'usage de la ruse et de l'intelligence. En tout cas, il apparaît, comme quelqu'un qui va à la rencontre d'un monde inconnu et de ses dangers. Non son monde à lui est bien réel, il n'a pas de monstres à combattre.

C'est à partir de cet instant qu'il décida d'entreprendre ce voyage en Kabylie et de tenir un journal.

Extrait du journal de voyage de Joseph Deborde . 1854 .

« Certains colons ne seraient pas partis en ce moment en Kabylie car le sud était en fermentation. Ils tentèrent de me convaincre de renoncer à mon projet.

Mais à ces exhortations de l'amitié prudente, je répondis par le sourire de l'homme d'expériences. Expériences que je n'avais bien sûr pas. La route serait bonne jusqu'à Tizi-Ouzou, disaient-ils, mais après, le voyage se ferait à flanc de montagne. Les descriptions que l'on me faisait étaient terrifiantes : entre le risque de me noyer dans les torrents qu'il faut passer à gué, les précipices effroyables, que les mulets eux-mêmes hésitent à franchir quand il pleut, et surtout l'hostilité de la population, rien ne m'était épargné.

Je décidai quand même de partir un vendredi, jour religieux chez les musulmans.

Au levé du jour, sur la place Bresson, je fis la connaissance de deux personnes qui seront mes compagnons de route. Un négociant en bois, avec de grands yeux gris un peu enfoncés, un front large, et un visage souriant, et un écrivain, facilement reconnaissable, rêveur et distrait, absorbé en lui-même, blond, de taille moyenne. Le premier se nommait Antoine Joubert, et le second Jacques de Mendena .

Quand la diligence quitta la place Bresson, emportée dans la rue de Constantine par ses six chevaux lancés au galop, le soleil sortait radieux de son lit de nuages. Un grand calme règne sur la mer jusqu'à l'horizon. A gauche, la rade d'Alger, ressemble à une énorme coquille de nacre ; à droite, les crêtes de la Bou-Zaréah se découpent en arêtes vives sur le ciel azur. Derrière nous, Alger, inondée de lumière, caressée par les brises marines, parfumée par la flore orientale, semble vouloir déployer toutes ses séductions pour nous retenir dans ses murs hospitaliers.

Le négociant qui est monté sur le siège pour fumer, cherche à nous faire partager ses connaissances sur ce pays.

-Voyez-vous, dit-il, là-bas, au pied des collines, le Mausolée de Sidi-Mohamed Abd-er-Rhaman ? C'était un marabout fameux et un sorcier de première force. Vers 1785, il fonda une société secrète des Frères affiliés. Cette association politico-religieuse nous a fait beaucoup de mal, car elle a constamment soufflé la révolte au cœur des Arabes et surtout des Kabyles et son foyer principal est en Kabylie. Ils forment une sorte de franc-maçonnerie, où ils se doivent entre eux aide et protection. Cette société fut détruite lors d'une expédition il y a seulement quelques mois.

Jacques de Mendena marmona :

- la superstition est un chancre qui ronge tous les peuples du monde.

Les jésuites font la guerre aux libres penseurs et à toutes nos libertés ; les marabouts excitent les enfants d'Afrique à détester les Roumis qui leur apportent l'instruction et le bien-être. Les uns et les autres conspirent contre la civilisation moderne; entre leurs mains la religion n'est qu'une arme politique, un instrument de réaction universelle.

En quelques mots il venait de vider le fond de sa pensée.

La roue de la diligence heurta l'un des paniers d'un âne en le croisant, renversant dans le fossé l'Arabe qu'il portait par surcroît de charge.

Le négociant poussa un cri.

-Bah ! dit le postillon, ça leur apprendra à se garer une autre fois.

Cependant l'Arabe et son petit âne s'étaient déjà repris sur leurs jambes. L'homme redressa ses couffins, et, ayant pris l'élan d'un cavalier accompli, il se retrouva sur sa monture.

A quelle distance sommes nous du Djurjura ?, demandais-je à mes compagnons après quelques heures de route..

-Le Djurjura ! nous n'en sommes plus qu'à trente-neuf lieues, Monsieur Deborde, et nous y arriverons demain soir.

Antoine Joubert avait une position bien arrêtée concernant les différents habitants de ces régions ; il n'aimait pas les Arabes d'Alger, pour lui paresseux, sordides et filous, ni les Maures à la face blafarde, ni même les Juifs industriels, qui ont l'art de s'enrichir où tant d'autres s'appauvrissent et possèdent aujourd'hui la moitié de la ville. Il n'aimait pas les Mozabites, gens fanatiques, remuants et perfides, venus du Mzab sous le méridien, pour gagner l'argent du Roumi en attendant qu'ils pussent lui couper la gorge. Mais ceux qui avaient su gagner toute sa sympathie, c'étaient les Kabyles, qui pour lui avaient un bon visage.

Je le regardais et me demandais quelle avait été son expérience des gens pour pouvoir les juger de manière aussi brutale.

A mesure que nous avançons sur la route, l'heure matinale nous fait rencontrer un nombre considérable d'Arabes auxquels se mêlent quelques Maures et quelques Kabyles. Tous portent des légumes aux marchés des villages environnants. Chacun pousse devant soi un ou plusieurs bourricos ployant sous la charge.

Nous croisons aussi les carrioles conduites par de jolies petites femmes au teint brun.

Ce sont les maraîchères mahonnaises du fort de l'Eau, nous informa le négociant. Cette colonie, fondée en 1850 par des familles de Mahon, est très-florissante; elle approvisionne le marché d'Alger de légumes excellents, et elle exporte en France des primeurs d'artichauts et de

petits pois. Ces colons ont trouvé une veine d'or dans la culture maraîchère et dans celle des arbres fruitiers.

La diligence s'arrête devant l'auberge du Roulage. Le conducteur demande un mélange de café noir, d'eau-de-vie et de sucre. Il nous engage à faire comme lui car il prétexte que nous allons traverser un pays de mares stagnantes, où habite la fièvre !.

Le cocher avale sa boisson en faisant claquer sa langue contre son palais.

Personnellement je trouve cette eau imbuvable.

Nous arrivons à la Reghaïa. En 1837, ce n'était qu'une ferme naissante qui fut vigoureusement attaquée le 9 mai de cette année-là par les Kabyles du bas pays. Ce coup de main, qui était une provocation, motiva la première expédition en territoire kabyle. Le village borde un ruisseau ombragé de lauriers roses et dont l'eau verte ne coule que très-lentement.

Deux ou trois habitants sont sur leur porte ; ils ont le visage d'un blanc jaunâtre. Le pain ne manque pourtant pas mais ils sont rongés par la fièvre.

Je me demande pourquoi ce village avait été couché dans ce bas-fond, au lieu de l'ériger sur cette colline où l'air est salubre ?, visiblement ces gens avaient le paludisme.

Nous faisons face maintenant à une immense plaine de deux cent mille hectares, qui se déroule jusqu'au pied de

l'Atlas. Elle baigne entièrement dans un brouillard épais que les premiers rayons du soleil feront rapidement disparaître. Les cultures ont disparu. Nous longeons des maquis de lauriers-roses, de genêts épineux, de bruyères, de chênes-lièges. Nul autre vestige de civilisation que la route empierrée, nouveau sillon ouvert dans ce sol abandonné.

Je m'extasie sur ce paysage sauvage car j'ai le sentiment que c'est le début de mon aventure. C'est le silence ; de temps en temps des lapins traversent la route, des oiseaux s'envolent, des perdrix probablement, d'après mes compagnons qui regrettent alors de ne pas avoir de fusil.

Tout à coup le décor change. Un incendie avait, il y a peu de temps, ravagé ce lieu ; un silence de mort régnait maintenant sur ce sol recouvert de poussière grise et noire.

Nous descendons par une pente rapide au fond d'un ravin pour passer un ruisseau de mauvaise mine.

Nous entrons dans le village de l'Alma, nouvellement créé. On change de chevaux. Les braves bêtes qui nous ont amenés d'Alger viennent de faire, sans débrider, neuf lieues et n'ont soufflé que pendant une minute ou deux à la Maison-Carrée.

Tandis que l'on mène les chevaux sous un hangar pour les sécher, nous nous dirigeons vers la cuisine de l'auberge. Nos estomacs crient famine.

Le négociant prit l'initiative :

- Servez-nous un poulet, des oeufs, du jambon...

-C'est que...nos poules ne pondent pas encore, nos jambons sont mangés et quant à un poulet, il faudrait le temps de le saigner, de le plumer et de le mettre à la broche.

-Du pain, du fromage, et du vin, alors !.

Nous dévorons à belles dents un pain savoureux, confectionné avec de la farine de blé dur qu'on répudiait, il y a quelques années, comme impropre à la panification. Nous débouchons un vin médiocre, mais toujours meilleurs que l'eau de la région.

-Pouah ! votre vin est un vrai poison, s'écrie l'écrivain en faisant une affreuse grimace. Le plus fâcheux, c'est que ce vin, dur à la gorge, pesant à l'estomac est fait avec de magnifiques grappes blondes.

- le soleil africain est l'amant de la vigne...dis-je.

Nous remontons en voiture, et bientôt nous arrivons au milieu d'admirables cultures. Des garçons et des filles aux yeux bleus, aux cheveux de filasse, la bêche ou le râteau sur l'épaule, sortent d'un vaste bâtiment à gauche de la route : les gens de la ferme de l'Oued Corso. Ils vont au

travail en chantant de vieux lieder de la Westphalie ou de la Thuringe.

- s'ils n'étaient pas heureux dans leur nouvelle patrie, chanteraient-ils ?, pensais-je.

Nous arrivons au col des Beni-Aïcha. En face de nous, une masse imposante couronnée de neige resplendit au soleil.

- Salut au Djurjura ! s'écria le négociant. Par ce col ont passé les cohortes de Rome, les Vandales de Genséric, les Arabes de la première et de la deuxième invasion, les Seffras des janissaires turcs...et les Français, dit-il avec un large sourire.

Nous traversons l'Oued Isser, puis l'Oued Djemâ qui sillonnent une plaine très-fertile. Plus on avance en pays kabyle, et plus on rencontre de terres labourées. Les moissons ne sont pas beaucoup plus riches qu'en pays arabe, les épis sont maigres et rares.

-Il fut un temps, dit le négociant, où la population de ces montagnes, hommes et troupeaux, n'en était pas réduite à d'aussi misérables aliments. Leurs ancêtres, les Berbères de l'Ouest, possédaient toute la province d'Alger, et les Berbères de l'Est, la province de Constantine ; les uns et les autres promenaient leurs tentes par delà Sétif et Aumale. Par qui ces premiers occupants de la terre africaine furent-ils refoulés dans leurs âpres rochers ? à quelle époque renoncèrent-ils à leurs habitudes nomades, remplaçant les tentes en poil de chèvre ou de chameau

par des murs de pierre recouverts de tuiles rouges ? quel ennemi les contraignit à aller vivre dans la région des sapins et des neiges, au bord des abîmes et sur des pics inaccessibles ? C'est un mystère que garde le passé et sur lequel la tradition demeure muette comme l'histoire. Il est vraisemblable que beaucoup de Berbères de la plaine se réfugièrent dans le Djurjura pendant les deux invasions arabes des septième et onzième siècles.

L'écrivain sourit. Une image personnelle venait de ressurgir.

Le caravansérail des Issers nous apparut sur un monticule. Les angles de ses murs blancs se dessinaient en lignes nettes sur l'azur. On distinguait des pigeons sur le toit.

-Nous en sommes pourtant encore à huit kilomètres, dit le cocher répondant ainsi à une question non posée.

Quelques mètres plus loin, des milliers de Kabyles étaient rassemblés pour le Souk-el-Djemâa, le marché du vendredi. A côté des hommes aux visages cuivrés, debout ou accroupis, isolés ou réunis par groupes, il y avait des chevaux, des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons et une quantité considérable de mulets qui avaient apporté tous les produits de l'industrie locale.

La scène du marché, plus animée et plus variée, à mesure que nous en approchions, était saisissante. Cette plaine qui n'était que bruit, mouvement et soleil. Le négociant était si excité, qu'en descendant de voiture il voulut nous entraîner au milieu du Souk.

Tous les trois, marchant de front, nous allâmes visiter le marché. Dès les premiers pas, les Kabyles nous accueillirent avec des visages souriants.

De tous côtés, c'étaient des éclats de voix accompagnés d'une mimique si expressive, qu'on eût dit des gens qui se querellent. Et pourtant tout n'était que finesse dans leurs tractations.

Quelques Arabes étaient si gravement assis devant des sacs de froment ou d'orge qu'on les eût pris pour des statues.

Le négociant avançait en souriant à travers les feux croisés des regards. Ici, les blés, les orges, les pois chiches. On mesurait les céréales avec un plateau en chêne. Là, l'huile d'olive, le goudron, le miel. Puis, les figues sèches, blanches et noires, qu'on achetait au panier; le tabac en paquets ou en feuilles; le café, le sucre. Et l'eau de rose, fabriquée à Alger avec des géraniums, enfermée en de petits flacons illustrés, et le terrible felfel, piment rouge des Zouaoua, dont nos estomacs gardent un cuisant souvenir. Ensuite les cotonnades, les laines, des burnous, les gandouras, chemises longues en laine, les djellabas,

tuniques courtes sans manches. De la quincaillerie grossière, de petits miroirs, des couteaux, quelques foulards aux couleurs violentes, des allumettes chimiques portant la marque de Marseille. Puis, à côté des lampes berbères à plusieurs becs, curieusement illustrées et façonnées par les femmes de la montagne, des tabliers en cuir, pour ceux qui pressent les olives; des petites haches à double tranchant.

Nous avançons au hasard.. A l'endroit où se tenait le marché du bétail, la terre était inondée de sang. Des hommes aux mains et aux bras rouges taillaient des morceaux de cuir dans les peaux encore tièdes.

Il n'y a pas que les gens de commerce qui aillent aux sept souks de la semaine. Ceux qui trouvent le temps de ne pas travailler, n'hésitent pas à faire huit ou dix lieues rien que pour le plaisir de se mêler à la compagnie bruyante des marchés. Quelques figues dans la poche du burnous, et un sou pour boire la petite tasse de café, voilà tous les frais de la fête. Ils étaient là une douzaine, jeunes et vieux, assis, les jambes croisées, autour du cafetier. Ils nous saluent très amicalement.

Le postillon fait claquer son fouet, nous remontons en diligence. Antoine Joubert, en bon négociant, s'étonne de n'avoir vu ni fusil, ni pistolet, ni sabre. Nous n'avons pas vu sur le souk un grain de poudre. Le postillon nous

apprend que depuis quelques années la vente des armes est prohibée sur les marchés:

- D'abord, dit-il, parce que cela leur mettait des idées de guerre en tête, et puis aussi parce que des hommes de sofs ennemis, se rencontrant, en venaient souvent à se battre et à se piller entre eux.

- Qu'est-ce qu'un sof ? demandais-je.

- C'est, reprit Joubert, une association armée de tribus ou de villages, ou même seulement d'un certain nombre de familles qui s'engagent à se défendre réciproquement contre les entreprises d'un sof ennemi.

La Kabylie tout entière est organisée en sofs.

- Comme en Corse ? dit Jacques de Mendena.

Personne répondit. Aussi l'écrivain reprit :

-Ils ont du moins cet avantage de combattre et de mourir pour la défense d'un principe, pour le droit d'un citoyen, d'un ami, d'un frère, et non pour le caprice du prince.

- Vous êtes vraiment un doux rêveur ! , Jacques.

En avançant vers l'est, nous laissons à gauche une plaine très-riche qui s'étend vers la mer, où habitent des Kabyles qui n'ont pas l'humeur batailleuse de leurs frères des hauts pitons. Par contre sur notre droite, s'étend jusqu'au pied du Djurjura le pays montagneux des Fils de la nuit,

hommes particulièrement belliqueux. Ils se signalèrent à toutes les époques par leur ardeur à combattre l'étranger et prirent part aux guerres contre Rome. Puis chassèrent les Espagnols et combattirent les Turcs.

- Nous allons traverser une région très instable visiblement, dis-je à mes compagnons.

- Oui car les Français eurent maille à partir avec eux dès 1830. Depuis, leur humeur guerrière semble s'être un peu calmée. D'ailleurs, leur territoire est rendu accessible aujourd'hui par de bonnes routes carrossables ou muletières. Leur état perpétuel de guerre sous les Turcs les avait fort appauvris, c'est pourquoi leurs villages offrent un aspect aussi misérable.

Nous sommes en plein pays de montagnes. A mesure qu'on avance, le précipice se creuse tantôt à droite, tantôt à gauche de la route. Au fond de la vallée serpente une rivière. L'Oued Sebaou coupe en deux le massif des montagnes qui vont en déclinant depuis les crêtes neigeuses du Djurjura jusqu'à la Méditerranée. Elle y ouvre une brèche naturelle par où, à toutes les époques, l'étranger s'est élancé à l'assaut de l'indépendance berbère.

Près du bordj Sébaou, un vieux Kabyle voulut nous montrer, au fond d'une citerne, les crânes blanchis des soldats turcs égorgés vers 1830. A cette époque, l'autorité du pacha d'Alger était très affaiblie.

Nous passons devant un groupe de maisons blanches qui, par leur structure, nous rappellent le vieil Alger. C'est Taourga, chef-lieu d'un canton militaire romain.

Devant nous, sur la route, se pressent des bœufs, des vaches, des moutons, des mulets en plus grand nombre, précédés ou suivis de leurs guides, et ployant sous le faix de leurs larges tellis tout gonflés de marchandises. Hommes et bêtes se rendent au Souk-el-Sebt de Tizi-Ouzou. Le mulet kabyle remplace ici le petit âne arabe. De temps à autre quelques bêtes effrayées, se mettent à courir devant la diligence, et le maître du bétail de crier, et le postillon de faire claquer son fouet car la diligence ne ralentit jamais son allure.

- Eh ! postillon, s'écrie le négociant indigné, vous allez tous les écraser.

-Je mène la poste, Monsieur, si je devais m'arrêter toutes les fois qu'ils me barrent le chemin eux et leurs bêtes, nous n'arriverions pas aujourd'hui, mais demain.

A Tizi-Ouzou, autrement appelé « le col du genêt épineux. » , où nous arrivons vers cinq heures du soir, nous avons l'impression d'arriver en pleine France. La diligence s'engage dans une large rue bordée de maisons bien bâties et s'arrête devant un hôtel d'assez bonne apparence. Plusieurs personnes s'offrent pour porter nos bagages.

Pendant qu'on dresse la table, je me fais conduire au bordj de Tizi-Ouzou qui domine un mamelon : c'est une ancienne citadelle turque ; une garnison française l'occupe depuis quelques mois ; on y monte par une rampe empierrée assez douce, en laissant à droite, à mi-hauteur de la colline, une jolie église de construction récente.

Le commandant de Tizi-Ouzou m'accueillit en souriant.

Je lui expliquais les motifs de mon expédition en Kabylie et lui montre la carte.

Le commandant n'était pas convaincu que la solution se trouvât dans cette région.

- Vous pouvez toujours gravir cette montagne si vous voulez, et pour cela je vous donnerai un de mes cavaliers qui vous y conduira. Par contre je ne vois pas d'explications aux motifs présentés dans ce plan.

Puis après une longue réflexion, il proposa :

- A votre place, je traverserais ce massif pour en ressortir plus au sud et prendre ensuite la direction d'un autre massif : le Tassili, voire même le Hoggar. Pour ce qui concerne ce dernier, il y a en ce moment beaucoup d'agitations. Se promener dans ce secteur est très dangereux.

Puis il changea de conversation :

- Pour quelle heure voulez-vous vos mulets ?

- Pour six heures du matin.

En descendant la colline, je vis de gros nuages qui venaient de l'ouest.

- J'interpelle un Kabyle et lui demande quel temps il fera demain

- Es-tu sorcier, Monsieur ?

- Non.

- Eh bien ! moi non plus; mais il y a un moyen de le savoir.

- Ah ! lequel ?

- C'est d'attendre à demain.

Et nous nous mimes à rire de grand cœur.

Je retrouvais mes compagnons; la soupe fumait sur la table. On nous servit un potage gras, des hors-d'œuvre, une dorade de la Méditerranée, des amandes et des raisins secs.

La pluie tombait à grosses gouttes, et l'aubergiste nous expose le péril d'être assaillis sur le Djurjura par cette tempête.

- Le pire qui puisse nous arriver, observa flegmatiquement l'écrivain, c'est de nous noyer dans un torrent ou de nous casser la tête au fond d'un précipice aussi je me dis: mourir ici ou ailleurs, il faut toujours finir un jour.

Le lendemain, par un soleil radieux, nous enfourchons nos bêtes avec l'ardent désir de visiter ce coin du monde presque inexploré.

Le cavalier du commandant est là, fièrement campé sur son bon cheval arabe qui secoue la crinière et frappe du pied la terre. Nos sacs sont chargés sur un quatrième mulet. Enfin, nous sommes en route.

A peine sortis de Tizi-Ouzou, nous quittons la route carrossable pour prendre la traverse. Nous suivons l'Oued Sebaou dont le lit, très-large en cet endroit et presque partout à sec, se resserre sur notre gauche, vers les gorges de Timizar-el-Robar où la rivière, en temps de crue, devient un torrent furieux.

Sur notre droite, resplendit le Djurjura, frappé en plein par le soleil. Devant nous sont les montagnes des Aïth-Iraten, aux pieds desquelles coule l'Oued Aïssi, peu profond, mais très-rapide.

Nos mulets y entrent résolument; ils le traversent sans encombre, ayant de l'eau jusqu'au ventre, et en suivant d'instinct une direction oblique contre le courant. Nous gravissons les premières pentes de la montagne. Nous atteignons un plateau couronné d'oliviers nous nous y arrêtons pour contempler le paysage. Un vautour à tête blanche plane, tantôt immobile, le bec au vent, tantôt en quête d'une proie, faisait un large circuit dans l'azur.

Je profitais de cette halte pour demander au cavalier s'il ne fallait pas craindre les Kabyles des villages très isolés.

-Monsieur, me répondit-il, tous les Kabyles qui ont eu des relations avec les Français les préfèrent et de beaucoup aux Turcs et aux Arabes qu'ils détestent et aux Juifs qu'ils méprisent. Les Turcs pillaient leurs villages, brûlaient leurs récoltes, souvent égorgeaient les malheureux qui vont faire la moisson dans la plaine.

Nous montons par un sentier formé de pierres inégales, assemblées par le hasard, tenant ensemble par la force de l'habitude, se détachant parfois. Nous marchons maintenant à travers un inextricable fouillis de branches, de feuilles et de fleurs.

Dans l'angle d'un carrefour auquel aboutissent plusieurs sentiers, coule une fontaine. Des femmes, des jeunes filles et des enfants se pressent autour d'un mince filet d'eau. A notre approche, deux ou trois, les plus timides, fuient dans la montagne, d'autres se voilent le visage avec la main, mais nous regardent entre leurs doigts aux ongles teints de henné.

Une femme montait devant nous, pâle, ridée, flétrie, ployant sous sa lourde cruche d'eau; elle traînait par la main une petite fille de quatre à cinq ans, qui portait une amphore.

Après quelques virages, nous arrivons face à un abîme baigné dans un brouillard éblouissant. Ce n'est pas de la

vapeur d'eau, mais de la lumière condensée. A droite, l'Asif Sebaou s'enfonce dans les gorges des terrains friables ; à gauche, le Djurjura resplendit majestueux.

Vers six heures du soir, nous approchons d'un bastion fortifié. Rompus, nous descendons de nos montures. Ce bastion ancien ouvre la porte du Djurjura.

- Je peux vous accompagner jusque chez Ben-Ali-Chérif, ou plus loin, si vous le désirez, dit notre accompagnateur. Nous prendrons quatre bons mulets.

Nous nous couchons de bonne heure, enveloppés dans nos couvertures. Au matin, très tôt, le soleil vint nous lécher le visage. Notre campement avait été très bien choisi par notre guide.

-A quelle distance en sommes-nous ? demanda Joubert.
-Je ne l'ai pas mesurée, mais il y a huit heures de marche, répondit le cavalier.

Les Kabyles ne mesurent les distances que par le temps qu'ils mettent à les franchir: aussi varient-elles beaucoup suivant la vigueur et l'agilité des uns, ou l'humeur plus apathique des autres.

Neuf heures sonnent lorsque nous franchissons la porte du Djurjura. Contre les périls du voyage nous avons muni nos estomacs d'un déjeuner solide.

Notre petite colonne s'engage dans une route muletière qui serpente tantôt sur les crêtes, tantôt sur les flancs de la montagne. En tête marche le négociant, regardant sans pâler l'abîme ouvert sous ses pieds. Derrière lui vient l'écrivain, attentif au moindre faux pas du mulet. Puis moi et fermant la marche le cavalier kabyle. Ma bête, est un peu paresseuse aussi je me laisse bercer par son rythme.

Partout autour de nous, des lamelles de feldspath brillent comme des diamants. Sur notre droite, c'est un formidable entassement où la roche calcaire en décomposition alterne avec une terre jaunâtre, et qui descend par déclivités abruptes jusqu'au pied des contre-forts djurjuriens.

-Quelle est ta tribu à toi ? demandais-je subitement au Kabyle.

-La plus civilisée et la plus glorieuse de toutes, me répond-il en redressant la tête avec orgueil. La plus civilisée, car nous avons des orfèvres, des armuriers, des forgerons. Nous tannons le cuir, nous cardons la laine et faisons un grand commerce de ces produits. Nous travaillons le bois et le façonnons en plats et autres ustensiles. Nous produisons de la cire et de l'huile. Nous savons teindre les vêtements. Nos coiffures brodées et nos ceintures multicolores sont recherchées par toutes les femmes de la Kabylie.

-Allah, dis-je, va te punir ton orgueil.

-Vous parlez comme un Arabe, et cela ne m'empêche pas de répéter que ma tribu, celle des Iraten, est la plus noble et la plus glorieuse de toute la Kabylie.

Puis il changea de sujet.

- Encore cinq minutes de marche, dit-il et nous rencontrerons une source : les hommes et les bêtes pourront boire.

La vue planait sur un horizon immense. Nous sommes au cœur de la grande Kabylie.

D'un seul coup d'œil nous embrassons toutes les tribus des deux grandes confédérations.

Certaines très superstitieuses n'approchent qu'avec terreur les grottes profondes que nous longeons, de celles surtout de Bou-Khiar, où les démons ont enfoui et gardent des trésors incalculables.

Je me demande si ce ne sont pas ces grottes qui sont indiquées sur mon plan. Et dans ce cas mon grand-père n'a-t-il pas découvert des trésors ?. Tout était possible.

-N'arriverons-nous donc jamais à ta fontaine ? dit Joubert d'un air las.

-Encore cinq minutes, répond le guide avec un malin sourire ; cinq petites minutes et tu te reposeras.

-Je ne suis pas fatiguée, mon ami; mais il paraît que tes minutes se multiplient comme les poissons de l'Évangile.

Une de ces crevasses que l'eau met plusieurs milliers d'années à creuser dans la pierre nous apparaît à un coude du sentier. Nos bêtes ont deviné la source qui coule limpide en babillant joyeusement.

Nous repartons au bout d'un quart d'heure.

-Combien faut-il de tes minutes, pour aller chez le caïd ?

-Cinq, répond le guide en riant, cinq toutes petites, toutes petites.

Le traître ! il faut plus d'une heure. Nous avons des crampes dans les jambes et nous voici arrêtés devant un passage impraticable.

-Marchons ! dit le négociant, cela nous dégourdira les jambes.

Je suis de son avis et je descends de ma bête. Nous passons à gué des ruisseaux boueux sur des pierres jetées là par des femmes kabyles. La pente toujours aussi raide devient moins périlleuse à mesure qu'on la descend.

Quelques pas encore, et nous serons à Thifilkouth.

Le village couronne un mamelon à pentes assez douces. Il est entouré d'un mur flanqué de tours blanchies à la

chaux, et qui ressemblent à des minarets. Nous pénétrons dans cette enceinte fortifiée par une porte à voûte basse d'aspect belliqueux. Thifilkouth est une vraie citadelle. Derrière le village, se dresse, imposant et superbe, le Djurjura.

Nous passons sous plusieurs voûtes basses et noires, puis sous une porte qui donne accès dans une salle vaste et sombre où plusieurs Kabyles sont assis, accroupis, couchés sur des dalles qui forment, à trois pieds du sol, de larges bancs le long des murs et autour des piliers.

Nous suivons une rue étroite, bordée de maisons basses, sans fenêtre; les eaux ménagères ruissellent entre les pierres, toutes les ordures du village s'y étalent sans vergogne.

Enfin nous voici chez le caïd de Thifilkouth.

La porte d'une cour intérieure s'est refermée sur nous. Le caïd s'avance pour nous saluer. C'est un petit homme blond aux yeux bleus, d'une cinquantaine d'années. Il s'appuie sur une canne et boite en marchant.

-Entrons ! entrons ! dit notre guide : on nous servira le couscous.

Le caïd nous introduit dans la maison des hôtes. Il n'y a que lui parmi les plus huppés de l'endroit qui possède une maison des hôtes.

La maison ne contient qu'une seule pièce partagée en deux compartiments. Dans le premier, on voit un feu de feuilles et de branches sèches. La fumée remplit la maison et s'échappe au gré de sa fantaisie par la porte qui reste ouverte. On étend un maigre tapis sur la terre piétinée et durcie. Le caïd y prend place avec nous ; une lampe kabyle à plusieurs becs brûle entre le feu et nous.

Il faisait nuit noire au dehors; de temps à autre quelques têtes curieuses se montraient dans la pénombre de la porte, et parmi elles des têtes de femmes. Me tournant vers le caïd accroupi , je lui demande si sa femme était jeune et jolie ? le cavalier servit d'interprète.

-J'ai trois femmes, répondit le caïd.

-Tu n'es donc pas un Kabyle, mais un Turc ?

-A l'homme qui vieillit, il faut une femme jeune.

-Laquelle préfères-tu ?

-La plus belle.

-Et les autres ?

-Elles tissent les burnous et préparent le couscous; elles vont chercher du bois dans la montagne, de l'eau dans la vallée; elles tannent la peau des boucs, elles façonnent des poteries; elles traient les vaches et les chèvres, battent le beurre et font le fromage.

-Leur âge ?

-La vieille a trente-cinq ans, la seconde vingt-quatre et la troisième treize.

-Que pensez-vous écrivain de cette situation ? dis-je un peu provocateur.

-Qu'elle n'est pas plus à dédaigner qu'une autre. Répondit-il tout autant provocateur.

Le caïd nous offre, pour assaisonner le couscous, une sauce rouge, du lait doux et du lait aigre. Ni fourchettes ni couteaux. Notre hôte nous enseigne la manière de s'en passer : il saisit une volaille, enfonce ses pouces dans le dos de la bête, et par un mouvement brusque la sépare en deux parts égales. Il en offre une au négociant, arrache à l'autre une cuisse, dont il ne fait qu'une bouchée, et remet le reste sur le plat. Puis il se sert de son burnous en guise de serviette.

Pour manger le couscous, il y a des cuillers en bois. Avec l'une d'elles, il creuse dans les pâtes, au bord du plat, un petit trou où il verse de la sauce. Il porte une cuiller pleine à sa bouche, en avale le contenu, et, l'ayant essuyée à son burnous il me la passe. Le négociant nous jette un regard amusé. L'écrivain est saisi d'un fou rire, dont la contagion nous gagne.

Comprenant la raison du fou rire, le guide nous dit qu'il y a d'abord le burnous chemise, et le Kabyle n'en change presque jamais; puis il y a le burnous serviette et le burnous torchon...

La lampe faillit s'éteindre: la mèche manquait d'huile et se carbonisait. Le caïd à plusieurs reprises trempa ses doigts dans l'huile pour les faire découler sur la mèche, qu'il moucha. Puis, ayant essuyé ses doigts crasseux à l'une de ses savates, il reprit dans le plat la cuisse de poulet qu'il y avait mise et qui s'y morfondait, dédaignée de nous.

La flamme de la lampe est morte; ce n'est plus qu'un oeil rouge qui nous regarde dans les ténèbres. Au dehors, l'obscurité est profonde en dépit des millions d'étoiles qui émaillent le ciel.

Un triple bâillement me signale qu'il faut que je me repose.

Je me réveille au petit jour. Une lueur blafarde filtre entre les fentes de la porte et à travers les meurtrières. L'écrivain dort encore. Le négociant se promène de long en large, impatient.

L'écrivain entrouvre un oeil.

-Déjà ! il ne fait pas jour, et je m'endors à peine. Je suis rompu, et je ne pourrai jamais remonter sur mon bât. D'ailleurs, on n'est pas mal chez le caïd : si nous y demeurions un jour ou deux ?.

Et ses yeux se referment, sa tête retombe. Le négociant secoue le dormeur par les jambes, et je le menace de la cruche à l'eau.

Appuyé sur son bâton et boitant, le caïd nous accompagne jusqu'à la sortie du village. Comme la veille, à l'arrivée, une foule d'hommes, de vieillards et d'enfants se presse avide de nous voir.

Au bout de trois heures de mulet, l'ascension du Djurjura commence. Nous ne montons que très-lentement..

Quatre heures plus tard nous atteignons enfin le plateau d' Aïth-Aziz. Nous respirons un air très-vif, presque froid. Le col de Chellata est aussi devant nous, enneigé.

Nous gravissons une crête étroite en pierre brune. Vers deux heures de l'après-midi, nous atteignons à l'entrée du col, un des points culminants de la crête djurjurienne.

L'infini est devant nous ! cette montagne est comme un amphithéâtre. Les pics occupent les plus hauts gradins, avec d'abord le Tiziberth,; puis, le Ras-Chellata; ensuite, vers l'ouest, l'Azerou-N'tour ou pierre du midi, l'Azerou-Guifri, le Tizgui-Tmerra, le Thamgouth qui domine tout le massif djurjurien; enfin, le Thalelath, le Raz-Kouilet, le Koudia-Inguel, le Djemâa-Aizor et le Thasserth. Puis vient une plaine immense et au fond brille le désert.

Nous avons rafraîchi avec de la glace nos visages et nos mains brûlées par le soleil, nos mulets ont tondue une herbe courte et touffue. Nous passons par un défilé qui est en fait une prairie.

Puis à la sortie d'un virage, comme par un coup de théâtre, le décor change: l'Afrique du Sud, l'Afrique torride, est face de nous! C'est la Kabylie méridionale, pierreuse, jaune et grise.

Alors que le soleil incliné vers l'horizon projète sur la vallée de l'ombre de la montagne que nous venons de passer, nous arrivons dans la maison de Ben-Ali-Chérid. Extérieurement, c'est une enceinte , percée de meurtrières, formant un carré de défense. Nous y pénétrons par une porte monumentale qui regarde la vallée.

A gauche sont les communs et les logements des hôtes, à droite un grand hangar pour les chevaux et les bêtes de bât.

Plus de cent Kabyles se tiennent accroupis ou debout près de la porte. Plusieurs serviteurs accourent, empressés à nous conduire devant leur maître. Nous sommes introduits auprès d'un homme de trente-cinq à quarante ans. Ses traits nobles, sa physionomie, sa haute stature drapée dans plusieurs burnous d'un tissu fin, et encore rehaussée par le turban oriental qui surmonte son front comme une couronne, tout, jusqu'à ses mains fines, annonce en lui le maître, le chef. Il est assis devant un bureau à l'européenne. En nous voyant entrer, Ben-Ali-Chérif se lève et nous salue.

-Soyez les bien venue, messieurs, nous dit-il sans le moindre accent kabyle. Je vous remercie de la faveur que

vous voulez bien me faire en venant de si loin me demander l'hospitalité. Ma maison est la vôtre, mes gens et moi sommes vos serviteurs.

Notre hôte nous introduit dans sa maison. Il nous fait traverser une vaste salle à manger pour nous conduire dans une seconde cour intérieure

L'aga nous fait servir du café. Avec une politesse raffinée, Ben-Ali-Chérif nous interroge sur notre voyage.

Nous prenons conscience que nous avons des mines de brigands, le soleil a cramoisi et ... changé le nez de l'écrivain en tomate mûre ; le voile du négociant a tatoué en vert son front, sa joue et son menton.

Le soleil s'est couché, et brusquement le jour a fait place à la nuit

Tandis que Ben-Ali-Chérif nous parlait de l'avenir de la Kabylie, nous mangions un excellent repas maure à base de potage, d'un mélange de viandes et de pâtes, de riz, d'amandes, de raisins secs, pour finir par des oranges parfumées à la vanille.

Le sommeil nous gagnait. Nos membres étaient rompus par toutes ces heures de mulet.

A dix heures on vient nous réveiller.

Le siroco s'est mis à souffler et souffle et soulève des tourbillons de poussière

J'ai une bonne partie de la matinée une conversation avec Ben-Ali-Chérif. Je lui montre mon plan et lui demande si ce croquis éveille chez lui quelque chose.

- Vous êtes mandaté par un gouvernement, ou une compagnie commerciale ? me demanda-t-il soudain.

- Non. Et je lui raconte toute mon histoire, sans toutefois motiver le sens de mon aventure.

- Oui, j'ai déjà vu ce genre de graphique. Ce plan présente une région que je situe au sud de la Libye, au pays des Garamantes, si ce nom vous dit quelque chose.

-Est-ce loin ?

-Oui et dangereux car des peuples de nomades contrôlent cette région et interdisent son accès à tous les étrangers.

-Quel est le sens de ces croix, de cette route tracée autour d'un massif ?

Il me regarda curieusement, droit dans les yeux, sérieux.

-Avez-vous entendu parler de l'émeraude des Garamantes.

Je lui fis signe que non ; il s'expliqua.

Il s'agit je pense d'une légende qui remonte à l'Antiquité. On évoque en effet la présence d'un trésor caché au fin fond du Sahara. Des pierres vertes que l'on dit être les émeraudes qui ornaient les parures des Pharaons. Pendant des siècles les belles pierres ont beaucoup circulé de l'ouest à l'est de cette partie de l'Afrique. Ces croix sur

vosre carte peuvent représenter des grottes ; je doute qu'il y ait des émeraudes, nous les aurions trouvés.

- La route sera longue et difficile, reprit-il, puissiez-vous trouver le sens de voyage.

Au petit jour, reposés, nous sommes en route ; le vent s'est calmé.

Au bout d'une heure nous sortons d'une gorge et nous retrouvons la forêt des schistes, des pins et des mélèzes, et nous la parcourrons avec difficulté jusqu'au soir. La pluie, en tombant cette nuit, a rendu les chemins tout à fait impraticables.

La pluie reprend de plus belle, mais le vent souffle de l'ouest par rafales, chassant devant lui d'épais nuages qui se heurtent et se déchirent aux crêtes des montagnes, puis saignent abondamment. L'eau ruisselle partout, la vallée est inondée.

Nous quittons cette région vers deux heures après-midi et nous montons ou descendons une suite de collines.

Nous entrons maintenant dans le désert. Je profite des dernières pluies car j'ai le sentiment que je ne vais pas revoir de l'eau avant longtemps.

Nous jetons un dernier regard ému sur les montagnes kabyles, et en route pour le Désert ! »

Chapitre 3

Extrait des notes de voyage de Josèphe Deborde.

« Je commençais à m'organiser, et comme je voulais éviter les surprises, j'avais soigneusement étudié la carte du Sud jusqu'à El-Aghouat et même au-delà, même si c'était un peu prématuré.

Mon arrivée dans le désert se fit donc sans problème particulier.

Je suis arrivé hier à D'Jelfa après sept jours de route, par beau temps, pas trop chaud et sans pluie. Géographiquement, le Sahara commence à Boghari, là où finissent les montagnes, bien que tout le monde ne s'accorde pas avec cette définition. Tous les matins je me suis mis en marche avec le convoi de chameaux que j'accompagnais. Je suivais à cheval ce troupeau mugissant de bêtes lourdement chargées. On ne peut s'imaginer les lenteurs des préparatifs le matin, la lenteur désespérante du troupeau la journée, la quiétude des bivouacs.

Nous mîmes des heures à traverser des régions arides, par des journées sans vent et sous une atmosphère tellement immobile qu'aucun souffle ne pouvait nous ventiler.

J'avais quitté mes compagnons ; le négociant est remonté au nord de la Kabylie pour acheter du bois. Quant à l'écrivain, il est retourné à Alger relativement épuisé par la traversée des montagnes.

Cette centaine d'hommes formait une troupe très hétérogène, composée principalement de commerçants d'ethnies différentes. La plupart savait parler autant le français que je parlais l'arabe, ce qui rendait nos conversations difficiles.

Après de longues journées, à huit heures le soir, nous mettions pied à terre afin de passer la nuit dans de tristes bivouacs toujours établis à proximité d'une source ou d'un point d'eau.

La nuit était presque venue quand on atteignit la maison du kalifat de D'jelfa., vaste corps de logis élevé au-dessus d'une enceinte de murs bas. L'air, ce soir, était doux, une forte rosée ramollissait la terre sous le pas des chevaux. J'entre dans la cour et je vois de chaque côté de l'entrée des gens, pêle-mêle avec des chevaux, bivouaquant le long du mur. Je pris mon repas dans une grande chambre blanche, avec de riches tapis du sud accrochés aux fenêtres et aux portes, au milieu, une table ronde, entourée de convives. La cuisine était arabe.

Le kalifat Si-Chériff, un grand et gras personnage, presque sans barbe présidait la table.

Cette grande maison était perdue dans un désert à plus de cinquante lieues de Boghar, et à trente-deux lieues environ d'El-Aghouat ma prochaine destination. Voilà ce que je vis en arrivant à D'jelfa, chef-lieu des Ouled-Nayl.

J'étais au coeur de cette immense tribu, commerçante, riche. J'avais sous les yeux, dans la personne de ce grand

seigneur débonnaire, un de leurs princes le plus considérable peut-être par sa fortune, sa naissance, sa haute position politique.

Dans l'Antiquité, la région faisait partie de la Gétulie, territoire du Sud. Des vestiges du Paléolithique ont été découverte dans cette région. D'après Hérodote, le célèbre géographe Grec, la région aurait connu l'influence des Garamantes, peuplades venant de Libye, qui seraient les ancêtres des Touaregs, et qui auraient introduit le cheval. Par contre la région est restée étrangère à l'influence des Carthaginois.

Quoique la frontière romaine constituée de forts espacés d'une trentaine de kilomètres, soit située plus au Nord et plus à l'Est dans l'axe Biskra-Hodna, j'ai pu voir des vestiges qui attestent du passage des Romains dans la région de Djelfa.

Après le débarquement français et la défaite des turcs, la région connut une certaine agitation.

Deux ans plut tôt, le Général Youssouf a construit le premier fort de Djelfa pour pacifier cette région mais pendant cette opération un marabout originaire de Ouargla, Mohamed Ben Abdellah n'a cessé de soulever la région, et celle de Laghouat, contre les Français. L'année dernière une fraction des Ouled Naïl -les Ouled Toaba - près de Messaad s'est révoltée et fut réprimée par le Colonel Pein. Cette année, juste avant mon arrivée les Ouled Oum El Akhoua se sont aussi révoltés et furent réprimés par le Lieutenant d'Ornano. Il existe donc des

tensions pas toujours visibles. Il faut donc que je reste prudent durant ce voyage et surtout que je connaisse bien les différents peuples et tribus qui composent ce pays pour savoir à qui je peux faire confiance.

Djelfa voudrait dire 'terre inondable'. C'est une hypothèse qui a le mérite d'imaginer la topographie des lieux, et de leur régime hydrographique.

On m'avait conseillé de toujours tourner ma tente au midi. J'ignore la raison mais c'est plutôt agréable. De la place où je suis couché, j'embrasse à peu près la moitié de l'horizon. Devant moi, j'ai tout notre campement, chevaux, bagages et tentes ; à l'ombre des tentes, quelques gens qui se reposent ; ils font cercle, mais ne parlent pas.

La température me paraît encore relativement assez douce et, même avec dix degrés de plus, je la supporterais volontiers l'air est sec, et respirable. Jusqu'à présent, le thermomètre n'a pas dépassé trente et trente et un à l'ombre.

Je songe que bientôt j'atteindrais El-Aghouat. La carte dit que cette ville est à une hauteur de six cent mètres alors que Biskra, au contraire, n'est plus qu'à une centaine de mètres et que plus dans l'est, le Sahara s'abaisse au-dessous du niveau de la mer.

Profitant du repos, nos chameaux se promènent d'un air découragé, la tête haute, le cou tendu vers un coin plus vert.. En scrutant l'horizon, je distingue nettement, une de ces petites pyramides de pierre qui servent de point de

repère dans la steppe, quand il n'y a ni horizon, ni traces de caravanes pour y diriger la marche.

Notre bivouac est maintenant sorti de son immobilité. Il y règne un certain mouvement, toujours paisible, de gens qui allument des feux et préparent le café du soir, pendant que d'autres font leur prière, prosternés la figure au levant ; tout le monde se rassemble alors sur des tapis pour prendre le repas.

Au petit jour, on plie les tentes puis nous nous mettons en route doucement.

Nous prîmes la direction de la balise. En moins d'une demi heure, nous l'avons atteinte. La route ensuite s'engage dans une suite de mouvements ondulés de terrain d'une triste régularité.

Au fil du temps, on passe d'une balise à une autre inlassablement. A dix heures, nous faisons halte dans le lit d'une rivière. Il y reste une petite source qui ne tarit jamais. J'y remplis mes peaux de bouc. Vers onze heures, la chaleur devient très forte. Le vent se lève au Sud. Il mit deux heures à se déclarer dans toute sa violence. Le ciel était d'une couleur rousse où ne filtrait plus aucune lueur bleue. La chaleur semblait venir de partout. Le sol s'embrasait sous les sabots de mon cheval.

Nous sommes arrivés ainsi à Ham'ra ; on ne peut pas l'appeler village, car c'est plutôt un amas misérable d'une trentaine de masures en pisé, croulantes et qui semblent abandonnées. C'est sous ce vent que nous plantons

difficilement nos tentes à l'abri d'un mur. Il n'est pas possible de faire du feu pour le souper. Les chevaux, eux, demeurent immobiles, la croupe au vent, alors que les chameaux, à peine déchargés, se sont couchés en troupeau serré.

La nuit est tombée rapidement. Les chacals commencent à roder.

La matinée est plus calme, mais il n'y a toujours pas moyen d'allumer du feu. Je me contente de manger du pain qu'il faut ramollir avec de l'eau et un oignon.

Ce qui m'étonne, c'est que je vois rarement les chameliers manger ; tout est très discret chez eux. La journée, ils meublent les longs ennuis de la marche par une chanson, dite à demi-voix. On ne les voit jamais se traîner par lassitude. Pour manger, on les surprend à prendre de temps en temps de la farine dans un sac en peau de chèvre qu'ils délayent dans le creux de la main, la pétrissent en boulette ; cette unique bouchée de farine à l'eau compte pour un repas.

Je me suis fais un compagnon de route. C'est un Chambi qui a travaillé avec l'armée française. Il connaît parfaitement le Sahara. J'obtiens de lui de précieux renseignements. Brahim va à El-Aghouat pour voir sa famille. Il possède un cheval, ce qui aux yeux des Arabes, fait la supériorité d'un homme.

Le vent est violent. Il est temps d'arriver. Hommes et bêtes sont au bout de leurs forces. Au bivouac, les

bagages ont été déchargés rapidement car les chameaux étaient exaspérés. On a tout entassé devant la porte du caravansérail. Celui-ci est bâti sur un plateau rocheux au bord d'un ravin, bien en vue. Les chambres n'ont qu'une porte et pas de fenêtre, ce qui compte tenu du vent n'est pas un désavantage. Le sable s'infiltré partout. Brahim me dit que ce lieu est rempli de scorpions et de vipères. Il me recommande de bien regarder dans mes bottes le matin avant de les remettre.

Le lendemain, le Sirocco est beaucoup plus tolérable.

Dans cinq heures nous serons à El-Aghouat Il me tarde d'arriver. Dans le désert, on se croirait en mer, les villes sont des îlots où l'on a plaisir d'accoster même si elles ne sont pas forcément hospitalières. Puis revient l'envie de repartir, le goût du large, dit-on.

Je suis transi de froid. Le vent est passé du Sud au Nord, le Mistral a remplacé le Sirocco. Mais l'air se réchauffe au bout de quelques heures. Le groupe de chamelier prend la direction de gauche. Nous nous mettons à monter des dunes de sable. Il y a maintenant beaucoup de traces sur le sol. Au loin je vois quelques points sombres signifiant la présence de maisons.

Dans l'intervalle me séparant de la ville, je dois traverser une rivière très large ce qui laisse présager la puissance dévastatrice de la pluie.

Lentement, au pas de mon cheval, j'envisage ce que peut être cette ville, noirâtre ou blanche, animée ou désertique. Aux abords des maisons, nous passons à l'angle nord-est

des jardins entourés de murets. A mesure que nous avançons j'observe que l'oasis se développe sur la droite. Je contourne un ancien bivouac ; on peut parfaitement distinguer la place des tentes ; il y avait là des amas de cendres et des restes de bûches. J'appris plus tard que c'était le campement de l'armée française. En fait je pénétrais sur un champ de bataille encore tout chaud. Les murs de la ville avait été canonnés, on pouvait voir de nombreux impacts sur les murs.

La rue principale est sinueuse. En s'enfonçant dans la ville elle se rétrécit progressivement. A droite et à gauche s'ouvraient des ruelles sombres. Celles de droite conduisaient vers les cimes vertes de l'oasis.

Les rues sont si étroites que je dois descendre de cheval. Je suis frappé par le nombre important de maisons vides. Avec soulagement, je passe devant des boutiques et devant des cafés ; des toiles tendues au-dessus de la rue y forment de l'ombre.

Je reconnais Brahim, le Chambi, qui arrivé avant moi, prenait son café accroupi sur un tapis ; il me fit un signe amical en souriant.

Je me rends à la maison des hôtes, une bâtisse carrée à la façade grise. La maison se compose d'une cour, avec quatre compartiments au rez-de-chaussée et à l'étage des chambres aux murs élevés troués par des meurtrières. Un escalier très raide permet d'accéder à l'étage, sans rampe avec des marches d'inégales hauteurs. Ma chambre est petite et nue, sans aucun confort et sans mobilier, de quoi me faire regretter les séjours sous la tente.

Le premier soir je regarde cette ville du haut de la terrasse pour reconnaître la ville. Je voyais au-delà de l'oasis. J'essayais de voir par quel chemin j'allais repartir mais en vain.

Il y a dans cette ville quelque chose de magique : le vent bruissant dans les deux étages de végétation entre les palmiers et les autres arbres fruitiers, les ombres des palmiers violemment calqués sur le sol desséché, la mélopée de la prière courant de sanctuaire en sanctuaire, tandis que le soleil disparaît derrière les montagnes d'un magnifique bleu azur du Djébel Lazreg.

Brahim m'avait donné quelques informations sur cette ville. Par exemple que son nom signifierait soit « les jardins », soit « montagne en dents de scie », en fait il n'en était pas sûr.

Laghouat est bien le lieu de partage entre les monts de l'Atlas et le Sahara : au sud, en dehors de l'Oasis, à perte de vue, c'est le désert ; c'est l'immensité inconnue et redoutable, c'est le silence extraordinaire et mystérieux. Au Nord les derniers contreforts de l'Atlas Saharien avec leur fraîcheur et leur verdure. La ville porte ainsi orgueilleusement la qualification de "Porte du Désert".

J'observe plus attentivement cette ville du haut de ma terrasse et je remarque que la ville se développe sur une sorte d'arête rocheuse qui jadis, d'après Brahim, délimitait deux quartiers ennemis : le quartier des Ouled Serrin à l'ouest et celui des Hallaf à l'est.

C'est non sans fierté que Laghouat estime être la capitale intellectuelle du Sahara.

J'observe qu'un canal, dérivé de la rivière arrose les jardins du Nord, passe en séparant la ville en deux, pour irriguer les jardins du Sud.

Contrairement à ma première impression, il y a beaucoup d'agitation. Cette ville a été conquise par les Français il y a deux ans car c'était un point stratégique, qui devait servir de base pour aller plus loin vers le sud. Et depuis de nombreuses installations voient le jour. Sur les deux plus hautes collines, à l'Est et à l'Ouest il y a deux fortifications. Sur une place, plantée de magnifiques palmiers, se dressent maintenant des bâtiments administratifs et de commandement.

Sur une autre place précédée d'un jardin, on peut trouver les produits de l'artisanat local : tapis, robes, bracelets, djellabas et par terre un étalage de choses usagées, fripées, sales, un mélange d'objets indigènes et européens venus on ne sait d'où.

L'oasis limitée d'un côté par la ville, de l'autre par le désert et l'oued M'zi était entouré de murs comme un parc, bien divisé en compartiments comme une multitude de petits vergers, tous clos, avec plusieurs étages de végétation ; une palmeraie offre de l'ombre à un sol fertile propice aux cultures.

Plus je la regarde, plus cette ville me fait bonne impression. La fatigue du voyage ayant été évacuée, je retrouve plus de lucidité dans mes jugements.

La nuit tomba presque subitement. Je reste toujours étonné par ce brusque passage entre le jour et la nuit. Je regagne ma chambre. Il fait chaud. J'entends quelqu'un passer devant ma porte.

- que ta nuit soit bonne, Monsieur Deborde, dit Brahim.

Un clairon vint sonner le couvre-feu. Depuis deux ans ce rituel a lui seul est le signe d'une certaine pacification du pays. D'autres clairons lui répondent. Ces airs lents me rassurent.

Dans la matinée du lendemain, j'entends des coups de feu. Ce n'était pas dirigé contre les soldats français. Simplement le résultat d'une querelle qui dure depuis des décennies entre deux quartiers. Rien de grave, nous avons ce type de problème en France, me dis-je. Ces histoires entre tribus et familles sont très compliquées et inextricables.

Je me promène dans la ville avec Brahim, qui décidément ne me quitte plus. C'est un très bon guide. La ville se repeuple progressivement . La bataille pour la prise de possession de ce lieu fut très violente.

Certaines rues sont de véritables coupe-gorge. En me montrant un groupe d'individus qui nous disent bonjour, Brahim me prévient que pour l'instant ils ne sont pas dangereux, mais qu'avec eux on ne sait jamais le temps que peut durer une forte rancœur. Le moment venu ils n'hésiteront pas à m'écarter vivant.

Comme toutes les villes du désert, El Aghouat est bâti sur un plan simple, qui consiste à diminuer l'espace au profit de l'ombre.

J'observe que je rencontre très peu de femmes, et parmi celles-ci bien peu sont jeunes et aucune n'est tête nue.

Au détour d'une ruelle, avant d'entrer sur une place, je rencontre un Européen en train de discuter avec un vieillard à barbe grisonnante.

Nous nous saluons.

- C'est un marchand M'zabites, me renseigna-t-il.

J'observe que mon compagnon le Chambi, s'éclipse discrètement me laissant seul avec celui que je croyais être un compatriote.

- Je me présente, Heinrich Barth.

Je me présente à mon tour et je lui donne brièvement les motifs de mon voyage et de ma présence dans cette ville.

- Pour ce qui me concerne, me dit-il, mon aventure se termine, dans quelques jours je partirai pour Tripoli, ultime étape de mon retour en Europe. Ce seront mes ultimes journées de marche sur le sol africain.

Je l'interroge sur les trois livres qu'il porte avec précaution sous son bras gauche.

- Ce sont là mes ultimes compagnons de route, les seuls liens qui m'ont rattachés à l'Europe. Voyez vous celui-là, il n'est rien d'autre qu'une édition du célèbre géographe Hérodote. Avant son départ, ce vieux compagnon de deux mille trois cents ans constituait une des seules connaissances que j'avais sur l'intérieur de l'Afrique saharienne.

Après un sourire, son visage fatigué s'assombrit.

- En 1850, nous partîmes à cinq Européens, je suis le seul à revenir vivant.

J'étais très intrigué, d'autant que j'ai failli partir moi aussi en 1850 pour Tripoli. Les aurais-je rencontré ?. Cette question fut très furtive.

Il me raconta son aventure saisissante ; j'étais à la fois émerveillé et très intéressé car il allait éclairer de grandes zones d'ombre de mon propre voyage, que je n'ose pas appeler aventure.

- Rien ne me prédisposait à venir en Afrique, commença à dire Barth. En effet, étant né à Hambourg l'année même de la mort de Napoléon 1^{er}, c'est-à-dire en 1821, je suis le fils d'un négociant plutôt aisé, et j'ai étudié à Berlin la philosophie et la géographie générale. C'est à ce moment là que mon penchant pour les études géographiques se manifesta. Le bassin de la Méditerranée m'attira principalement; si bien qu'en 1840, j'entrepris un voyage en Italie et en Sicile, mais j'obtins quand même ma thèse de docteur quatre année plus tard.

J'étais dès ce moment pour ainsi dire libéré. Aussi l'année suivante, je suis parti pour une durée de trois ans autour de la Méditerranée, expédition dont j'avais le projet depuis plusieurs années. Puis je me rendis au Maroc en passant par la France et l'Espagne ; de là, je longeais la côte de l'Afrique du Nord , traversais la Régence de Tunis, la Tripolitaine, l'ancienne Cyrénaïque, la Basse-Égypte, la Palestine et la Syrie, et revint en Allemagne après avoir visité Chypre, Istanbul et les îles de la Grèce.

En 1849, sur la proposition de mon ancien professeur, le gouvernement anglais m'a offert de prendre part à l'expédition que James Richardson et Adolf Overweg étaient sur le point d'entreprendre en Afrique ; vous comprendrez aisément que j'ai accepté avec enthousiasme. Le but principal de ce voyage était l'abolition de la traite des esclaves et l'établissement de relations commerciales avec l'Afrique centrale. Peut-être en vérité y a-t-il eu d'autres buts cachés par les Anglais, mais sur le moment je n'étais pas en mesure de faire cette analyse.

Nous sommes partis de Tripoli en avril 1850. Le 6 mai nous atteignîmes Mourzouk. Nous y sommes restés plus d'un mois.

Mourzouk est l'ancienne capital du Fezzan ; ce fut un grand centre du commerce par caravanes, où s'échangent les produits de l'Europe et de l'intérieur de l'Afrique. Ce village a été fondée au XIV^e siècle. Nous avons obtenu dans cette oasis beaucoup d'informations qui nous furent indispensables pour pénétrer plus en avant en Afrique.

Avez-vous déjà entendu parler du Fezzan ?.

Je lui fis signe qui oui . Mais il reprit son explication comme s'il avait le sentiment que ces digressions étaient indispensables.

On peut diviser le Fezzan en deux groupes : les oasis et les steppes. La population y est à la fois sédentaire et nomade. On y parle à la fois l'arabe, et le touareg. Vous avez certainement entendu parlé de l'ancienne ville romaine de Garama, elle-même probablement ancienne capital du peuple des Garamantes. Les Romains pénétrèrent dans le Fezzan en 19 av. notre ère, et ouvrirent à travers la Hamada jusqu'à Garama une route militaire. Cette région a été successivement gouvernée par des sultans, des chefs de tribus arabes, une dynastie d'origine marocaine, par les beys de Tripoli en 1811 puis en 1841, le Fezzan passa, avec la Tripolitaine, sous la dépendance politique de la Porte, pour peu de temps car depuis deux ans cette région est sous administration.

Un mois fut beaucoup trop court, il aurait fallu rester plusieurs mois , voire plusieurs années, tant ce pays est riche en sites archéologiques. J'ai la prétention de penser que nous avons été parmi les premiers Européens à explorer cette partie de l'Afrique. Je savais avant de partir que Hornemann avait fait une exploration scientifique du Fezzan à la fin du siècle dernier. Il était parti du Caire. Au Fezzan, tout ce que nous savons, c'est qu'il avait rejoint une caravane pour Bornou. Puis il disparu. Ce n'est pas une surprise, le royaume de Bornou, sur la rive Ouest du

lac Tchad, a longtemps été un État puissant entretenant des guerres continuelles. Il faut dire que, par sa position géographique, cet état est à la fois un pivot des échanges économiques dans le Soudan central et l'une des portes d'entrée de l'Islam en Afrique Noire.

Bref, forts des informations recueillies, nous nous sommes dirigés vers l'Aïr, contrée qu'aucun Européen n'avait encore visitée, du moins à ma connaissance. Après avoir été retenus pendant quatre mois à Tintellust par un chef indigène, nous sommes arrivés à Agadez. Cela fait maintenant quatre ans déjà. Nous nous sommes séparés en nous donnant rendez-vous à Kouka dans un an. Malheureusement peu de temps avant cette date, j'appris la mort de Richardson. J'y suis arrivé le premier et Overweg me rejoignit un peu plus tard à Sakatou. Nous avons visité tout d'abord séparément puis ensemble ces immenses régions pendant deux ans. Mon compagnon Overweg, dont la santé avait été très éprouvée par le climat humide et chaud du Soudan, mourut en septembre 1852. Je restais seul pour accomplir une mission pour laquelle je n'étais au début qu'un auxiliaire. Après avoir hésité, j'ai décidé de reprendre l'exploration de ces régions inconnues. J'ai atteint ainsi Tombouctou en septembre 1853. Je viens de rencontré un compatriote Vogel. Nos routes se sont croisées puisque lui-même est arrivé à Tombouctou peu de temps après mon départ de cette ville. C'était le premier Européen que je rencontrais depuis deux ans. Et maintenant vous êtes le second, me dit-il.

- Où comptez vous aller ? lui ai-je alors demandé.

- Je rentre sur Tripoli, puis en Europe, où je dois remettre un compte rendu des mes activités en Afrique. Si vous allez dans la région du Fezzan, peut-être auriez-vous la chance de rencontrer Edouard Vogel, puisqu'il voulait se rendre dans la région du Nil. Vous savez, il est très difficile de quitter ces immensités que l'on dit désertes.

J'ai beaucoup appris des discussions que j'ai eu avec Heinrich Barth. Sur l'Afrique, son histoire mais surtout et je crois que c'est ce qui m'intéressait le plus sur les différents peuples qui occupent ou ont occupé ces immenses territoires. Il avait fait d'Hérodote son auteur favori mais je doute que le témoignage d'un homme ayant vécu il y a deux mille cinq cent ans ait pu lui être d'un grand secours tout au long de son périple. Hérodote était certes un conteur incomparable, un témoin de son temps. Il nous a fait revivre la vie des anciens Grecs, Phéniciens, Assyriens, Mèdes, Perses, Egyptiens, Nubiens, Libyens. Il a dressé un inventaire précis des peuples et de leurs coutumes. Mais nous étions ici dans une région inconnue, en tout cas pour nous. Que m'aurait apporté la lecture de ses voyages, sinon un certain réconfort moral ?.

Le point de vue d'Heinrich Barth était intéressant. Il employait une métaphore maritime à propos du Sahara : les régions de Sahel sont des rivages qui bordent le Sahara au nord et au sud, les dromadaires sont comme des vaisseaux du désert et les villes marchandes, au nord et au sud du désert, comme autant de ports. En fait cette

métaphore maritime était bien ancrée chez les Arabes puisqu'ils désignent l'Afrique du Nord comme la plus grande des îles méditerranéennes, Jazîrat al-Maghrib, l'île du Couchant, cernée de toutes parts par des "eaux" marines ou sableuses et raccordée à l'Orient. Si le Maghreb est une île, le Sahara est donc bien une mer, me dis-je.

Pendant plus d'un millénaire, le Sahara est ainsi un lieu de passage pour les marchands désireux de faire fortune. Nous, les Français, ne faisons que découvrir un territoire que des peuples empruntent depuis des siècles. Nous avons perçu le Sahara, comme étant un vaste terrain vague aux limites du monde utile et civilisé, étranger comme tel à la Méditerranée classique ou tellement lointain de celle-ci. Notre ignorance a conforté notre vanité.

Que savons nous de ces régions. Qu'à l'époque du Sahara humide entre le 7ème et le 3ème millénaire avant notre ère, des fleuves et des lacs occupaient le Sahara actuel, que cette zone fonctionna comme une sorte de foyer initial pour une série de groupes humains qui émigrèrent ensuite dans diverses directions lorsque la désertification se mit en place. Ainsi, les Garamantes du Fezzan commerçaient avec les centres puniques de la côte tripolitaine. C'est ce que disait Hérodote. Le commerce ne portait pas seulement sur des marchandises : ils apportaient aussi des esclaves noirs qu'ils chassaient plus au sud. Ces échanges continuèrent avec les Romains, qui bâtirent au moins trois forts au-delà du limes, dont celui

de Ghadamès, pour protéger les pistes conduisant à Djerma, capitale des Garamantes, au Fezzan.

Lorsque les Arabes arrivent en Afrique du Nord, à partir du VII^{ème} siècle, ils envoient aussitôt des émissaires en direction du sud, profitant des connaissances et des savoir-faire accumulés localement. La première reconnaissance à travers le Sahara, en direction du monde noir, est attribuée, ce qui n'est pas sans intérêt, au conquérant emblématique de l'Afrique du nord, Uqba b. Nafi. Au cours d'un raid qui dura cinq mois, en 666, Uqba assujettit tout le pays garamante, où il trouva des guides spécialisés qui le menèrent, sur la route du lac Tchad. Il ne s'agissait pas d'un raid accidentel et sans lendemain, car les géographes arabes l'intégrèrent immédiatement dans leurs récits. Barth parle arabe et a pu étudier un certain nombre de documents.

Il me parle surtout des villes du Sahara, véritables nœuds d'un immense réseau. Ainsi des villes du M'zab, de Tombouctou et d'Agadès, de Ouargla, de Laghouat, d'In Salah, de Touggourt, de Ghadamès, de Ghat et de bien d'autres, chacune constituant autant de principautés avec une histoire locale forte, souvent marquée, comme en Italie, par une opposition structurale entre deux ou plusieurs quartiers. On y trouve, me dit-il, des maisons en argile séchée, périodiquement rénovées et retapées pour échapper aux effondrements. Ce monde de nomades est encore un monde d'oasiens sédentaires, placés dans des relations d'échange, de clientèle ou de protection avec les premiers. Le palmier-dattier est l'arbre emblématique de

cette civilisation, fournissant nourriture et matériaux de construction, et terme d'échange pour le commerce. Outre l'histoire des dynasties politiques où priment les principautés et les fédérations tribales je m'intéresse particulièrement à une autre histoire saharienne que l'on peut appeler "dynastique" : il s'agit de celle des dynasties marchandes, essentielles pour comprendre le fonctionnement des réseaux marchands de cette région saharienne. On m'avait signalé qu'il existait, pour le milieu du XIIIème siècle, un excellent compte rendu de l'opération d'une grande société commerciale possédée par cinq frères de la famille des Maqqari de Tlemcen, alors fortement impliquée dans le commerce saharien. Deux des frères, Abû Bakr et Muhammad, vivaient à Tlemcen, où ils faisaient le commerce des marchandises nord-africaines et européennes en échange des produits soudanais, des peaux, de l'ivoire, des noix de kola et surtout de l'or. Les deux cadets, Abd al-Wâhid et Alî, vivaient à Walata, terminus subsaharien à l'entrée du Mali. C'est là que les représentants du souverain du Mali prélevaient leurs droits. Ils redistribuaient les marchandises venues de Tlemcen aux négociants locaux et récupéraient en échange les produits soudanais qu'ils envoyaient à leurs frères de Tlemcen. L'aîné, Abd al-Rahman, probablement le chef de l'entreprise, avait ses quartiers à Sijilmâsa, où il rassemblait des informations sur le prix des marchandises sur les marchés du Maghreb et du Soudan occidental. Il pouvait ainsi orienter les achats en fonction des meilleurs prix. La maison Maqqari effectuait aussi des travaux d'entretien sur les pistes,

creusant des puits et s'occupant de la sécurité des marchands. Leur fortune était devenue considérable. Barth me conseilla de m'intéresser aux réseaux ghadamésiens et aux rôles majeurs de ces familles qui placent leurs membres à tous les débouchés sahariens, notamment à Tombouctou, à Kano et dans d'autres villes sahéliennes. Il me propose de rencontrer une de ces grandes familles de Ghadamès, celle des Al-Thinî, qui rayonne sur les pistes et les cités sahariennes.

L'histoire de ces familles et de ces réseaux marchands, me rappelle celle des Génois, des Juifs de Livourne, ou d'autres encore aux bords de la Méditerranée centrale.

Toute histoire a ses zones d'ombre. Pendant des siècles, la Méditerranée saharienne est sillonnée par des troupeaux d'esclaves, capturés au sud qui servent à repeupler les oasis en main d'œuvre et à fournir les marchés méditerranéens. Dès l'époque médiévale, on saisit la trace d'esclaves noirs arrivés au nord de la Méditerranée. Aux XIème et XIIème siècles, des esclaves ouest-africains, en petit nombre, sont signalés dans les Etats chrétiens : en Catalogne, à Valence, Majorque, à Marseille et à Montpellier. A la fin du XIVème et au début du XVème, ils figurent clairement dans les sources de recensement. On en trouve à Naples, en Sicile, où ils sont employés aux travaux agricoles. Gênes et Venise utilisent aussi des esclaves noirs. La plupart avait transité par la Cyrénaïque, principal débouché d'un axe transsaharien où les esclaves continuent à être transportés et envoyés, à Istanbul

Barth me fournit d'autres informations d'ordre pratique cette fois ci qui montre bien qu'il s'est beaucoup intéressé aux grands axes caravaniers. La durée d'un voyage se compte en jours de chameaux ; ainsi, de Ouargla à Ghadamès il faut dix jours, de Ghadamès à Ghat il faut vingt jours, de Ghat à Tombouctou le voyage est très long puisqu'il faut compter quarante cinq jours. Il me parle d'un oasis de Touat à vingt deux jours de Ghadamès. Renseignement pris, le Touat a été longtemps un grand axe de communication entre Maghreb et Soudan. Les caravanes transportant les esclaves et l'or du sud, le blé et les étoffes du nord empruntaient cette voie commerciale. S'y croisaient les caravanes venant de Sigilmassa, de Fès, de Tlemcen, de Tunis ou de Tombouctou. Une des spécificités de la région sont les vastes maisons fortifiées avec des tours d'angles et des greniers fortifiés.

Le Touat est situé entre le plateau de Tadmait à l'est et de l'immense erg Chech au sud ouest, mais je ne m'y rendrais pas car j'ai décidé d'aller à Ghadamès, haut lieu du commerce de cette région et surtout j'ai le sentiment que c'est dans cette ville que j'aurai une réponse à mon voyage.

Lorsque je regarde le plan de cette région, plan qui n'est en fait qu'un positionnement des villes, villages, dunes et montagnes connues, j'observe que je vais m'enfoncer très au sud, très proche des limites des terres conquises par l'armée française.

On me signala que les terres plus au sud étaient incertaines et dangereuses ; des tribus se révoltaient sur l'incitations des émirs et chérifs locaux ou simplement de puissants commerçants.

Il fallait donc que je me rende à Ouargla. Quinze à vingt jours de marche au moins. Cette ville était me disait-on plus sûre. En effet en 1849 le Sultan de N'Goussa qui a été proclamé Khalife de Ouargla a reconnu la souveraineté française. Cela n'a pas empêché une révolte des Saïd Otba qui constituaient l'armée de N'Goussa et qui suivirent Mohamed Ben Abdallah dans sa révolte contre les Français. Mais j'avais de la chance, quelques mois plus tôt, au début de l'année 1854, la colonne dirigée par le Colonel Durieux pénétra dans Ouargla pour chasser le Chérif Mohamed Ben Abdallah. Tout était calme, je pouvais partir.

Brahim, qui maintenant avait pris la décision de me suivre partout, par goût de l'aventure je suppose, me conseilla de ne pas suivre une caravane de marchands. Les nouvelles n'étaient pas bonnes, on ne pouvait se fier à personne. C'est ainsi que je fis le voyage avec une petite colonne du 7^e Hussard .

J'évite de laisser apparaître une certaine anxiété au même titre que mon enthousiasme de partir vers le sud. Quelle joie de s'élancer au pas souple du dromadaire vers les espaces infinis et mystérieux.

Les soirs, autour des feux du campement, alors que le désert s'enveloppe dans le silence ouaté des dunes , les hommes restent silencieux. Les gestes restent lents, les paroles échangées sont économes, la curiosité n'est pas de mise.

En cours de route nous avons trouvé de nombreux gisements de pierres taillées et de pointes de flèches ce qui indiquent que la vallée de Oued Mzab était un centre de peuplement très ancien.

Le capitaine de la colonne, un jeune officier dont j'ai oublié le nom, confirma que les Romains n'occupèrent jamais cette région mais la pièce de monnaie romaine que j'avais trouvée dans la région laisse supposer que des échanges ont eu lieu avec les provinces du nord.

Au bout de dix sept jours de voyage sans incident, nous arrivons à Ouargla.

Quel enchantement de voir cette ville, une vraie capitale du désert ; elle est entourée de cinq petites oasis couvertes de palmiers. Les oasis sont irriguées à partir de puits artésiens d'une profondeur de soixante mètres peut-être, chiffre qui me surprit, d'autant que l'on en compte des dizaines dans la région.

Ce qui caractérise sa population, c'est ce mélange de Berbères et de descendants d'esclaves noirs venus d'Afrique depuis des siècles. Cela prouve que Ouargla est un carrefour important dès l'antiquité, et peut-être l'une des villes les plus anciennes du Sahara. On rapporte qu'elle avait été la capitale d'une dynastie venue du Maroc et qui

l'avait nommée « la porte du Soudan » à cause de sa grande réputation dans le commerce avec les pays voisins.

Le capitaine, qui visiblement connaissait bien cette région, Confirma que la prospérité de Ouargla était due au trafic des esclaves qui s'ajoutait à celui de l'or et de l'ivoire , Ouargla était naturellement de par sa position géographique devenue le point d'arrivée des caravanes venues du Soudan et le point de départ de celles qui amenaient les dattes , les grains et les tissus.

Cette cité était habitée par des famille opulentes et des négociants fort riches qui pour faire le commerce parcouraient plusieurs Pays et pénétraient jusqu'au Ghana et au Wangara d'où ils tiraient l'or qui est ensuite frappé à Ouargla ».

- cette richesse a du faire bien des envieux ! .
- oui cette prospérité ne tarda pas à attirer la convoitise des envieux qui voulaient s'approprier la route de l'or. Pendant des siècles cette ville fut mise à sac puis rebâtie inlassablement par les survivants.

La position stratégique de Ouargla fait que quelque soient ses nouveaux maîtres, ceux-ci restèrent particulièrement intéressés aux caravanes et au commerce.

Mais nous ne restons pas dans cette ville.

Le capitaine du 7^{ème} Hussard, Albert Verly, c'était son nom, m'annonce qu'il avait reçu l'ordre de remonter rapidement sur Touggourt pour aider le Général Deveux

qui venait de prendre possession de la capitale des Beni Djellabs.

Verly, à ma grande surprise, était un parfait érudit ; il semblait très bien connaître l'histoire de cette région. Comment a-t-il pu acquérir ces connaissances ? Cette question prit chez moi d'autant plus d'importance que les informations recueillies étaient dignes d'un historien confirmé.

Il me donna littéralement un cours d'histoire ce qui ne me déplaisait, bien au contraire, tant je cherchais à m'imprégner de ce pays.

Il commença en disant que Touggourt avait joué un rôle important dans l'histoire de cette région. Il me parla des peuples anciens de cette région.

Il avait lu les livres d'Hérodote consacrés aux peuples libyens et gétules. Il avait été particulièrement intéressé par les chapitres de l'ouvrage de Sallustre consacrés aux habitants de l'Afrique du Nord. L'historien en effet présente les Gétules et les Libyens comme les premiers habitants de l'Afrique, « rudes, grossiers, nourris de la chair des fauves, mangeant de l'herbe comme des bêtes. ».

Plus tard, des Mèdes, des Arméniens et des Perses conduits par Hercule en Espagne, passèrent en Afrique et se mêlèrent, les premiers avec les Libyens, les Perses avec les Gétules. Tandis que les Mèdes et Libyens, bientôt

confondus sous le nom de Maures, eurent de bonne heure des villes et échangèrent des produits avec l'Espagne, les Gétules et les Perses condamnés à une vie errante, prirent le nom de Nomades. Cependant la puissance de ces derniers s'accrut rapidement, et sous le nom de Numides, ils conquièrent tout le pays jusqu'au voisinage de Carthage.

Par la suite, les Perses et les Gétules grandirent en puissance et s'installèrent à l'ouest de Carthage sous le nom de Numides. Enfin, ils annexèrent la Libye. La presque totalité du nord de l'Afrique fut annexée par les Numides, les vaincus se fondirent comme bien souvent avec les vainqueurs, qui leur donnèrent leur nom de Numides.

Parcourant le pays depuis déjà plusieurs années, Verly a relevé la diversité des dialectes et le fractionnement des populations. Ainsi tous ces conflits tribaux ne l'étonnaient pas. Il était convaincu qu'il n'y avait pas de communauté homogène. Seul l'Islam semblait en être le ciment.

Le capitaine se demande si sur ces terres, il n'y eut pas une civilisation aussi vieille que celle qui s'était développée en Egypte.

- On connaît l'histoire de l'Atlantide mais on ne connaît pas bien celle de la cité Arghilas. La cité enfouie dans les sables. Peut-être qu'en fouillant ces dunes, songea-t-il...

-J'en doute, lui dis-je. Cependant à cette époque reculée, le Sahara était verdoyant. Les Océans se situaient plus de

cent mètres plus bas. Le monde était bien différent. Nous avons devant nous des peuples dont l'histoire remonte à plusieurs milliers d'années avant Jésus Christ. Les Berbères seraient-ils les descendants directs de ces civilisations disparues ?.

Les différentes races et ethnies, aux origines et aux apports culturels divers, qui ont peuplé le Sahara, ont donné naissance aux populations actuelles organisées en entités tribales.

Le capitaine Verly me confia, que de retour en France, il comptait bien s'enrichir des écrits de Scipion, Jugurtha, Caton, Pline, Solomon, Hérodote. Sachant cependant que ces historiens anciens donnent rarement leurs sources avec précision. Malgré ses recherches, il constate l'extrême pauvreté des révélations et des témoignages historiques qui auraient été en mesure de l'éclairer sur les différentes tribus qui composent la population actuelle du Sahara. Les données dont il peut disposer sont, dans leur majorité, des récits et des écrits plus au moins tirés de légendes, empruntés à quelques discours flous ou extraits de certaines narrations mythiques. La population tribale, dit-il, évolue en se fragmentant sous différentes formes. Tantôt elle épouse les contours d'une région, d'une ville ou d'une série d'oasis. Parfois elle se moule dans des limites floues d'une tribu ou d'une confédération de tribus. Les tribus étant nomades et leur culture restée longtemps orale, peu d'écrits peuvent être classés authentiques ou non tendancieux. Leurs narrations viennent sans doute de contes populaires et se révèlent ainsi pleines de lacunes et d'incertitudes. Les

chroniqueurs arabes rédigeaient sans plan préconçu. Certains sont peu critiques quant aux événements qu'ils relatent. De leur côté, les copistes et les scribes accordaient moins d'importance à l'exactitude de la reproduction du texte qu'à la calligraphie.

Nous partons au Nord, me dit-il brutalement. Si vous désirez vous rendre sur Ghadamès, après Touggourt, il faudra vous rendre en direction de l'Est vers une oasis nommée El-Oued. Après le chemin sera très long et difficile car en prenant la direction Sud-Est vous traverserez le grand erg oriental, une immense étendue de dunes avec seulement trois points d'eau sur cinq cent kilomètres environ.

-Savez-vous que tout n'est pas que pierre et sable sans importance ; bien au contraire. A environ vingt lieux plus au Sud, on trouve sur de grandes étendues des schistes à Graptolithes, c'est à dire des marnes qui indiquent qu'il existait un plancton extrêmement, autrement dit des matières organiques considérables. Ce sont ces matières organiques qui en évoluant au cours des millénaires donnent naissance au pétrole.

- J'ai compris. Il y a des gisements énormes de pétrole dans cette région.

- Je pense même que cette découverte va susciter des envieux.

- Vous pensez à qui ?

- Pas aux autochtones

- Aux Anglais ?

- Tout à fait. On m'a signalé qu'ils prospectent dans tout le Soudan et qu'ils suivent attentivement notre progression. D'ailleurs, ils incitent certaines tribus à se révolter.

La troupe reprit sa marche vers Touggourt. A la mi-journée, dressé sur son méhari blanc, le buste arc-bouté s'opposant au vent de sable qui s'était mis à souffler, le capitaine décida de délaisser la piste traditionnelle, plus facile bien que sinueuse en piquant droit sur un erg.

- Cette région est sillonnée par des bandes de pillards, peu sûre.

Il connaît indiscutablement la région, me dis-je.

Les jeux du soleil sur les dunes font apparaître parfois des images d'un passé millénaire dont l'histoire est inscrite dans les roches.

Le soir à la veillée, autour du feu du campement, alors que le désert s'enveloppe dans le silence mystérieux et ouaté des dunes, les hommes mangent tranquillement sans bruit comme pour respecter ces lieux.

Le capitaine Verly avait besoin de parler. Il poursuivit ainsi son cours d'histoire en précisant qu'au temps des romains ce pays fut toujours un foyer menaçant où venaient se réfugier les révoltes berbères qui troublaient la tranquillité de la Numidie romaine.

Il avait étudié particulièrement cette région. Ainsi en 1552 les habitants de Ouargla ayant refusé de s'acquitter de l'impôt , le Pacha Salah Rais ,avec mille cavaliers et huit mille fantassins vint mettre le siège devant Touggourt qui se rendit au bout de trois jours. Puis en 1788 , toujours à la suite du refus de l'impôt , cette ville subit un second siège.

La troisième expédition turque eut lieu pour les mêmes motifs en 1820.

L'évènement qui nous intéressait le plus, dit l'officier, c'est qu'en occupant Biskra en 1844, nous avons imposé au Sultan Abderrahmane Ben Djellab un tribut annuel de vingt mille francs en échange de notre reconnaissance de sa souveraineté sur l'Oued Righ et le Souf. Mais voilà, lorsque ce dernier décéda , son cousin Selman qui lui succéda épousa le parti du combattant nationaliste Mohamed Ben Abdallah et renia tout accord avec les Français.

C'est donc pourquoi, quelques jours plus tôt, une colonne dirigée par le Commandant Mermier a quitté Biskra en direction de Touggourt. Il y a donc seulement quelques jours. D'après les dernières sources d'information, la bataille fut très rude. Selmane a fuit vers El Oued.

Vous comprenez maintenant que votre voyage vers Ghadamès devient très dangereux ; vous allez vous rendre vers des lieux qui ne sont pas sécurisés.

Le destin de Joseph Deborde s'inscrit dès à présent, sur cette piste qui lui paraissait pourtant si familière et qui maintenant avait pris la couleur grise du danger.

Il a plu au nord et au sud de Touggourt, les oueds ont coulé abondamment, les dégâts sont considérable. Les plus grosses inondations se sont produites deux jours avant notre arrivée et a coûté la vie à plusieurs dizaines de personnes. La palmeraie a été touchée mais les habitants sont contents car pour eux c'est une très belle année dans l'ensemble, les pluies sont enfin revenues, ces pluies renforceront les pâturages existants de la dernière pluie du mois de février.

Le conflit armé visiblement ne les a pas beaucoup troublé.

En arrivant à proximité de la ville, l'image perçue est étonnante. Le fond du décor vert sombre des palmiers souligne un horizon où les tons pastels virent lentement avant de basculer d'un coup en un flamboiement de métal en fusion, le rouge de la vie, l'étincelle de l'espoir, refusant de disparaître.

Un vieux Berbère tenant échoppe sur le trottoir, nous convia à prendre un verre de thé. Assit en tailleur, aspirant l'odorant breuvage.

Nous étions trois, le capitaine Verly, Brahim et moi.

Le Berbère nous confirma le danger d'aller vers El Oued, la zone était incertaine. Après une longue discussion avec l'officier, j'acceptais l'idée de rejoindre une caravane en partance pour Ghadamès. Il m'avertit quand même que de cette ville partaient de nombreux rezzous. Il me conseilla de ne relâcher ma vigilance à aucun moment.

Les préparatifs de la caravane avaient absorbé les chameliers une bonne partie de la semaine. Nous étions à deux jours du départ.

L'officier me mit en relation avec le Caid, responsable et commanditaire de cette traversée.

Nous avons échangé avec le Caid les salutations d'usage. Celui-ci nous a offert du poulet, des œufs, mets rares au Sahara car le Touareg considère le volatile comme impur.

Brahim semble fort apprécier ces agapes. Il a du prendre de mauvaises habitudes au contact des Français. Encore que l'on ne puisse pas dire que c'était un repas entre amis. La méfiance demeure.

A l'aube les chameaux et les hommes se rassemblent devant la grande porte sud de Touggourt. La caravane dont le relief est accentué par les rayons obliques du soleil, ne va pas tarder à s'ébranler.

Après le rituel du thé à la menthe, très chaud et parfumé, nous faisons nos adieux au capitaine Verly. J'avais beaucoup apprécié sa gentillesse, sa retenue et surtout son érudition. Je lui souhaitais de remplir un jour sa mission d'historien telle qu'il le désirait. Il me souhaita bonne chance, mais je sentais qu'il ne croyait pas à mes chances de réussite.

Le temps a fraîchi beaucoup depuis quelques jours et les grandes chaleurs sont passées. Pendant la nuit le thermomètre est descendu au dessous de trois degrés et au jour il ne s'est levé qu'à onze degrés au dessus de zéro.

La caravane avait éprouvée la nécessité de s'adjoindre un guide connaissant parfaitement la région. Ce qui m'étonna fortement ? Le Caid avait envoyé en reconnaissance deux hommes de confiance auprès des tribus qui nomadisent dans les environs. Quelques heures plus tard, ils revinrent avec un Targui.

De la figure, on ne voyait que deux yeux puissants, agrandis au khôl, cette substance noirâtre ou bleuâtre qui noircies les paupières, le reste était caché sous un voile indigo disposé savamment autour de la tête en un mouvement fixé depuis des siècles, surmonté d'une sorte de bourrelet en diadème.

Brahim avait décidé de rester avec moi ; cette aventure le tentait. Cette marque de confiance était d'un grand réconfort.

La caravane est composée de trente chameaux. Brahim s'offre de les surveiller, lui non plus n'avait pas confiance. Nos provisions sont au complet.

Je n'ai pas pris de cheval, la traversée d'une grande zone de dunes dans laquelle nous allions nous engager pour gagner Ghadamès sera difficile.

La répartition des charges retardent le départ jusqu'à huit heures et demi et dès sept heures les habitants sont venus renouveler leurs vœux de bon voyage.

C'est enfin le départ au milieu des cris des enfants et des you-you stridents des femmes.

Au bout de vingt kilomètres, la caravane vient d'attendre Témachine, c'est la bifurcation de la piste.

Le Sahara offre chaque jour, malgré la monotonie de l'Erg, un spectacle renouvelé. Plus rien pourtant ne semble maintenant me surprendre.

Telle que je l'observe, c'est une ville forteresse édifiée sur une colline et entourée de remparts faits de troncs de palmiers enchevêtrés ; la vieille ville présente un aspect aristocratique tranchant sur l'aridité du désert environnant. Cette cité millénaire dont la création remonte aux environs de l'an 782 du calendrier grégorien, fut fondée par des familles Righas de la tribu berbère des Zenata, et fut par le passé un puissant royaume. Ce royaume était organisé autour d'un ksar situé sur un plateau haut de huit mètres et formé, fait unique dans le Sahara, d'une épaisse couche de troncs de palmier, et qui s'étend sur une superficie de douzes hectares entourée d'une palmeraie.

Je pensais que nous allions nous diriger vers l'Est mais grande fut ma surprise de voir que nous prenions le cap Nord-Est vers El-Oued.

J'eus une discussion avec le chef de la caravane qui tenta de me rassurer. Il fallait, me dit-il contourner cette ville pour ensuite revenir sur la piste habituelle et correctement ravitaillée en eau.

Je lui fais confiance. Ai-je d'ailleurs le choix ?.

Joseph Deborde était sorti du cadre d'un simple voyage. Il aurait dû, comme d'autres, demander à faire parti, par exemple, d'une expédition scientifique. Il aurait eu ainsi quelques subventions, même dérisoire des cabinets

ministériels, voir même du Quai d'Orsay pourquoi pas !. Maintenant, ce qu'il redoutait c'était de ne plus avoir d'autorisation de laissez-passer, et c'est surtout de ne plus être soutenu par son pays en cas de problème. Jusqu'à maintenant il s'était senti couvert par sa bonne étoile, mais celle-ci pouvait s'éteindre et dans ce cas il aurait à faire face à une déferlante de problèmes insurmontables pour un homme seul. Mais c'était trop tard. Il fallait poursuivre en toute connaissance de cause. Il avait conservé sa fougue de sa prime jeunesse et une foi capable de lui faire franchir tous les déserts du monde. N'empêche, pour la première il avait des doutes.

En arrivant vers El-Oued j'avais remarqué la disparition progressive de toute végétation. Tout ce pays était plat ; sur quelques points le sol est pierreux mais il est généralement sablonneux.

On arrive à Guémar, jolie petite ville très proprement tenue et dont l'enceinte et les portes sont en très bon état. Nous y faisons une halte d'une demi-heure.

On laisse ensuite sur la droite le village de Kouissin puis celui de Targout.

Au loin nous apercevons El-Oued, petite ville arabe prospère protégée par des jardins. Il y avait autrefois une enceinte mais il ne reste plus que des vestiges.

On entend des bruits d'une fantasia, à moins que ce ne soit d'autres bruits plus guerriers.

Nous arrivons au village d'El Amich qui forme comme un long faubourg rural d'El-Oued.

El Amich se compose d'environ trois cent habitants, échelonnés à des distances variables sur la droite de la piste. Celle-ci la sépare des jardins qui sont disposés sur une ligne parallèle et se prolongeant très long.

J'eus le loisir d'examiner ces habitations. Celles-ci se composent d'une cour carrée sur trois faces, de la quelles sont construites les pièces qui servent de logement pendant l'hiver ou de magasin de provisions tandis que sur la quatrième face sont les écuries et les étables.

Tous ces bâtiments sont à simple rez-de-chaussée et recouverts chacun d'un ou de plusieurs dômes hémisphériques. Près de l'entrée de la cour est établie une enceinte en palmes ; et dans cette enceinte est dressée une tente en poil qui sert d'habitation l'été et où les femmes sont plus à l'aise pour le travail des tissus.

Les jardins sont établis au dessus d'une puissante nappe d'eau . Il y a une très grand nombre de puits, l'eau n' étant seulement qu'à quatre mètres. Chaque jardin est entouré d'une petite palissade qui arrête l'ensablement.

Joseph regardait ce paysage.

Ses yeux se remplissait de ces images féeriques.

Avant le campement, toute la marche se faisait maintenant dans une zone de petites dunes. La végétation se montrait très rare ; il n'y avait rien d'autres que quelques touffes de drin et de rares arbustes desséchés.

A quatre heures, nous campons dans un grand bas-fond près de Zemelet-Zohr.

Départ le lendemain à six heures.

L'horizon est très borné, la végétation est rare. Cette marche est très monotone. En fin d'après-midi nous empruntons un long défilé bordé de dunes. Le terrain est mouvementé.

Départ cinq heures du matin, avec la lune, le soleil ne se levant qu'à sept heures. Vers dix heures nous laissons sur notre droite un puits appelé Oglet-Naceur que je n'ai pas pu reconnaître. Une heure plus tard, la caravane laisse sur sa gauche à un lieu, le puits de Mechieb. Celui-ci est creusé à quatre mètres cinquante de profondeur et de nombreux amoncellements de crotins de chameaux et de moutons peuvent aider à reconnaître sa situation car ce puits est peu apparent. De plus l'eau est très mauvaise, c'est pour cette raison que la caravane ne s'y arrête pas.

En fin d'après-midi, on s'engage dans un vaste bahr, où le sol est pierreux. La marche devient difficile ; il faut multiplier les sinuosités pour chercher les pentes les plus douces.

Nous campons vers quatre heures sur un site curieux à mes yeux car la végétation y est abondante. Ces parages sont d'ailleurs fréquentés par des bergers sonafa quand ils pensent n'avoir pas à craindre les incursions des Tunisiens. Pour s'abriter contre le froid de certaines nuits ou de la chaleur, les bergers se construisent des espèces de gourbis avec les arbrisseaux qu'ils trouvent en assez grandes quantités dans le sable.

Le lendemain, dans la matinée, nous réglons la répartition des charges. Nous ne levons le camp que vers onze heures.

Je remarque que les chameliers ont emmené beaucoup de dattes car ils disent que les dattes de 'Touggourt sont meilleures que celles de Ghadamès.

Quatre chameliers reprennent le chemin du retour, sans explication. J'avais remarqué une altercation la veille. Mais je n'en saurai pas plus.

Le terrain se montre de moins en moins tourmenté ; les dunes sont basses et isolées.

Pendant plus d'une heure, nous longeons une enceinte pierreuse avant de retrouver le sable.

Nous arrivons le soir aux puits de Gardaia où la caravane change de chameaux avec d'autres plus frais. Belle organisation, songeais-je.

Ces puits au nombre de deux, sont creusés au pied d'une dune de cent vingt mètres de haut, laquelle est située au fond d'une sorte de grande enceinte à demi-elliptique.

Aux abords du puits, le terrain n'est pas partout encore transformé en sable, aussi les caravanes y ont-elles laissé des traces persistantes qui peuvent guider les voyageurs étrangers au pays.

Les puits sont maçonnés et on y trouve de l'eau à une profondeur de quatre mètres quatre vingt à la température de vingt trois degrés. Cette eau est bonne. Près de puits sont disposés deux auges circulaires dans les quels quatre ou cinq chameaux peuvent boire ensemble. Deux ou trois hommes se placent à chaque puits et remplissent sans discontinuité ces auges au moyen de petits seaux en cuir.

Il est regrettable que l'on n'ait pas élevé les margelles des puits un peu au dessus du sol, cela eut augmenté le travail d'extraction de l'eau mais empêcherait que les puits ne se remplissent de sable.

Je garde cette remarque pour moi.

Nous repartons très tôt le lendemain. La marche est plus facile parce que l'humidité froide de la nuit a raffermi le sol.

Cette nuit deux vipères à cornes ont été tuées.

Les deux jours suivants, nous avons campé dans des bas-fonds sablonneux.

Le pays est d'une fatigante monotonie.

En haut d'une dune, le désert s'ouvre à l'infini. L'erg s'offre à perte de vue, à perte de sable. Brahim fredonne une mélopée. Entre deux rochers, un arbre solitaire a renoncé depuis plusieurs années à reverdir. Il est là bravant les soleil, le sable et le vent. Il a trouvé une autre utilité, il est devenu une balise et compte sans état d'âme les voyageurs du désert. Si ce n'était le vent qui souffle à nos oreilles, le silence serait total.

Les chèvres nous rendent méconnaissables.

Seuls les yeux témoignent d'une certaine émotion.

Ce jour là, nos pas nous mènent vers une guelta, un ces trous rocheux qui recueillent et conservent l'eau, à l'abri du soleil et de l'évaporation.

Dans les dunes, un campement apparaît soudain. Les chameaux sont à l'écart ; les ballots sont éparpillés à

même le sable. Les chameliers se reposent. Les sourires sont absents, la conversation impossible. Je suis un étranger. Les Touareg sont partout chez eux.

Ceux-là sont du nord du Sahara. Ils ont traversé plus de trois cent kilomètres de désert pour venir faire du commerce. Leur pays, c'est cette zone désertique, immense, et ils la défendront.

Leur vie s'égrène le long des chemins comme le sable dans la main.

Nous suivons inlassablement cette piste qui est parcourue depuis des siècles. Ce chemin nous conduit d'après le capitaine Verly sur les traces des premiers habitants de ces lieux aujourd'hui désertiques. Les villages de pasteurs ont disparu. Restent le sable, des fragments de poterie cuite il y a des millénaires. Plus anciennes encore, on peut ramasser des pointes de silex taillées. D'après Heinrich Barth des peintures rupestres se cachent à l'abri des falaises ; mais quelles falaises ?.

Le pays s'aplatit de plus en plus, les dunes sont moins hautes, plus espacées, plus distincts. On y trouve moins de siouf, ces arêtes tranchantes des dunes, mais le sable devient très mouvant et fatigue beaucoup les bêtes.

Nous passons près de Ghort-es-Seid, ainsi nommée parce qu'il y a quelques années, on y a vu des traces de lions.

A trois heures et demi, on prend le bivouac dans un as fond où la végétation est abondante.

Le lendemain, au bout de trois heures de marche, nous arrivons aux dunes de Rouba où l'on trouve un premier approvisionnement en eau. Ce point est important parce qu'il marque l'une des premières bifurcations de diverses routes allant de Ghadamès vers le Souf ou la Tunisie. Ces routes, au nombre de quatre, portent les noms des premiers puits qu'on y trouve en venant du sud. Ce sont en allant de l'Ouest vers l'Est, la route de Ghardaïa, celle de Moui-Aïssa, celle de Bir-Djedid, celle de Beressof.

Sur toutes ces routes il existe d'abondants pâturages pour les chameaux, mais il n'y a pas la même similitude de ressources par rapport à l'eau. Bir-Moui-Aïssa, creusé dans un petit bas-fond ne se remplit que par de lentes infiltrations et ne fournit guère qu'aux besoins de vingt ou trente chameaux. Sa profondeur est de huit brasses. Bir-Djedid est ensablé, Beressof a beaucoup d'eau mais il est profond de douze brasses.

Au petit matin, la caravane prend la direction du Sud, Sud-Est ; le pays s'ouvre d'avantage, les dunes sont plus basses, les vallées sont plus basses avec des bas-fonds.

On trouve de nombreuses traces de gibier. Un des chasseurs de la caravanes nous apporte une antilope du genre appelé Méha dans le Sud de Laghouatou encore gazelle à corne droite.

L'après-midi, nous traversons une région avec des anciens puits. Ce qui prouve qu'ils existaient probablement des liens étroits entre les Ghadamésiens et les Tunisiens et

que les caravanes traversaient cette zone. Cette voie marchande passe plutôt maintenant vers Tripoli car la piste est plus facile.

Le soleil est prêt de son coucher et cependant ses derniers rayons se réfléchissant sur les masses de sable agitent les couches inférieures de l'atmosphère au point de troubler la vue.

Bientôt le froid et la nuit viennent subitement. Le bivouac s'installe rapidement, sans bruit. Chacun répétant inlassablement les gestes de la veille.

Le lendemain, départ à six heures. On arrive deux heures plus tard à un approvisionnement en peaux de boucs. Décidément ces traversées sont très bien organisées.

La température est descendue un peu en dessous de zéro pendant la nuit, et nous trouvons la gelée blanche sur plusieurs points assez longtemps encore après le lever du soleil.

Le sable est plus mouvant que la veille, la marche est sensiblement plus fatigante.

Dans la matinée, nous passons près d'un petit monticule pierreux. On m'explique que l'on consacre ainsi le souvenir d'une pacification de deux factions rivales. L'une d'elles qui fréquente plus souvent ces parages que leurs anciens adversaires, a malicieusement surhaussé les pyramides qui les représentaient et y ont introduit des bâtons pour simuler des fusils.

L'après midi, je décide d'explorer la plus haute dune du voisinage. L'ascension, très pénible me demande pas

moins d'une demi-heure pour une élévation qui, appréciée au thermomètre n'est que de cent soixante mètres environ.

Du haut de cette dune, on découvre un immense horizon de chaînes, de ramifications, de vallées ; mais tout cela est nu et désert.

Je regagne en hâte la caravane pour ne pas risquer de m'égarer.

Départ à six heures et quart.

Cette marche s'effectue en entier sur des plateaux sablonneux, traversés par des dunes qu'on contourne le plus souvent, mais dont il faut franchir quelques-unes.

Nous croyons remarquer, dans la matinée, que les pentes nord de ces dunes sont généralement plus raides que les pentes sud ; mais le contraire s'observe l'après-midi.

Un vent assez fort souffle de l'Ouest, or comme il a plu dans ces régions pendant les journées précédentes et que le sable a conservé encore une certaine humidité, ce vent n'exerce sur lui qu'une action de translation presque insensible. Un autre résultat avantageux de ces pluies, c'est le tassement du sable ; notre marche en est singulièrement facilitée.

En regardant bien le paysage traversé, on constate la lente désintégration en sable d'anciennes montagnes.

La houle de l'océan de sable explose contre des falaises de roches, les érodant inlassablement.

Dans la journée, le thermomètre ne s'est élevé qu'à seize degrés.

On s'arrête au lieu dit Cheikh-el-Gherad, bas-fond qui offre des pâturages relativement riches mais sans arbre. Des nomades ont planté une tente. Ils attendent les voyageurs, sans hâte, pour échanger les nouvelles du désert.

Quand le soleil s'évanouit à l'horizon et que tombe sur nous un halo de brume, alors la magie ressurgit. Le silence comme tous les soirs s'impose. Les siècles se confondent. Perdu dans son univers, les mains jointes derrière son dos, Joseph regarde au loin cette mer ondoyante : dégradée de jaune, dunes à perte de vue. Le silence est total. Joseph semble entendre les battements de son cœur. Rien ne bouge. Pas un brin d'herbe au loin, pas un souffle de vent. La température ce soir-là est douce et agréable.

Le lendemain, au bout d'une heure de marche, le chef de la caravane observe la piste où des traces s'égayent dans tous les sens. Il se passe quelque chose d'anormal. La caravane décide de faire un petit détour afin de s'éviter de mauvaises rencontres.

Nous nous dirigeons vers le Sud au travers des dunes sans aucun point d'eau quatre jours de marche.

La méharée prend de plus en plus des allures d'odyssée. C'est du moins l'impression qu'en a Joseph. La fatigue et la lassitude sans doute.

Il faut arriver au prochain puits au plus. Les bêtes ne valent guère mieux que les hommes. Le terrain est rocheux, tourmenté, désolant. Il est tentant de déceler une trace de vie mais aucun animal ne semble s'aventurer dans ce monde lunaire.

Il pénètre dans des gorges d'un important massif rocheux.

Joseph regarde ces pierres autour de lui, polies par le vent de sable, témoins d'un passé plusieurs fois millénaire. Il avait mis les pieds dans un décor de théâtre où la géométrie bouleverse et les couleurs flamboient, irréelles et où le public, absent, s' imagine.

Son regard est soudain attiré par des traces de roues fossilisées. Intrigué, il fait baraquier son chameau, mesure avec soin l'écart des sillons. Pas de doute, se sont les traces laissés par des chars antiques, à l'époque où cette région était verdoyante et où il y avait des flux de circulation marchands.

Lorsque baisse le jour, lorsque l'air se fait encore plus limpide, il semble que le monde devient immobile, figé depuis l'éternité, infiniment paisible avant de s'engloutir dans la nuit. C'est à ce moment là que les ombres millénaires occuperont l'espace des vivants.

La caravane fait halte pour la nuit. Curieusement au cœur de cet ancien massif, les restes d'une époque lointaine tentent de survivre. Ce carré de territoire caché est en fait une région "habitée", l'eau est abondante, il y a de nombreuses sources, la faune est riche, il y a paraît-il des mouflons.

Le lendemain la caravane pénètre de nouveau dans la région des sables.

L'après-midi, changement de décor. C'est à cette limite qu'est censé commencer le territoire de Ghadamès et de la Tripolitaine.

La végétation rare ou abondante que l'on observait dans les dunes devint rare dans le hamada.

La caravane marche ainsi durant une heure et demi jusqu'à l'oasis et au petit village de Sidi-Mabed. En vis à vis se trouve la zaouïa de Si-Soussi.

Tous deux sont à demi ruinés. L'eau y est amenée, d'une ligne de dunes situées au Sud-Ouest au moyen d'un canal souterrain semblable à ceux de quelques oasis de Touat et du Maroc. Les puits ici ont trois mètres de profondeur et l'eau se trouve à la température de dix huit degrés.

Chapitre 4

Départ à six heures, arrivée à Ghadamès à neuf heures.

Toute cette dernière partie du voyage s'effectue sur un plateau aussi dépourvu de végétation que ceux de la veille.

Des cavaliers viennent à notre rencontre et font une petite fantasia en l'honneur de la ville. Des dizaines de personnes viennent se mêler avec empressement à notre caravane.

Nous contournons l'extrémité Sud Ouest de l'oasis pour gagner la principale porte de la ville.

Face à nous se tient le mudir entouré de ses gens.

Le mudir Achmed-Bed me reçoit avec la plus grande cordialité et après les premiers compliments de bienvenue, il nous invite à nous reposer un instant dans sa maison qu'il nous a fait préparer, et laquelle est située à proximité de la sienne, dans un endroit bien accessible et un peu isolé du massif de la ville.

Dans l'après-midi, le mudir vient me visiter accompagner de quelques négociants de la ville. Ils me prennent pour un émissaire du gouvernement français. Je ne cherche pas à les détromper. Je joue le jeu, peut-être un jeu dangereux, mais je ne sais pas ce qui arriverait si je leur disais la vérité.

Le lendemain, je reçois encore de nombreuses visites comme le Cheikh Ben-Taieb, émigré d'El-Oued qui désire vivement rentrer sur le territoire français.

Je reçois aussi des Touaregs présents à Ghadamès. Je suis un peu gêné par la tournure que prennent les événements mais je ne peux plus faire demi-tour. Je les renvoie vers l'émissaire officiel du gouvernement avec une lettre de recommandation. Les Touaregs veulent en fait des garanties sur le libre commerce au sein de la zone sud-libyenne.

En fin d'après-midi, je fais régler par Brahim les comptes pour frais de route aux chameliers de la caravane qui m'ont accueillis.

Le lendemain, je rends visite au mudir et lui demande s'il pourra me faire louer des chameaux dont j'aurais besoin pour rentrer sur Tripoli. Le mudir consultera le medjelès qui d'ailleurs se réunissait le lendemain.

Dans la matinée suivante, l'un des membres du medjelès vient me faire connaître que, d'après la demande que leur a transmise le mudir, ils sont disposés à me procurer six chameaux de bât dont j'ai besoin, mais qu'ils n'ont aucun moyen de les faire escorter.

Je le remercie et lui réponds que trois chameaux seulement me suffiront probablement.

Je fixe à un mois la durée de mon séjour à Ghadamès, but ultime de mon voyage, j'en étais maintenant persuadé.

L'un de mes visiteurs fut M Robert, négociant français établi à Tripoli et de passage à Ghadamès. Nous avons tout de suite sympathisé.

Il m'a parlé longuement de cette ville et surtout de l'important courant commercial existant entre Tripoli, Ghadamès, et les régions soudaniennes et surtout des produits manufacturés et des matières premières qui constituent ces courants.

Les esclaves noirs étaient autrefois la principale marchandise de retour des caravanes du Soudan, et ces hommes étaient le plus souvent vendus par leur roi.

Mr Robert insatiable sur ce sujet, arrivait cependant à la conclusion que des populations de noirs ont toujours habité le Sahara mais qu'elles sont passées progressivement sous la domination des Berbères : Equidiens, Garamantes, Gétules, puis Touaregs et dans le nord du Sahara, Arabes et Arabo-Berbères. L'ensemble de ces peuples a subi de nombreux apports négroïdes, d'origine soudanaise dont on retrouve des caractères multiples et imprécis et notamment dans ce nœud des communication qu'est Ghadamès.

Les graffiti dans certaines grottes représentent toujours des chameliers arabo-berbères armés de lances et jamais de cultivateurs noirs des oasis or ce sont eux qui constituent huit dixième de la population des oasis.

Pour en revenir à la traite, celle-ci se fait encore pour les lignes commerciales qui aboutissent au Maroc ou vers les

ports de la Méditerranée. Mais, ajouta Robert, il ne peut être question de l'encourager au nom de la France.

Le côté philanthropique et humanitaire de cette question me convenait parfaitement.

Ouargla, me dit-il était un nœud commercial avant de sombrer il y a un siècle dans une certaine décadence. Le courant commercial s'est donc porté vers l'Est donnant beaucoup d'importance à Ghadamès.

Commençons par situer cette ville, me dit-il.

Ghadamès existe sans doute depuis une antiquité reculée. A côté du nom de Ghadamès, les géographes écrivent, entre parenthèses, celui de Cydamus mais si profondément que nous creusions notre mémoire, ce nom ne nous rappelle d'autres souvenirs historique que la prise de la ville par le consul Lucius-Cornélius Balbius en l'an 49 avant J.-C.

D'ailleurs, il y a quelques mois un voyageur français a trouvé par hasard une inscription qui nous apprend en outre qu'au milieu du III^e siècle un détachement de la troisième légion Augusta, cantonnée à Lambèse, vint en expédition jusqu'à l'oasis. De l'époque romaine datent très probablement le bassin qui capte l'aïn Fers et les canaux qui portent l'eau partout ; il y a aussi des vestiges çà et là de constructions antiques, des fragments de marbre sculpté dans les maisons et les jardins, et enfin, à cinq cent mètres de la ville, des monuments étranges, ravagés par le temps et que les habitants du lieu appellent El-

Asnam; ce semble être les restes de statues très grandes à moins que ce ne soit un effet de leur imagination.

Lors de l'expédition d'Okba, en 642 de notre ère, un corps de cavalerie prit possession de Ghadamès, ce qui semblerait dénoter que la traversée du désert n'était pas alors aussi difficile qu'elle l'est devenue. Plus tard la ville releva de l'autorité des princes tunisiens, mais c'étaient les Touareg qui en étaient les vrais dominateurs; ils ont fait trembler les gens de Ghadamès pendant des décennies.

La présence d'un vice-consul anglais à Ghadamès n'est peut-être pas étrangère à la domination des Touaregs et la peur qu'ils inspirent à la population. On est là dans des schémas politiques un peu troubles.

Quoiqu'il en soit, et peut-être malheureusement, ces régions, si déshéritées qu'elles soient, ont été si souvent traversées par des peuples, tantôt envahisseurs et tantôt refoulés, qu'aujourd'hui, les traces de ce lointain passé ont disparu, ou du moins, se sont laissé recouvrir, comme un linceul, par d'épaisses couches de sable.

Pour revenir à la situation de cette ville, Ghadamès est située à équidistance de Tripoli et de Biskra soit environ cinq cent kilomètres sur le plateau de T'ingher. Comme vous avez pu vous en apercevoir, me dit le négociant, le désert immense de la Hamada el-Hamra ou le Plateau-Rouge l'entourne de toutes parts jusqu'à de grandes distances. Les géologues vous diraient que l'oasis doit son existence à la présence dans cette région aride d'une source artésienne, extrêmement abondante, célèbre dans

tout le Sahara et qu'on appelle simplement la Source ou la Grande-Source ; l'eau en est chaude, disons 30°, mais peu chargée de sel et agréable et saine ; elle fournit, outre la quantité nécessaire aux besoins des habitants. Il y a aussi de nombreux puits qui donnent une eau saumâtre. Comme vous le voyez, les palmiers sont en grand nombre, plusieurs dizaines de milliers et donnent des dattes estimées.

- D'après les chameliers, les dattes de d'Ouargla sont meilleures.

- Je ne rentrerai pas ces querelles de voisinage. Sachez aussi que l'on cultive des abricotiers, des figuiers, des cognassiers, des grenadiers, même quelques orangers, des légumes tels que melons et pastèques d'une grosseur extraordinaire, oignons, tomates, ail, piment et enfin quelques carrés de céréales, blé, orge, maïs.

La ville est située à la partie Sud-Ouest de l'oasis; elle est de forme à peu près circulaire, entourée d'un mur d'enceinte, qui aujourd'hui présente de nombreuses brèches et que flanquaient des tours tombées presque toutes en ruines. Ce mur peut être escalader sans peine en plusieurs endroits, par les jardins. On accède à la ville par quatre portes et intérieurement la population est divisée en plusieurs fractions, et chacune d'elles se cantonne par des murailles, dans un quartier où les habitants des autres fractions ne pénètrent pour ainsi dire jamais. Il y a surtout deux quartiers, séparés par un mur continu, celui des Beni-Ouasit qui occupent l'ouest de la ville et celui des Beni-Ouazit. Jadis ils étaient continuellement en guerre,

et pendant longtemps encore il est arrivé que les habitants d'un quartier passent toute leur vie sans avoir mis le pied dans l'autre. Toutefois, s'il y eu naguère, antagonisme, il n'en reste plus trace, même dans leurs souvenirs, et ce n'est que par la force des habitudes traditionnelles, que chacun continue à vivre encore dans le quartier de ses pères.

La population de Ghadamès est cependant extrêmement mélangée, mais le fond est surtout berbère. Au Sud-Ouest de la ville, sur un plateau appelé plateau des Idoles, il y a un village de Touareg. Près de là, un peu plus au Nord, est une jolie petite oasis habitée par des marabouts, Zaouïa-Sidi-Maabed.

De la porte principale, qui est du côté Ouest, un long corridor conduit à la place du Marché qui est commune aux deux fractions. A noter que chacun de ces quartiers ne divisent en parties ; on retrouve là en général les chefs de ces populations de Ghadamès. Ce qui est important c'est que de tout temps, ceux-ci ont possédé des esclaves noirs qui, obtenant, pour la plupart, leur affranchissement après une certaine période de bons services, comme le veut la loi musulmane, et restant alors dans la ville, comme artisans ou domestiques libres, ont fini par constituer, en s'alliant entre eux, une caste inférieure assez nombreuse que l'on appelle les Atria. Ils ne jouissent pas de la plénitude des droits politiques mais peuvent posséder des maisons et arriver par le commerce à une certaine aisance.

Mr Robert, explique qu'il doit ces précieux renseignements à l'obligeance d'un ancien Amin de la ville, Mr Bel Kacem des Béni-Mazig. De plus cette personne possède quelques connaissances médicales qui en fait un homme important.

Joseph et le commerçant ont pris l'habitude de se promener à travers la ville. Ce qui frappe Joseph, c'est que les rues sont de véritables souterrains recouverts par le premier étage des maisons et où de loin en loin des jours ont été ménagés pour donner un peu d'air et de clarté; les petites rues adjacentes n'ont même pas de ces jours et on s'y trouve dans des ténèbres complètes. L'endroit était cependant sûr.

Les maisons sont la plupart en briques de terre séchée au soleil, quelques-unes en pierres. Presque toutes ont un étage sur rez-de-chaussée; celui-ci, obscur, n'ayant que le jour qui tient par un trou du toit, sert de magasin ou de dépôt pour les provisions, si le maître de la maison n'est à assez riche ou ne fait pas de commerce sur une assez grande échelle pour avoir des magasins plus grands.

Le premier étage, qui prend jour par le haut sur la terrasse, sert de logement au chef de famille, à sa femme et à ses enfants en bas-âge. On arrive par un escalier tortueux et obscur, dans un angle duquel sont disposés les lieux d'aisance, et dans un autre les peaux de boucs et les cruches, où se rafraîchit la provision d'eau de la journée.

Dans cette ville, les terrasses sont le vrai séjour des femmes; elles y tissent, y brodent, y font la cuisine, et

peuvent facilement, malgré les murettes de terre qui séparent une terrasse d'avec celle de la maison voisine, passer d'un toit à l'autre et se rendre visite; des rues même, superposées à celles obscures du rez-de-chaussée, constituent comme une ville supérieure, et l'on peut ainsi par les toits parcourir tout Ghadamès.

Mr Robert précise qu'il s'y tient un marché d'objets de toilette, d'ustensiles, de provisions, dont l'accès est interdit aux hommes qui ne peuvent venir sur les terrasses que le soir; inversement les femmes ne circulent pas en principe pendant le jour dans les rues inférieures et n'y vont qu'au coucher du Soleil pour aller prier à la mosquée.

-Je vous ai dit, reprit l'Italien, que l'étage servait de logement aux époux et aux petits enfants. Les enfants plus grands vont passer les nuits d'été dans les jardins ou sur les bancs des carrefour de la ville, et les nuits d'hiver dans les maisons inoccupées, appartenant à des parents ou des amis de la famille. Les filles demandent l'hospitalité à une parente ou à une amie de leur mère dont le mari est absent.

Les mœurs des Ghadamésiens sont calmes. Les femmes jouissent d'une réputation méritée de fidélité conjugale, et il n'existe cependant, ici, rien de ce que l'on voit aux portes ou même dans l'intérieur de quelques villes sahariennes. Peu de Ghadamésiens ont plus d'une femme à Ghadamès.

- Mais quelques-uns ont du prendre d'autres épouses dans les villes soudaniennes, où les ont conduits les intérêts de leur commerce, commenta Joseph.

- C'est exacte, le désert est comme l'océan, où les oasis sont des ports, avec les mêmes besoins humains.

Certains habitants avaient, dans le passé, des succursales à Kano, à Katsena, à Tombouctou, à Rhat, à In-Salah, en même temps qu'à Tripoli et à Tunis. Ils s'associaient le plus souvent avec les Touareg qui tiennent les routes.

Bon nombre de marchands de la Tripolitaine, des oasis du Sahara, même du Sahel, se sont fixés dans la ville. —

- Prenez par exemple, les caravanes qui se rendent de Ghadamès à Kano. Il leur faut 68 jours pour se rendre à Tassoua, ville trois fois plus grande que Ghadamès, mais formée seulement de huttes en branchages ; le sultan lui-même n'a pas d'autres demeure. La population est commerçante et les caravanes y séjournent quelques fois quinze jours. Ce sont surtout des hommes qui fournissent les éléments des transactions, et , bien quelle soit musulmane, la population ne tient aucun compte de la loi religieuse qui défend de faire esclave un musulman. Les caravanes paient un droit de trois mille oudas par charge en allant au Soudan, mais elles ne doivent rien au retour. Elles n'entrent pas dans la ville et prennent des campements extérieurs ; il leur faut se garder contre les embuscades que souvent les indigènes leur tendent à la faveur des hautes herbes. Si malgré ces précautions ils perdent des charges, le sultan ne fera rien pour eux.

Ensuite il faut une semaine pour se rendre à Kano, principale ville commerciale du Haoussa. On la dit cinq fois plus grande que Ghadamès. Les maisons et les remparts sont construits en terre. Aux environs s'étendent de beaux jardins.

Les caravanes paient en entrant un droit de cent oudas, soit environ vingt centimes par charge. Les marchandises sont apportées, soit sur les marchés, soit chez les négociants qui en ont fait la commande à leur correspondant à Tripoli, de Ghadamès, de Ghat ou autres lieux. Les transactions se concluent assez vite, en présence le plus souvent d'intermédiaires.

Ceci pour vous présenter la forme la plus simple de ce commerce mais aussi de ses dangers. Ajoutons à cela que le climat est très malsain à Kano si bien que les caravanes n'y restent pas longtemps.

Les caravanes qui vont à Tombouctou par le Touat mettent aussi soixante et onze jours ; d'après Si-Kassem, qui a habité cette ville pendant six ans, elle est aussi grande que l'oasis de Ghadamès. Tombouctou dessine une ellipse dont le grand axe a la direction est-ouest, et elle se divise en quatre quartiers comprenant chacune des familles de toutes races humaines.

On peut trouver partout de l'eau, à peu de profondeur. Les rues ne sont pas couvertes et les murailles de la ville, construites en terre sont en ruine. Il arrive tous les ans deux grandes caravanes à Tombouctou, celle de Touat et celle du Maroc. La première comporte de trois à quatre

cent chameaux et part en octobre, la seconde forte de mille quatre cent chameaux se nomme Akabar et amène au Maroc beaucoup d'esclaves.

Pour revenir à Ghadamès, vous avez pu voir qu'il y avait peu de boutiques, ni d'ateliers dans la ville car on ne peut appeler ainsi de petites cavités de deux mètres cubes ou plus ménagées sur quelques points de la maison. Dans chacune de ces niches un atriya vend en détail quelques articles d'épicerie ou de mercerie, ou bien confectionne de grossières chaussures. Il existe bien quelques boulangers et quelques bouchers, mais les premiers ne travaillent que sur commande et les seconds ils n'abattent que tous les deux ou trois jours, tantôt un mouton, tantôt un chameau, qu'ils débitent en très petits morceaux.

Quant au souk, qui se tient le vendredi, il n'offre pas un plus brillant aspect que les niches des épiciers, cordeliers ou ferblantiers de la rue. Les ventes se font aux enchères, par l'intermédiaire de crieurs professionnels.

La culture des jardins n'occupe qu'un petit nombre des habitants; en dépit d'un travail incessant, d'un emploi intelligent des engrais, la production agricole de l'oasis est restreinte à cause du manque d'eau. Les Ghadamésiens sont obligés d'acheter aux caravanes et aux nomades une bonne partie des choses dont ils se nourrissent. Ils trouvent quelques ressources dans la fabrication de chaussures et d'objets en cuir estimés, ainsi que dans celle des étoffes et des bijoux. Mais ce qui traditionnellement a fait vivre surtout Ghadamès, c'est son commerce transsaharien.

C'est donc à des transactions d'un ordre plus élevé et d'une toute autre nature que Ghadamès doit sa fortune, mais en temps ordinaire, rien n'en paraît au dehors. L'activités et les aptitudes des habitants ne se révèlent qu'au moment de la formation des caravanes qui vont aller chercher des marchandises européennes à Tripoli pour les porter beaucoup plus au sud, au delà du Sahara.

Ici, il y a liberté et franchise absolues pour toutes les marchandises ou denrées quelles qu'en soient la provenance et la destination. Depuis la promulgation de la nouvelle législation commerciale de l'Empire ottoman, la ville est débarrassée de toute entrave douanière et fiscale.

La langue dominante est un dialecte berbère, mais les marchands savent aussi assez souvent l'arabe, le tamachek ou touareg proprement dit, quelquefois les langues du Sahel ; ils écrivent en caractères arabes, mais en se servant de la langue maternelle.

Les habitants sont si liés aux commerces qu'ils sont de ce fait très tolérants du point de vue religieux, bien qu'ils soient adeptes de plusieurs ordres religieux.

Comme vous avez pu vous en rendre compte vous-même, l'approche d'une caravane est toujours annoncée par les cris de joie que les femmes font retentir sur toutes les terrasses.

Politiquement, il n'y a rien à craindre non plus. Le gouvernement turc possédait autrefois, à Ghadamès, une

maison pour l'installation du mudir, mais on l'a laissé tomber en ruines, et maintenant la Porte loue, pour loger son représentant, un petit pavillon d'assez mesquin en apparence, mais qui a l'avantage d'être un peu séparée de la ville. Pour tout vous dire , c'est l'ancien consulat anglais. Lesquels anglais s'intéressent beaucoup à cette région et au Soudan mais j'ignore les raisons de cet intérêt qui ne me semble pas être d'ordre commercial..

Le négociant italien fit savoir à Joseph qu'il avait déjà vu de nombreux explorateurs européens ; il sortit de sa poche un papier sur lequel il avait marqué des noms ; le premier en date, dit-il, est un dénommé major Laing qui en observa la latitude en 1826; puis ce fut James Richardson en 1845, un autre anglais Dickson en 1849. Tous les trois étaient venus par la route de Tripoli. Juste un peu avant vous, j'ai discuté avec le capitaine Bonnemain qui venait comme vous de Ouargla. Mais il y en a eu d'autres que je n'ai personnellement pas connu.

Un mois s'était écoulé. Joseph avait parcouru le pays, avide d'informations. Sur cet univers de sable où seul le vent marque son empreinte rend à l'homme sa juste mesure.

Maintenant, il voulait retrouver les sensations qu'il avait eu pendant ces longs jours de randonnées.

Il voulait ressentir l'humidité toute relative des canyons après une longue journée exposée aux rayons brûlants du soleil.

Il affectionnait le parfum du soir, de ce peu de végétation qui embauche l'air.

Le soir, il repensait à tout ce qu'il avait vécu ces derniers mois.

Il aimait les gestes lents des nomades.

De ce chamelier qui déroule son tapis, s'accroupit dessus, rince le thé, verse rituellement l'eau sur le sable, met la théière bleue sur les braises. « C'est prêt quand le thé se retourne ». Prêt à recevoir le sucre. Commence alors un ballet de théière, de tasses, de mains et de coulées, pour bien mélanger le sucre, du liquide brun odorant. La mousse qui se forme et déborde, sent le caramel quand elle tombe sur les braises. Quelques ultimes manipulations, et les verres se remplissent dans un gargouillis inimitables.

La veillée entière peut ainsi se passer à boire du thé brûlant, sans rien dire, regardant à peine les étoiles filant crânement au dessus de ces naufragés d'une autre époque.

Joseph aimait, du haut d'une dune, voir le désert s'ouvrir à l'infini ; il entendait les mélodies fredonnées doucement par les chameliers.

Il revoit, entre deux rochers, cet arbre solitaire qui a renoncé depuis des années à reverdir . Stoïque, il est resté là, bravant le soleil, le sable et le vent, marque intemporelle de la vie, un jour, quelque part.

Il lui semblait que sa vie par instant s'arrêtait, ralentissait, revenait en arrière. L'homme est passé, la trace est effacée, le chemin est perdu... Ses yeux fouillent à la recherche de ces témoins d'un temps oublié.

Chaque pas dans le désert lui donnait l'illusion de marcher vers un trésor. La vérité, sa vérité sera au bout de son effort ; c'est du moins ce qu'il pense.

Il avait décidé de repartir. Il estima que Ghadamès était le bout de son chemin.

Chapitre 5

Dernière étape

Je prends la décision d'acheter trois chameaux sur le marché avec l'espoir de les revendre à Tripoli. J'en fais l'acquisition sur le marché pour une valeur de cent vingt mahboubes les trois, soit quatre vingt dix piastres turques, lesquelles valent elles-mêmes vingt deux à vingt trois centimes l'une selon le cours de change des monnaies européennes. Ces pièces sont en alliage de cuivre et d'argent ; les pièces d'or sont de peu d'usage ici. Je pense que je n'aurai pas de problème pour faire cette transaction.

Avant de partir nous complétons nos approvisionnements en biscuit, farine, viande séchée, beurre fondue, peaux de boucs, etc....

Départ à dix heures, la nuit a été plus fraîche que les fois précédentes. Cette première partie de route s'effectue sur un plateau dépourvu de végétation et complètement dénudé.

Nous campons très tôt, toujours en vue de l'oasis au pied de deux kefs appelés Guerara.

Le lendemain nous empruntons un plateau pierreux où se rencontrent de nombreuses agglomérations de coquillages marins à l'état fossile, tous de même espèce. Cette

exclusion de toutes autres espèces pour une seule paraît avoir été une loi des temps où elles vivaient.

Nous marchons ensuite sur Mezezem sur de longs plateaux sablonneux très nus et recouverts d'efflorescences salines qui, faisant office de petits miroirs, produisent sous l'action des rayons du soleil levant, des effets de mirage très curieux à observer.

Près du puits de Mezezem, à la suite de l'occupation de Ghadamès, en 1841, les Turcs avaient construit un petit fort carré. Cinquante hommes se tenaient ici pour empêcher que les coupeurs de route n'établissent des embuscades près de l'eau. Déjà il est presque en ruine, les terrasses sont effondrées, les portes ont été enlevées. Le gouvernement de Tripoli a supposé que la soumission à la France des Chambâa et des Souafa qui naguère poussaient des incursions jusque dans ces parages suffirait pour que la sécurité y renaisse spontanément. Mais il avait compté sans les plus proches voisins les Our'oumma.

Autour du fort il y avait quelques palmiers. On peut ainsi cueillir les fruits. L'eau par contre est saumâtre bien qu'étant seulement à un mètre cinquante du sol.

De Ghadamès à Zenthane, il y a deux routes et sur chacune d'elles des intervalles de trois à quatre marches sans eau. Elles diffèrent davantage sous le rapport de la sécurité. La région qu'elles traversent est souvent explorée par des bandes de maraudeurs tunisiens qui guettent les caravanes et les troupeaux, les enlèvent si elles les trouvent insuffisamment gardés et ont ensuite

un refuge assuré sur le territoire du Bey. Ces bandes appartiennent généralement à la grande tribu des Our'ouma mais grossissent à l'occasion de tous les chercheurs d'aventure de ces régions.

La route orientale étant la plus éloignée des points de départ et de retour des maraudeurs, et aussi la plus sûre, c'est donc celle-ci que nous décidons de prendre, bien que ce soit la plus longue et la moins pourvue d'eau.

Nous campons sur un terrain sablonneux offrant un peu de végétation pour les chameaux.

Le lendemain fut une journée pénible. L'après-midi, ni hommes ni animaux ne semblent plus pouvoir avancés. La réverbération de la lumière par les sables fatigue beaucoup les yeux et le cerveau. Heureusement que nous pouvons apprécier la douceur bienveillante du soir.

Le terrain traversé est plutôt sablonneux, tantôt pierreux.

Le matin il a fallu franchir des dunes élevées au bout desquelles on trouvât un puits comblé comme dans d'autres régions.

Le jour suivant nous poursuivons la route sur un grand plateau pierreux entre deux lignes de dunes jusqu'à notre bivouac dans un grand bas-fond sablonneux où nous reconnaissons les traces fraîches d'une caravane qui semblent s'être effrayée à la vue de notre campement car il y a à la fois des traces de marche vers le sud et des traces de marche rétrograde.

Dans ce bas-fond mais un peu à l'écart de la route, existe un puits où j'ai pu abreuver mes bêtes. Ce puits est peu connu puisqu'il ne m'avait pas été indiqué. Je pense en fait que le but des gens du pays est plutôt d'en maintenir l'existence ignorée le plus possible.

Départ six heures du matin pour Chaoua, le plus méridional des deux villages de l'oasis des Sinaoun. Celui-ci comprend plusieurs forêts de palmiers disposées à intervalles réguliers. Ces différentes forêts appartiennent aux habitants des deux villages : celui des Chaoua et celui des Bled-Outia. Autrefois ces villages étaient défendus par des enceintes garnies de tours et d'autres tours servant sans doute de postes d'observation, s'élevaient sur les points culminant des environs. Aujourd'hui tous ces systèmes défensifs sont en ruine et jardins et villages sont en pleine dégénérescence.

La cause peuvent être la diminution de l'eau ou l'envahissement par le sable, à moins qu'ils n'aient laissé s'éteindre la tenace énergie qui avait permis à leurs ancêtres de se créer dans ces lointaines solitudes, une existence indépendante.

Chaoua compte quarante familles, Bled-Outia soixante. Dans ces villages il y a une petite industrie particulière, celle de poteries qui se confectionnent avec de l'argile. En outre ces habitants louent leurs chameaux pour le commerce par caravanes et les conduisent eux-même.

Le soir de notre arrivée, les habitants nous ont envoyés bivouaquer à quelques distances de l'eau pour éviter les moustiques et les reptiles. Ils nous ont avertis que l'eau contenait quelques fois de petites sangsues.

Le départ fut remis à quatre heures de l'après-midi. Nous marcherons toute la nuit sur de longs plateaux pierreux inclinés vers le sud et que coupent des fonds sablonneux qui ne sont pas tous des lits de rivière.

On trouve un grand nombre de coquillages marins à l'état Fossile sur le calcaire de ces plateaux.

Sur l'un de ceux ci on obtient de l'eau en creusant à petite profondeur. On y voit encore des traces de puits qui ont été comblés il y a quelques années pour se prémunir contre les embuscades qu'y tendaient les coupeurs de route.

Les jours suivants se déroulent dans les mêmes conditions jusqu'à Zenthau.

Zenthau occupe un plateau très étendu. Des ravins profonds le découpent dans toutes les directions et chacun d'eux forment comme une rue sur laquelle s'ouvre des habitations entièrement creusées de main d'homme. On me dit que ces habitations sont au nombre d'un millier. Chacune d'elle dispose d'une citerne maçonnée que chaque année les pluies remplissent amplement. L'eau s'y conserve très pure. Il n'y a pas de source dans le village ni au environ. L'eau est la seule richesse avec les beaux oliviers qui entourent l'entoure et qui servent à la fabrication de l'huile.

Nous achetons nos suppléments de notre approvisionnement. Je dois changer mes chameaux en mauvaise santé. La transaction me coûte quand même vingt-cinq sébili soit soixante douze piastres quand

même. J'ai très mal négocié mais je n'étais pas en position de le faire.

Une heure après le départ, on trouve de belles plantations d'oliviers et sur la droite les ruines d'une vieille tour carrée dont les dernières assises sont encore debout. Un fossé l'enveloppait, et près des ruines, je trouve une colonne renversée, ultime souvenir d'un passé oublié.

Deux heures plus tard, on traverse un ruisseau dont l'eau est réputée mauvaise, l'Oued-Roumia. Un peu plus tard, j'observe non loin des ruines d'une assez considérable étendue.

Nous arrivons à Ksar-Djebel. Je reçois la visite du commandant de la garnison qui s'interroge sur le motif de mon passage dans ce pays. Il se montre très cordial et me reçoit de son mieux chez lui. Un sac de toile suspendu au mur, renferme ses effets de rechange et la bibliothèque de l'officier. Son logis est très modeste.

Après la cigarette, le café, le commandant me montre avec plaisir l'installation de sa petite troupe. Le fort qui date de 1842 a sur presque tout son périmètre une double ligne de défense par les mousqueteries. Il me montre la poudrière, les magasins, les cuisines. Le commandant n'est absolument pas belliqueux, bien au contraire, d'autant que mon arrivée le coupe un peu de sa monotonie.

Dehors c'est le jour de marché, les gens apportent des légumes, des fruits et quelques tissus. Mais tout cela est de peu d'importance.

Le lendemain nous quittons cette région accueillante et cultivée pour de nouveaux plateaux nus et pierreux qui semblent s'étendre à perte de vue. Devant, à droite, à gauche des voyageurs, on croise des ruines qui pouvaient être des monuments funéraires, mais je n'en ai pas la certitude.

Dans un ravin, j'ai eu la surprise de voir un petit jardin cultivé par un noir qui m'a obligeamment apporté de l'eau très fraîche.

Notre arrivée à Rabta se fit avec une extrême prudence car ce village est fiévreux, cet endroit n'est pas sain.

Nous sommes arrivé en suivant une route très raide grossièrement taillée sur le flanc d'une montagne de pierre friable. Nous avons du mettre pied à terre pendant plusieurs kilomètres.

Le lendemain nous avons marché pendant douze heures en partant à une heure du matin à la faveur de la pleine lune. Le pays est sablonneux et les puits rencontrés sont profonds.

Deux jours plus tard, nous atteignons l'oasis de Zenzour. Cet oasis est à deux heures de Tripoli et compte environ quatre mille habitants. De nombreux puits irriguent les oliviers et les palmiers. Nous continuons jusqu'à notre destination finale.

Le lendemain je me rends au marché des chameaux et des chevaux.

Je négocie mes trois chameaux pour vingt piastres chacun.

Je suis invité à rendre visite au liva ou général de brigade qui commande la garnison de Tripoli sous l'autorité du Muchir.

Je le tiens informé de l'état des relations au sein des populations que j'ai pu rencontrer depuis Ghadamès.

On sait assez en Europe ce que sont aujourd'hui les troupes turques ; ici comme dans l'Empire même, elles sont mal payées avec douze ou quatorze mois d'arriéré bien que les impôts soient acquittés correctement. Mal habillées mais bien nourries. En outre, de ces forces régulières, il y a des tributs Maghzen qui ne paient pas l'impôt ou presque rien et fournissent des contingents assez nombreux, surtout en cavaliers quand il en est besoin.

Chapitre 6

Le retour

Tripoli était une ville antique, cosmopolite, agitée et souriante.

Historiquement c'était l'union entre trois villes Leptis Magna, Oea et Sabratha. Elle fut l'une des colonies les plus florissantes et les plus riches de la côte nord de l'Afrique. Pourtant, contrairement à mes prévisions, je ne pus m'attarder très longtemps car le Traboulos Garb, un vapeur turc appartenant au Cheikh-el-Blea de Tripoli était prêt à appareiller pour Malte. Ne pas le prendre, c'était rester dans cette ville onze jours de plus.

J'ai pourtant hésité car ce bateau avait été gravement endommagé quelques jours plus tôt, sa chaudière ayant explosée, tuant de nombreux passagers, pour la plupart des soldats. La mer était très agitée, ce qui me fit redouter cette traversée.

Le départ ou l'arrivée d'un vapeur qui apporte et rapporte les courriers en provenance ou en direction de l'Europe était toujours un évènement pour une ville aussi à l'écart que Tripoli, et ainsi toute la ville était rassemblée sur les quais.

J'ai la chance de faire alors la connaissance du baron von Maltzan qui partait pour la Valette. Le baron était un familier de la côte d'Afrique du Nord et de l'Arabie. C'est d'ailleurs sûrement l'un des meilleurs spécialistes de la langue phénicienne et de l'Antiquité.

Je ne regrette pas les trente heures de traversée qui m'ont parues très courtes tant notre conversion s'est avérée très riche.

La traversée fut relativement agréable. L'arrivée sur Malte au levé du soleil fut enchanteur.

Tout au long du trajet, en regardant cette immensité liquide je pensais à l'autre immensité, celle de sable et de roche. Le regard des habitants du Sahara restait graver dans ma mémoire ; la lenteur des chameaux, l'immobilité des paysages, cette sensation d'immortalité de l'être ont sensiblement modifié mon comportement et la perception que j'avais du monde moderne.

Dans le désert, on tend la main au passé, nos certitudes se brisent. Nous glissons dans le silence d'un espace où seules émergent des questions sans réponse.

Et comme l'écrivent les anciens historiens arabes "Si nous ne connaissons pas la réponse, Dieu la sait, Lui seul connaît la Vérité, car Il est le plus Savant...".

Malte possède des baies les plus attirantes ; les ruines romaines sont nombreuses et intéressantes. Bref, si l'on ne limite pas son séjour à La Valette, on pourrait

facilement passer plusieurs semaines sur cette île chargée d'Histoire.

Quelques heures seulement après mon débarquement, sans transition, j'eus la chance de monter à bord du Caïd ; un vapeur qui n'appartenait pas aux Messageries. Il était petit et parcimonieusement aménagé. Il était bondé dans toutes les classes. Je suppose qu'il en était ainsi pour toutes les traversées. La traversée me parut très longue mais fort heureusement la mer fut calme.

Mon arrivée à Marseille , ce retour au pays, m'aurait rempli de joie si en mettant pied à terre, je ne voyais des centaines de soldats embarqués encore la Crimée. Je ne savais rien sur cette guerre ; j'ai eu des informations beaucoup plus tard. Elles ont filtré doucement, sournoisement, tristement, assombrissant nos âmes, meurtrissant nos cœurs.

J'embrassai du regard cette cité et je me dis qu'aucune ville de la Méditerranée n'eut un essor aussi rapide que Marseille ; nul doute qu'il est essentiellement dû au commerce avec la colonie qui lui fait face. Certaines personnes ou groupes de pression auraient voulu repousser les Arabes et les Berbères dans le désert et avoir ainsi le champ libre pour la culture et la civilisation européenne. Heureusement, les Français ont été plus sages en cherchant à faire cohabiter des peuples différents. Que serait d'ailleurs devenue Marseille si l'Algérie avait été fleurissante, me dis-je.

L'accueil à Marseille fut comme toujours agréable. La ville est devenu magnifique, mais peut-être que je porte sur elle un autre regard. Elle a trouvé en la personne de M Maupas, l'avant dernier préfet, , un vrai Haussmann. La préfecture, la nouvelle bourse, le Palais Impérial, sans parler de beaucoup d'autres constructions sont tous des bâtiments luxueux et les nouveaux quartiers, les faubourgs et les deux magnifiques ports, port Napoléon et la Joliette, font de Marseille l'une des plus belles villes de la Méditerranée.

Les alentours ont eu aussi subi de remarquables changements. On a crée grâce à des irrigations et des apports d'humus, des collines plantées de pin.

Mais tout comme à Tripoli, je ne désirais pas m'attarder trop longtemps dans cette ville. En allant à la gare, j'entendis une musique militaire qui jouait un morceau du répertoire des 'Africain'. Il n'en fallait pas plus pour plonger dans une certaine nostalgie. J'eus à ce moment là la certitude que j'aurais du mal à me réadapter aux exigences de la vie européenne. J'étais resté sous le charme des nomades avec lesquels pendant des mois, en vivant avec eux, comme eux, apprécié leur vie vagabonde qui pour moi m'apparut très saine, tant elle débordait de liberté.

Je contemple la foule des poissonnières, haranguant les passants, au cœur du vieux port. Je se fraye un passage au milieu des cris, des interpellations chantantes des matrones vantant leur marchandise.

Puis je remonte lentement jusqu'à la gare, cette rue encore encombrée de soldats fatigués.

La suite du voyage se fit en chemin de fer, puis je pris la diligence. Arrivant dans la nuit, j'ai préféré m'arrêter un peu avant le village et faire ainsi la route à pied.

Le silence et la lumière de la lune, les odeurs et les couleurs, l'eau et le vent qui murmure, font de ce lieu un havre de paix et de calme.

Je m'approchai de mon humble demeure. Isolée, un peu à l'écart, couverte de lierre, elle ressemblait à un bloc de granite au milieu des herbes. Seul son toit de tuiles qui s'affaissait, signifiait la présence d'une maison. C'est ce que je voyais.

Aucune âme habitait ce lieu : cette maison abandonnée ne respirait plus depuis que j'en étais parti. Je ne sentais pourtant aucun souffle de nostalgie. Les murs se craquelaient. A travers ses fissures, je ne voyais que l'Afrique, de l'autre côté, dans le vide, dans le noir. La pierre, elle, ne raconte pas d'histoire.

Poussant la vieille porte prise dans les herbes folles, j'entrai chez moi avec une certaine hésitation comme si ce lieu m'était inconnu. Les pièces peu éclairées, froides et humides me parurent frustes, rustiques. Comment avais-je pu vivre ici, me dis-je. Il y avait une table, des chaises, un lit avec une table de chevet, mes livres couverts de

poussière sur les étagères. Sur la table, j'avais laissé quelques feuilles vierges jaunies. J'observe que je n'avais pas rangé ma plume, ni fermé mon encrier qui maintenant était sec. Tout ceci constituait des reliques d'une autre époque, pourtant à la fois si proche et si lointaine.

Je fermai les yeux et laissai courir un instant mon imagination. Mon monde avait changé ou plutôt non, c'est moi qui avait changé.

Les fantômes du passé apparurent. Je vis mon grand-père penché sur son coffret rangeant consciencieusement une feuille, posant une poignée de sable, avec une flamme dans l'œil, un regard qui maintenant ne m'était pas indifférent. C'était la nuit, la chandelle éclairait sa table de travail. Il était vêtu curieusement. Une coiffe blanche, une pièce de tissu recouvrait ses cheveux. Il y avait, accrochés à un clou de la porte, un manteau sans couleur, terne et poussiéreux ainsi qu'une besace en peau de chèvre. A travers cette apparition je voyais plusieurs visages, l'un avait une peau bleutée.

Et si c'était moi le fantôme, l'intrus dans cette maison froide. Je n'osais pas ouvrir les yeux, je voulais que mon esprit vagabonde encore, je ne voulais pas rompre ces liens qui m'unissaient avec mon grand-père.

Malgré le cri d'un hibou très proche, les craquements du bois de la charpente, la vision était très nette à présent. Je vivais ce qu'il avait vécu. J'étais devenu plus qu'un

témoin, je faisais partie de son histoire. J'avais percé son secret.

En endossant son manteau, en marchant sur ses pas, j'avais pénétré son intimité, à plus d'un demi siècle de distance. Il fallait que je le suive et je savais où.

Quelques jours plus tard, Joseph prit une décision importante. Il saisit la boîte en fer, vérifia l'intérieur, et referma le couvercle après quelques minutes de réflexion ; devait-il rajouter quelque chose qui lui soit plus personnel ? Il décida que non. Il mit cette boîte dans son sac à dos, empoigna une pioche avant de fermer la porte.

Il fixa la haut de la colline puis se mit en route sans se retourner. Au pied de la colline, il s'arrêta comme il l'avait fait quelques années auparavant, regarda de nouveau vers le haut, réajusta machinalement son sac sur son épaule, et par le petit sentier circulaire il commença de gravir ce flanc de montagne.

Arrivé à la clairière, il chercha la porte du petit enclos empierré. Il eut du mal à la trouver tant la végétation avait envahi ces lieux. Le vieux berger qui pendant des années entretenait ce passage était mort et personne ne l'avait remplacé. Le seul qui aurait pu le faire était parti à la guerre et n'était pas revenu.

Ces lieux ne lui étaient plus familiers. Quelques choses s'étaient brisés en lui. L'ombre remuante des chênes l'accompagnait dans sa marche. Il sentait la présence de

son grand-père qu'il n'avait pas connu et très peu celle de son père qu'il avait peu connu.

Gravissant la pente, Joseph s'enivrait des senteurs de la Provence ; les parfums venus de la mer mélangée aux arômes de la terre humide déclenchaient chez lui une multitude de souvenirs mais pas de mélancolie.

Il arriva enfin devant le petit enclos. Il n'y avait plus la herse en bois qui faisait office de porte.

Il s'arrêta et rechercha l'arbre qu'il cherchait, ce tilleul que son grand-père Jean-Baptiste Deborde avait planté en 1792. Il avait maintenant la réponse à ses questions.

Joseph Deborde fit dix pieds en avant puis s'arrêta. Il déposa son sac à terre et creusa le sol. Il prit alors la boîte, la caressa se positionna au pied de l'arbre, face au nord, dans le sens de la délicatement et la posa au fond du trou qu'il reboucha.

Joseph avait compris ce que voulait lui dire son grand-père. Il savait aussi où il était parti.

Il crut entendre une voix lui dire :

« Bienvenue Joseph, tu as trouvé la porte et tu as su l'ouvrir. »

Joseph regarda l'horizon, ce trait mince qui relie la mer et le ciel. Au-delà, très loin, il y avait une terre, des hommes, une histoire. Au-delà très loin il avait le silence.

Voilà donc quel était ce secret vieux d'un demi siècle.

Il regarda le ciel bleu, sans nuage. Une légère brise lui caressait le visage. Il voulait retrouver le silence, ce silence profond, à la fois étrange et violent. En Afrique, il avait trouvé la force et la capacité à surmonter ce vide, à s'opposer à ce monde déroutant. Il a su regarder, écouter. Par sa patience, son écoute il a beaucoup appris sur lui-même.

Il avait éprouvé jusqu'à maintenant ce sentiment de ne pas exister. Ses repères étaient brouillés, au point que sans le savoir il était blessé, écorché au plus profond de lui-même. Il se sentait maintenant plus fort, et bien que sa situation financière soit plus que délicate, il était confiant. Son avenir devenait plus crédible à ses yeux.

Il se considère comme un promeneur le long d'un rivage, un être qui écoute le bord d'un océan se brisant sur la grève... Et l'océan hurle et personne ne l'entend.

Pour lui le silence était devenu un murmure, une respiration, un déchirement, une gerbe d'eau, un roulement de vagues... Il aimait le silence, mais pas tous les silences.

Il aimait comme beaucoup le silence propice à la réflexion, à la méditation. Ce silence là, l'unit, l'espace d'un instant, avec son environnement.

Mais son silence n'est pas absence de perception, absence de sens, bien au contraire.

Chez certaine personne, ce silence fait peur car il est synonyme de mort, alors qu'en fait, il n'en est rien. C'est un silence de vie qui permet d'être vivant jusqu'à la fin des temps.

Poursuivant sa réflexion, il s'avisa qu'il existait un autre silence, celui-là, destructeur. C'est le silence de l'incompréhension, de l'ignorance. Brutalement il se dit qu'il y avait aussi un silence qui ne générerait que haine et rancune. Ce silence précède la mort.

Le silence issu de la solitude, ou du sentiment de solitude, est un silence créé de toute pièce par l'esprit car on peut se sentir seul dans un groupe. La solution serait donc la socialisation. Il en était maintenant persuadé.

Durant ses périples dans le désert du Sahara, ce qu'il appréciait par-dessus tout c'était justement le silence.

Le désert est rocailleux, hostile et dur où l'homme dévoile ses qualités et ses défauts. Sur son dromadaire, certaines fois il se sentit minuscule. Et pourtant à la fois si près et si loin de Dieu, lui, l'enfant de la Révolution qui n'était pas croyant.

Après les dunes, le contraste avec le désert de pierre est saisissant. Cette étendue ocre et blonde l'étonnait toujours par cette douceur et l'impression de sérénité qu'elle dégage, pourtant, ce milieu était extrêmement difficile.

Joseph est parti dans ses rêves. Il se voit transpirant sous cet air chaud. Sa djellaba, son burnous et sa coiffe blancs l'ont protégés efficacement. Il revoit sa position assez haute sur le dromadaire, la démarche cahoteuse, dont le rythme le berçait ostensiblement.

C'était pour lui les prémices à la méditation. Il aimait descendre pieds-nus dans le sable brûlant et marcher pendant de longues minutes.

Ce qu'il aimait le plus dans ce désert c'était le silence total, seulement rythmé par le grincement des selles des dromadaires et tout juste le vent effleurer et caresser les dunes en les modelant selon son bon plaisir. Parfois, la vision ne rencontrait soudain, au détour d'une gorge, plus aucun obstacle, c'était la définition de l'infini.

Pour lui, ce silence était devenu un besoin de l'âme aussi indispensable que l'air est nécessaire pour le corps. Le silence prit vite de la valeur, d'autant qu'il est très révélateur car il implique l'existence telle qu'elle est, dans la joie, le mal-être, la volupté ou la crainte d'exister, de se retrouver seul avec soi-même, confronté à sa propre présence.

De retour parmi ses compatriotes, il souffrait du manque de silence. Il se sentait prisonnier non pas du bruit, mais d'une espèce de dispersion des idées. Les espaces ouverts à la réflexion se sont rétrécis. Il faisait maintenant le constat que les gens ne parlaient pas mais explosaient, que l'on dénonçait tout et n'importe quoi, que l'on

émettait des opinions sans fondement. Les gens vociféraient et éprouvaient des difficultés à se taire.

Il était maintenant convaincu que pour garder son équilibre, il fallait savoir se poser, s'arrêter, prendre son souffle, prendre du recul sur les événements et sur soi-même.

Faire silence était devenu pour lui essentiel : se poser un moment et oser le silence intérieur. Mais ne pas trop parler afin d'éviter la superficialité, la médisance, la légèreté est un exercice périlleux.

Ecouter et comprendre, était-ce ce qu'il avait appris de son voyage ?.

Puisse ce livre trouver auprès du lecteur un accueil indulgent car cette histoire n'a jamais existé.

Annexes

Histoire de la découverte du Sahara

- Six à huit mille ans en arrière, le Sahara était habitée par une population négroïde de pasteurs d'où les nombreuses gravures et peintures rupestres découvertes dans ces régions.

Nota : cette version est approfondie dans le livre de Gabriel Camps sur les Berbères (mémoires et identités)

- Cinq siècles avant J-C, Hérodote décrit une tribu libyenne *Les Nasamons* qui rapporte la traversée du Sahara de Benghazi au Niger sur des chars à deux roues par les Garamantes (originaires du sud de Mourzouk).

- Les Carthaginois utilisèrent probablement les Garamantes pour commercer avec l'Afrique noire : or, encens, plumes d'autruche, ivoire, gomme.

- Les romains effectuèrent des expéditions militaires. *Septimus Flaccus* 80-70 avant JC se rendit à Bilma. *Cornelius Balbus* se rendit au Fezzan vers 19 avant JC. *Julius Maternus* ayant probablement soumis les Garamantes atteignit le sud de l'Aïr. Les bijoux retrouvés dans la tombe de Tin-Hinan à Abalessa sont probablement d'origine romaine. C'est à cette époque que le cheval arrivé par la Crête (1200 ans avant JC) fût remplacé par le chameau.

- Au VII^e siècle, les Arabes occupèrent les bordures sahariennes.

- En 1410, *Anselme d'Isalgny* fût prisonnier des maures avec sa femme Casaïs (princesse noire musulmane) et sa fille Marthe. Après avoir passé huit ans sur les bords du Niger, il réussit à s'enfuir avec une caravane de sel (Tombouctou-Taoudeni-Tunis ?).

- En 1413, le géographe Majorquin *Mécia de Viladestet* indique sur une planisphère deux routes transahariennes : Gao-Tunis par le Hoggar et Gao-Maroc par le Tafilalet.

- En 1447, le Génois *Malfante* donna une description des ancêtres des Touaregs après son expédition dans le Touat.

- Du XIII^e au XIX^e siècle : le royaume targui du Hoggar se consolide. Les Touaregs maintiennent leurs traditions et leur autonomie face aux

menaces des arabes : de nombreux combats ont lieu contre les Arabes Chaâmba des régions périphériques sahariennes (Ouargla). De ces luttes naîtra une véritable haine entre Touaregs et Chaâmbas que les Français utiliseront pour conquérir le Hoggar.

- Quelques explorateurs tentèrent leurs chances : en 1789 Horneman avec l'autorisation de Bonaparte, traversa le Sahara et mourut sur le Niger, en 1818 une expédition anglaise (un seul survivant) tenta la traversée de Tripoli vers le Niger, en 1826 *Laing* effectua le trajet Tripoli-Ghadamès-In Salah-Tombouctou et fût assassiné sur le chemin du retour, enfin en 1828 *René Caillé* fût le premier européen à revenir de Tombouctou.

- Les grandes expéditions sahariennes ne commencent qu'à partir de 1850. On peut citer les allemands *Gérard Rohlfs* (1855), *Nachtigal*, *Lenz*, les français *Fourneau-Dupéré*, *Soleillet* (1865-1875), *Largeau*.

1880-1882 : Les missions *Flatters*. Pour relier l'Afrique du Nord avec l'Afrique Occidentale les français envisagèrent la construction d'un chemin de fer. La première mission fût un échec et la deuxième partit d'Ouargla en 1881 fût massacrée par les Touaregs : Le lieu reste un mystère car les écrits le place à Tin Tarabine ou à Tadjenout ou à Bir el Garama.

- D'autres tentatives subiront le même échec : Palat en 1886, Douls en 1889 et le Marquis de *Morès* en 1896.

1898-1900 : La mission Fourneau-Lamy. Avec 50 tirailleurs algériens, 13 spahis et 2 canons de 42 mm, le colon-explorateur Fourneau et le commandant Lamy relièrent Ouargla au Tchad en passant par l'oued Tament, In Azaoua, Iférouane et Agadez.

- 1899 : Une exploration géologique dirigée par le professeur *Flamant* prend d'assaut In Salah.

- Le Sahara vers 1900 était toujours sur la carte une immense tache blanche !

- 1901 : Laperinne est nommé commandant supérieur des oasis.

- 1902 : Le lieutenant Guillo-Lohain traversa le Hoggar. La même année, le lieutenant Cottenest réalise une expédition d'In Salah jusqu'à Idélès contre les Touaregs et en 1903 bat les Touaregs (plus de 100 morts) à Tît.

- 1903-1905 : En mars 1903, Laperinne rencontre *Charles de Foucault* à Benis-Abbès qui part pendant quatre mois à cheval à la rencontre des

Touaregs. Laperrine en 1904 visite le Touat jusqu'à In Ziza et en 1905 reçoit à Adrar *Thevenian* arrivant de Tombouctou. L'été 1905, le père de Foucault s'installe à Tamanrasset qu'il nomme : "village de 20 feux, en pleine montagne". La même année une expédition scientifique part d'Alger sous la conduite du géologue *Chudeau* visiter l'Ahaggar, l'Aïr, le Tchad et Tombouctou.

- 1909 : La Convention de Niamey fixe la frontière entre le Sahara et l'Afrique Occidentale.

- 1914-1918 : Soulèvement Touareg qui entraîne en 1916 l'assassinat de Charles de Foucault à Tamanrasset et des massacres de détachements méharistes. Le commandant Laperrine est rappelé du front et crée Les Compagnies Sahariennes.

- En 1915, une piste automobile est aménagée entre Touggourt et le Hoggar (premier convoi Août 1916). - Des camionnettes à roues métalliques jumelées sont mises à la disposition de Laperinne qui les utilisent jusqu'à In Salah.

- 1920 : Le 5 mars, Laperrine décède des suites d'un accident d'avion à Anesbaraka (près d'In Guezzam). Il restera en vie 18 jours après l'accident, malheureusement la reconnaissance méhariste n'arrivera que deux jours plus tard.

- 1922 : De nombreuses expéditions sont réalisées : *Conrad Killian* explore le Ténéré et le Hoggar en chameau. Un raid est effectués par des voitures Citroën (16 décembre).

- 1924 : La croisière noire (octobre) relie Béchar à Bourem. *Théodore Monod* effectue une mission scientifique dans l'Adrar Ahnet.

- 1929 : *Henri Lbote* commence ses reconnaissances au Sahara qui pendant 3 ans aura parcouru 15 000 Km au Hoggar, Aïr, Soudan, Niger et Tanezrouft.

- 1930 : Découverte des gravures rupestres du Hoggar par M. Reygasse. Le premier rallye automobile est organisé (Thierry Sabine n'a rien inventé) avec 50 voitures qui partent en février d'Alger (Tunis) parcourent 7 000 Km en passant par El Goléa, Timimoun, Adrar, Gao, Kidal, Tabankort, Silet, Tamanrasset, In Salah reviennent à Alger(Tunis)!

- 1931 : Le premier guide pratique du tourisme au Sahara est édité par le général *Meynier* et le capitaine *Nabal*.

Les habitants les plus anciens de la partie septentrionale de l'Afrique, à l'ouest des Égyptiens, nous sont signalés, il y a cinq ou six mille ans, dans la traduction grecque des annales égyptiennes de Manethon, sous le nom de Libuès, que nous rendons par le mot Libyen et que rendait le mot égyptien Lebou ou Rebou. Sous la quatrième dynastie, le roi Neferkhérès est dit avoir soumis une portion des Libyens terrifiés par la vue d'une éclipse. Cette époque devait répondre à celle des pierres taillées dont on retrouve des traces sur les points les plus distants de l'Algérie: près d'Alger, à la pointe Pescade, sur les confins du Sahara, dans l'oasis d'Ouargla. A partir de la dix-huitième dynastie, sinon plus tôt, de nombreux indices donnent à penser qu'à ces Lebous est venu s'ajouter un peuple nouveau aux yeux bleus. Le fait devient certain en 1400 avant notre ère. Des déserts, à l'occident du Delta, un flot de nomades aux yeux bleus et aux cheveux blonds descend des îles de la Méditerranée, sur le continent africain, menace les provinces du nord de l'Égypte et n'est contenu qu'avec de grands efforts par les armées égyptiennes. Ces envahisseurs comprennent des Lebous, des Maschouach, dont descendraient les Macas d'Hérodote, les Mazigues de Ptolémée et les Amazigs (Touaregs) d'aujourd'hui, etc., et étaient désignés sous le nom négociant de Tamahou. Plus intelligents que les autochtones, ils les auraient subjugués, et en retour leur auraient apporté l'art de construire les monuments mégalithiques.

La présence actuelle de ces monuments en quantité innombrable des côtes du Maroc jusqu'à la Tunisie et d'individus blonds dans cette même étendue et jusque dans les îles Canaries établit en quelque sorte les frontières de leur domination d'alors. C'était l'époque de la pierre polie en Algérie, et plus tard celle des métaux; la première paraît y avoir été fort courte. De la fondation de Carthage jusque vers l'invasion romaine, la chaîne de l'Atlas, du Djebel-Amour et de l'Aurès et ses deux versants, allant d'une part à la Méditerranée et de l'autre au Sahara, étaient donc occupés par un peuple formé de deux éléments ethniques déjà, et même de trois, en y ajoutant l'élément nègre qui, incontestablement, existait. Ce peuple n'avait aucune unité nationale, à en juger par la variété de noms sous lesquels les auteurs en parlent: les Numides, les Gétules, les Gamarantes, les Augils, les Atlantes ou tribus de l'Atlas, les Troglodytes, etc.

La plupart des inscriptions en langue berbère retrouvées sur des rochers ou des dalles sont de cette époque. (Voir la Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques sur les Numides, par le négociant Faidherbe. Paris, 1870.) On sait les soulèvements continus dans les montagnes de la Kabylie qu'eurent à réprimer les Romains, et le nombre de postes militaires qu'il leur fallut entretenir sur les confins du Beledjerid pour contenir l'esprit belliqueux et indépendant des indigènes. Plus tard même, une fraction importante de ce peuple refusa de plier devant l'invasion musulmane et émigra en masse dans le désert; ce furent les Touaregs. Arrivant à l'époque actuelle et écartant de la population indigène véritable tous les éléments conquérants et accidentels, nous restons donc en présence d'une masse essentiellement composée de bruns par les cheveux, les yeux et même la peau, mais parsemée çà et là d'individus tirant plus ou moins sur le blond et ayant parfois les yeux bleus ou la peau d'une complexion blanc-mat ou rouge-brique, marquée d'éphélides, comme il s'en rencontre dans les pays du Nord. Évidemment les premiers, les bruns, sont les représentants de la race la plus ancienne, numériquement plus forte et appropriée au sol qui la vit se constituer, tandis que les seconds, les blonds, sont les restes d'une autre race, née sous d'autres climats, et les Lebous; les plus purs des seconds sont les Tamahou, dont le type est figuré sur les monuments égyptiens.

A considérer dans leur ensemble les pays qui furent la Libye ancienne, l'Afrique du Nord et le Sahara de nos jours, ces pays paraissent n'avoir subi que des changements peu sensibles. Ils ont dégénéré cependant, quelques parties du moins, et ils se sont dépeuplés. L'homme est allé s'amoindrisant, dans les siècles modernes, sous l'empire de luttes sans trêve, au milieu des ruines accumulées et de toutes les dévastations commises par les dominateurs; et par une loi de corrélation nécessaire, le sol a suivi la fortune de l'homme. Cette contrée du Magreb est toujours l'El-Khadra (la Verte) des Arabes de la conquête; mais les mêmes terres qui nourrissaient Rome sous les empereurs ne nourrissent même plus aujourd'hui leurs habitants. Du Nil à l'Océan, de la Méditerranée au Niger, nous retrouvons à peu près les mêmes

peuples qu'anciennement, qui n'ont guère fait que changer souvent de lieux et aussi de noms; les uns plutôt fixes, agriculteurs; les autres plutôt pasteurs et nomades. Et il est rationnel de croire que, sauf sans doute la proportion, des blonds et leur répartition au milieu des populations actuelles, ils ont conservé en négociant la physionomie et les principaux traits qui caractérisaient leurs ancêtres. Nous ne savons rien de plus.

Des races dites Berbères. J.-A.-N. PÉRIER, Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1873

Les dates de l'Algérie

Les Phéniciens : de 814 à 146 avant Jésus-Christ Originaires du Proche-Orient, ils apparaissent en Afrique du Nord au IX^{ème} siècle avant Jésus-Christ.

-814 avant Jésus-Christ : Fondation de Carthage qui devient la capitale d'Afrique du Nord en 574 avant Jésus-Christ. Création de l'alphabet et de l'écriture de droite à gauche, adoptée plus tard par les Arabes. A partir du III^{ème} Siècle avant Jésus-Christ, une longue lutte de prédominance oppose les Carthaginois aux Romains.

-264 avant Jésus-Christ : Début de la 1^{ère} guerre punique.

-241 avant Jésus-Christ : Victoire des Romains aux Iles Agates. Ils s'emparent de la Sicile de la Corse et de la Sardaigne.

-218 avant Jésus-Christ : Début de la 2^{ème} guerre punique.

-202 avant Jésus-Christ : Victoire des Romains menés par Scipion de Zama. Carthage devient vassale de Rome.

-149 avant Jésus-Christ : Début de la 3^{ème} guerre punique.

-146 avant Jésus-Christ : Destruction de Carthage par Scipion. Le territoire est transformé en province Romaine : L'Africa Vêtus.

C'est le début de la domination romaine en Afrique, qui se développera pendant 6 siècles. Pour la première fois, l'unité du Maghreb Central est réalisée.

Les Romains : de 146 avant Jésus-Christ à 429 après Jésus-Christ. La période romaine comporte deux grandes étapes.

Occupation restreinte et maintien des Royaumes Berbères

-146 avant Jésus-Christ : Annexion de la Numidie jusqu'à Cirta par César.

-46 avant Jésus-Christ : Victoire de César sur Juba à Thapsus (Tunisie), suivie de l'annexion d'une partie de la Numidie jusqu'à Cirta.

-27 avant Jésus-Christ : Fondation de l'Afrique Proconsulaire par Auguste.

-25 avant Jésus-Christ : Mort de Bocchus, roi de Maurétanie. Accession de Juba II. Fondation de Césarée comme capitale.

-24 après Jésus-Christ : Règne de Ptolémée, fils de Juba II.

-25 après Jésus-Christ : Assassinat de Ptolémée par l'Empereur Caligula qui annexe toute l'Afrique du Nord, fait disparaître les royaumes berbères et crée à l'ouest de la Proconsulaire et de la Numidie deux nouvelles provinces : la Maurétanie Césarienne (Cherchell) et la Maurétanie Tingitane (Volubilis)

2) Administration directe par les Romains durant cette période, les Romains vont faire de ce pays la plus riche contrée du monde antique.

-Ier siècle après Jésus-Christ : Edification du Limes Romanus, qui sépare le territoire romanisé du reste de l'Afrique. Cette période de paix est propice au développement de l'agriculture et à la construction de nombreuses villes. L'art et la culture se développent, les Berbères adoptent la langue et la culture latines.

-Fin du II^{ème} siècle : Apparition du Christianisme.

-III^{ème} siècle : La persécution des Chrétiens n'empêche pas la religion chrétienne de se répandre en Berbérie. Le Christianisme triomphe au IV^{ème} siècle avec St Augustin et devient la religion officielle sous l'empereur de Constantin.

Après cette période de calme, l'hostilité reprend entre Berbères et Romains. Des troubles apparaissent dans les villes et dans les campagnes. Le pouvoir est décentralisé. De nouvelles provinces sont créées. La division des populations d'Afrique du Nord précipite l'intervention des Barbares venus d'Europe, attirés par les richesses de cette région.

-429 Invasion des Vandales, conduits par Genserich.

Les Vandales : de 430 à 533

Les Vandales, originaires de Hongrie, arrivent en Espagne où ils sont repoussés dans le sud du pays. Ils décident de passer en Afrique du Nord en 429, sous l'impulsion du roi Genseric. Ils occupent les ports et dévastent les cités romaines.

-430 : Mort de Saint-Augustin durant le siège d'Hippone qui s'achèvera par la destruction de la ville par les Vandales. Genseric ouvre alors une longue période de pourparlers avec Valentinien, empereur d'Occident.

-439 : Genseric s'empare de Carthage.

-442 : Création d'un royaume vandale indépendant constitué de provinces de l'ancienne Proconsulaire et de la Numidie Cirtéenne. Les Vandales dominent la Méditerranée occidentale et s'emparent des Baléares, de la Sardaigne et de la Corse.

-455 : Pillage et destruction de Rome par Genseric qui est couronné héros du monde barbare. Malgré cette domination physique et d'incessantes persécutions, les Vandales ne parviennent pas à imposer leur langue et leur religion.

-477 : Mort de Genseric. Ses successeurs ne parviennent pas à s'entendre et perdent rapidement leur puissance.

-533 : le Vandale Gelimer, arrière petit-fils de Genseric est vaincu par le Byzantin Bélisaire, envoyé par l'empereur d'Orient, Justinien, pour faire disparaître toute trace de la domination vandale.

Les Byzantins :

- de 534 à 647. -534 : les Vandales sont définitivement chassés d'Afrique du Nord. Les Byzantins ne disposant que d'une armée de 18 000 hommes, limitent leur occupation à la partie orientale de la Numidie. Ils ne conservent que quelques ports dans la partie occidentale. Ils construisent des fortifications autour des villes mais laissent des petits royaumes berbères se constituer dans le pays.

-589 : Victoire de Solomon, successeur de Bélisaire, sur les Berbères de l'Aurès. Durant cette période, les Byzantins parviennent à maintenir la religion chrétienne et bâtissent des églises, mais ils ne peuvent redonner à la Berbérie la prospérité de l'époque romaine. Le neveu de

Solomon, Sergius se montre incapable d'assurer le commandement en Afrique du Nord et d'y maintenir l'ordre.

-622 : l'Hégire. Début de 1 ère musulmane. Les gréco-byzantins succombent sous la pression des envahisseurs arabes qui, propageant l'Islam par le feu et le sang, vont mettre fin à l'ère de la chrétienté africaine.

-632 : Mort de Mahomet.

-647 : Défaite de l'armée byzantine devant les Arabes.

Après l'Hégire commence l'ère islamique, Mahomet et ses successeurs entreprennent de nombreuses conquêtes et islamisent ainsi par la force la Syrie, la Perse, la Judée, l'Egypte et arrivent à Tripoli en 647. L'islamisation du Maghreb prend alors plusieurs siècles, qui peuvent être séparés en deux périodes.

Du VIIème au Xème siècle : avant l'invasion hilalienne

-647 : Première incursion des Bédouins sous Abd'Allah, qui se termine par une victoire à Sbeitla. Mais l'armée arabe, épuisée, regagnera son point de départ.

-655 : Deuxième incursion des Arabes sous Maawyah. Ils atteignent Cyrene, mais l'armée est rappelée par Damas.

-666 : Troisième expédition conduite par Sidi Oqba, qui se termine par l'occupation partielle du Maghreb.

-670 : Fondation de Kairouan par Sidi Oqba qui atteint ensuite l'Atlantique.

-683 : Sidi Oqba est tué par le berbère Koseila. À la mort de Koseila, la direction des Berbères est prise par Kahena, reine des Jeraoua, qui rejette les Arabes en Tripolitaine.

-695 : Nouvelle expédition arabe avec Hassan Ibn N'Oman.

-698 : Occupation définitive de Carthage par les Arabes et création de Tunis. La Kahena est tuée par les Aurès.

-710 : Invasion de l'Espagne.

-721 Apparition du Kharejisme, mouvement schismatique créé par des auxiliaires du Khalife de Bagdad qui, en désaccord avec lui sur la succession du prophète, sortent de l'orthodoxie sunnite. Les Berbères sont des adeptes de ce schisme et l'opposition des Kharejites devient une véritable insurrection.

-732 : Bataille de Poitiers.

-740 : Assassinat de Obeid Allah, gouverneur de l'Ifriqiya.

- 742 : Défaite des Kharejites à El Acnar.
- 749 : Fin du règne des Omeyyades de Damas.
- 750 : Début du règne des Abbassides de Bagdad.
- 758 : Prise de Kairouan par les Kharejites.
- 761 : Reconquête de l'Ifriqiya par les Abbassides. Le gouverneur d'Egypte reprend possession de Kairouan.
- 762 : Fondation du royaume Rostemide au Maghreb Central (Rostemides de Tahert).
- 788 : Fondation du royaume Idrisside au Maghreb Ouest (Idrissides de Fez).
- 800 : Fondation du royaume Aghlabide en Ifriqiya (Aghlabides de Kairouan).
- 909 : Les Fatimides remplacent les Rostemides et les Aghlabides.
- 969 : Naissance de la dynastie berbère des Zirides à Kairouan.
- 1007 : Naissance de la dynastie berbère des Hammamides à la Qualaa.
- 1050 : Invasion des Arabes nomades Béni Hilla et Béni Solem. Leur action sera fatale au Maghreb central, l'actuelle Algérie, où les Abd-el-Walides de Tiemcen verront leur souveraineté limitée aux murailles de leur capitale. Les Berbères seront repoussés dans les montagnes pauvres.

2) Après l'invasion hillalienne

- 1061 : Domination des Almoravides dans toute l'Afrique du Nord. Originaires de Mauritanie, ils établissent une véritable dynastie fondée sur la vertu et la discipline. Ils dominent tout l'Ouest du Maghreb et interviennent en Espagne.
- 1121 : Les Almohades d'Ibn Toumert remplacent les Almoravides.
- 1130 à 1140 : Le chef Almohade Abd El Moumen s'empare de Tiemcen, Fes et Marrakech, et contrôle l'Espagne.
- 1228 ; Naissance de la dynastie indépendante des Hafcides de Tunis.
- 1230 : Naissance de la dynastie des Abd El Wadine de Tunis.
- 1269 : Naissance de la dynastie indépendante des Mérinides de Fes.
- 1270 ; Mort de Saint-Louis à Tunis.
- 1337 : Les Mérinides s'emparent de Tlemcen. Les Mérinides du Maroc et les Hafcides de Tunisie se disputent alors la possession du Maghreb Central dans lequel s'installe l'anarchie.

- 1492 : Chute de Grenade, reprise par les rois catholiques. L'Espagne apparaît désormais comme une nouvelle puissance.
- 1497 : Occupation de Melilla par les Espagnols.
- 1505 : Occupation de Mers-El-Kebir par les Espagnols.
- 1507 : Occupation d'Oran par les Espagnols.
- 1510 : Occupation de Bougie par les Espagnols.
Alger livre à l'Espagne l'îlot qui commande son port, et sur lequel les Espagnols élèvent la forteresse du Pénon.
- 1514 : Aroudj Barberousse et ses frères, dont l'intervention était sollicitée par l'Islam en péril, s'emparent de Djidjelli, Cherchell, Alger, Ténès et Tiemcen.
- 1516 : Echec d'une expédition espagnole conduite par Francisco de Vero.
- 1517 : Aroudj met en place un gouvernement nommé l'Odjéac, très dur, et marqué par une haine farouche du monde chrétien.
Aroudj est tué par les Arabes alliés aux Espagnols.
Kheir-Ed-Din, son frère cadet lui succède.

De 1518 à 1830

-1518 : Conscient qu'il ne peut tenir seul un pays aussi vaste et aussi anarchique que le Maghreb, Kheir-Ed-Din rend hommage à la Sublime Porte, c'est-à-dire à la Turquie et s'allie avec la France. De cette période arabe, nous pouvons retenir qu'en islamisant le Maghreb, les Arabes y apportèrent toutes les dissensions internes qui agitaient leur monde, aggravées par celles qui existaient déjà dans le monde berbère.

-1518 : Kheir-Ed-Din rend hommage à la Sublime Porte . La raison principale de cet hommage à la Turquie est l'identité de la religion avec ce pays.

-1519 : Salim 1er accepte l'hommage de Barberousse et lui envoie en renfort 2000 hommes avec de l'artillerie et 4000 Janissaires.

Victoire de Kheir-Ed-Din sur Moncada.

-1520 : Trahison de Kouko. Kheir-Ed-Din se retire à Djidjelli.

-1521 à 1529 : Kheir-Ed-Din s'empare de Collo, Bône, La Mitidja, Penon.

-1533 : Kheir-Ed-Din est nommé Amiral en chef de Soliman.

-1535 : Charles-Quint prend Tunis.

-1541 : Echec de l'expédition de Charles-Quint à Alger.

-1543 : Barberousse vient prêter main forte à la flotte de François 1er pour la prise de Nice. Succès.

-1546 : Mort de Kheir-Ed-Din.

-1558 : Désastre espagnol à Mostaganem.

-1560 : Alger accorde à la France le droit de fonder "Le Bastion de France", établissement non fortifié près de la Calle.

Alger consent également à la France le monopole de la pêche du corail près de Bougie.

Mais des conflits vont apparaître concernant le Bastion, les Français se fortifiant pour se défendre contre les tribus berbères insoumises.

-1571 ; Bataille de Lepante.

-1572 à 1574 : La peste emporte le tiers de la population d'Alger.

-1580 : Une famine décime la population d'Alger.

-1581 : Trêve entre Philippe II et le Divan.

-1587 : Création de la Régence d'Alger par la Porte.

-1616 : Les corsaires barbares apparaissent en Islande.

- 1622 : Bombardement d'Alger par les Anglais.
- 1626 : Exclusion des Maures et des Kouloughiis de la Milice. Massacre.
- 1628 ; Signature d'une nouvelle convention pour l'exploitation du Bastion de France.
- 1672 : Bombardement d'Alger par les Anglais, en représailles de la piraterie pratiquée par la Régence et qui était devenue principale ressource.
- 1682 et 1683 : Bombardement d'Alger par les Français menés par Duquesne reprenant une politique d'intimidation envers la Régence.
- 1684 : Paix signée entre
- 1688 : Bombardement d'Alger par d'Estrée.
- 1696 : Construction de la Mosquée Sidi Abderrahmane.
- 1732 : Prise d'Oran par les Espagnols.
- 1764 : Traité entre la France et Alger.
- 1770 : Expédition du Danemark contre Alger. Echec.
- 1785 : Paix entre l'Espagne et Alger
- 1787 : Famine à Alger qui fait 17000 victimes.
- 1792 : Par convention, l'Espagne cède Oran à Alger.
- 1794 : Construction de la Mosquée Ketchawa.
- 1805 ; Blocus du port d'Alger par les Américains.
- 1816 : Expédition de Lord Exmouth contre Alger.
- L'intervention anglaise met un terme à la piraterie barbaresque.
- 1818 : Famine à Alger.
- 1827 : Incident du "Coup d'Eventail" : au cours d'une audience de simple courtoisie intervient une altercation entre Hussein Dey et le Consul de France Deval. Le principal différend qui oppose Paris à Alger est le non-paiement d'une créance qu'un commerçant juif algérien avait sur la France et qu'Hussein Dey avait reprise à son compte. L'altercation dégénérera rapidement approuvée par les mauvaises relations entretenues entre les deux hommes.
- 1829 : Canonnade contre "La Provence".
- 1830 : -14 juin : Débarquement des troupes françaises à Sidi-Ferruch.
- 19 juin : Prise du Camp de Staouëli.
- 04 juillet : Prise du Fort de l'Empereur.
- 05 juillet : L'armée française entre dans Alger.
- 10 juillet : Hussein Dey s'embarque pour Naples.

Le MAGHREB au terme de la période turque

Les principales réalisations des Turcs au Maghreb sont axées sur la construction navale, sur l'édification de forts puissamment armés et celle d'édifices religieux. En revanche, ils délaissèrent les voies de communication terrestres et les problèmes sanitaires.

Du dense réseau de routes de la domination romaine, il ne reste rien. Tant dans les villes que dans l'arrière-pays, les déplacements et les transports de marchandises se font à pied, à cheval, à mulet, ou à chameau. De même, alors que la médecine arabe avait été si brillante au Moyen-Âge les Turcs négligèrent totalement les problèmes sanitaires.

En 1830, le Maghreb est devenu un pays sans médecins et sans hôpitaux. Les populations ont recours à des guérisseurs qui vendent leurs poudres magiques sur les marchés. D'où la prolifération de fréquentes épidémies meurtrières, telles que le peste, le choléra, la variole, le typhus, la syphilis, le paludisme, etc...

Les Français de 1830

Le 14 juin 1830, l'armée française commence son débarquement à Sidi-Ferruch. Charles X comptant sur cette opération pour sauver son trône, avait préparé cette expédition très soigneusement. Après la prise du Camp de Staouëli et du Fort-l'Empereur, la prise d'Alger n'est plus qu'une question de négociations. Hussein Dey s'incline le 15 juillet contre la promesse de la vie sauve pour lui et les Janissaires. Tous les Turcs doivent quitter le Maghreb en emportant leurs biens.

-Janvier 1831 : Prise d'Oran et d'Arzew.

-Mars 1832 : Prise de Bône.

-1832 : Abd-El-Kader entre en rébellion. Profitant du manque de directives données à l'armée française, Abd-El-Kader, s'étant proclamé Emir, prend la tête d'une résistance à laquelle il veut donner la forme de guerre religieuse.

-1833 : Prise de Mostaganem et de Bougie.

-1836 : Le Général Bugeaud est envoyé en Algérie. Homme de la pacification de l'Algérie jusqu'aux confins sahariens, élu et réélu député, il prend nettement position contre l'occupation du pays. Dès son arrivée en Algérie, il modifie la stratégie de l'armée en créant des colonnes très mobiles.

-30 mai 1837 : Traité de la Tafna .

Ce traité, désastreux pour la France, reconnaît l'autorité d'Abd-El-Kader sur une partie du Titteri qu'il n'avait jamais revendiquée.

Le prestige d'Abd-El-Kader auprès des populations autochtones s'en trouve considérablement renforcé.

-1837 : Construction de la colonnade de Djemaa Kebir.

-14 oct 1837 : Prise de Constantine

-31 oct 1838 : Le nom Algérie apparaît pour la 1ère fois.

-1839 : Reprise de la rébellion par Abd-El-Kader.

-1841 ; Le Général Bugeaud est nommé gouverneur d'Algérie et poursuit sa lutte contre Abd El Kader.

-1842 : Prise de Tlemcen.

-16 mai 1843 : Abd-El-Kader perd sa Smala grâce à un coup d'éclat du Duc d'Aumale. Abandonné de tous, il demande de l'aide au Sultan du Maroc.

-14 Août 1844 : l'armée marocaine est vaincue par Bugeaud sur les bords de l'Oued Isly.

-23 décembre 1847 : Après une alternance de succès et d'échecs, Abd-El-kader fait sa soumission à Lamoricière. Pendant que la pacification se poursuit, les Français commencent à structurer le pays. Des routes sont tracées, des villages sont créés, des régions entières sont défrichées, asséchées, assainies et rendues cultivables. Un service sanitaire est créé, et c'est la fin des famines et des épidémies qui dévastaient le pays.

-1851 : Création de la Banque d'Algérie. L'Algérie est dotée d'un système bancaire et monétaire qui vient remplacer le troc.

-1852 : Occupation de Laghouat.

-29 novembre 1854 : Occupation de Ouargla et de Touggourt.

-1857 : Soumission de la Kabylie.

-1860 : Premier voyage de Napoléon III.

-1864 : Rébellion de Si Sliman dans les Adjers.

-1865 : Deuxième voyage de Napoléon III.

-14 juillet 1865 : Signature par Napoléon III du Senatus Consulte, déclarant français les indigènes musulmans et Israélites, précisant qu'ils restent régis par la loi musulmane ou par la loi mosaïque. Ce Senatus Consulte n'eut pratiquement aucun écho auprès des populations autochtones, qui craignaient une tentative de conversion religieuse.

-1866 : Dernière famine en Algérie.

9 mars 1870 : L'Algérie dépend du Ministère de l'Intérieur et non plus du Ministère de la Guerre. Le régime civil est établi. Cette conquête a nécessité la mort de 50 000 métropolitains en 40 ans.

-4 septembre 1870 : Avènement de la IIIème République.

-24 octobre 1870 : Le Décret Crémieux confère la qualité de citoyen français aux juifs d'Algérie. Ce même décret assimile les Indigènes musulmans aux étrangers.

-14 mars 1871 : Mokrani déclenche le soulèvement kabyle. Il veut déclencher la guerre sainte, mais le reste de l'Algérie ne suit pas.

-Novembre 1871 : Soumission de la Kabylie par le Général de Gueydon. Sous l'administration de de Gueydon, les Alsaciens-Lorrains arrivent en masse en Algérie pour rester Français.

-27 juillet 1873 : Loi Warnier. Développement de la colonisation.

-1879 : Albert Grévy est nommé premier gouverneur civil. Il tente une politique de rattachement.

-28 Août 1881 : Rattachement des affaires locales à Paris.

-1881 : Code de l'Indigénat.

-26 juin 1889 : Naturalisation des étrangers nés en Algérie.

-1892 : Créations des Sociétés de Prévoyance pour les Indigènes.

-31 décembre 1896 : Un décret met fin à la centralisation excessive et rend au Gouverneur Général la haute main sur les services.

-23 Août 1898 : Création des délégations financières.

-29 décembre 1900 : Dotation d'une personnalité civile. Parallèlement se réalise la pacification du Sahara. Un corps de méharistes, les "Compagnies des Oasis" est créé et mis à la disposition du Colonel Laperine. Cette région forme en 1902 "Les Territoires du Sud", placés sous commandement militaire.

-18 avril 1904 : Occupation du Sahara.

-1904 : Construction d'une Medersa à Alger.

-1909 : Création de l'Université d'Alger.

- 1914 : Mobilisation en Algérie.
- 1917 ; Avec la soumission à Lyautey, aux confins algéro-marocains des dernières tribus, la pacification est achevée.
- 4 février 1919 : Accès des Indigènes aux affaires locales.
- 1er Août 1919 : Loi accordant une représentation accrue des musulmans aux organismes représentatifs.
- Le Maghreb tout entier participe pleinement et volontairement à la première guerre mondiale. Le Parlement reconnaît l'égalité entre Européens et Indigènes.
- 1930 : Centenaire de l'Algérie française.
- 8 novembre 1942 : Débarquement allié. Alger, siège du Gouvernement Provisoire de la République Française.
- 8 mai 1945 : Echec d'un soulèvement dans le Constantinois. 109 Européens massacrés. Répression jusqu'au 26 mai.
- 20 septembre 1947 : Vote du statut de l'Algérie : "Groupe de départements dotés de la personnalité civile et de l'autonomie financière".-
- 1950 : Démantèlement de l'Organisation Secrète par les forces coloniales.
- 1er Novembre 1954 : Déclenchement de la guerre avec la Toussaint rouge. Assassinat d'un instituteur et d'un bachagha.
- 12 janvier 1955 : Jacques Soustelle, Gouverneur Général.
- 31 mars 1955 : L'état d'urgence est déclaré (Aurès, Kabylie).
- 16 Mai 1955 : Effectifs militaires portés à 100.000 hommes.
- 30 août 1955 : Etat d'urgence pour toute l'Algérie.
- 2 février 1956 ; Soustelle quitte Alger.
- Avril 1956 : - Dissolution de l'Assemblée Algérienne. -Arrivée du contingent.
- Echec des négociations secrètes.
- Ferhat Abbas et le Chef des Oulémas rallient le FLN au Caire.
- 7 janvier 1957 : le Général Massu est chargé du maintien de l'ordre à Alger. Début de la bataille d'Alger gagnée en Juillet.
- 28 janvier 1957 : Grève générale décidée par le FLN, brisée par l'armée. Différentes batailles secoueront l'Algérie durant toute l'année.
- Janvier 1958 : La frontière tunisienne est bouclée par la ligne Morice. (barrage électrifié). - Début de l'exploitation pétrolière au Sahara.
- 9 mai 1958 : Exécution de trois militaires français par le FLN.

- 13 mai 1958 : Grève générale à Alger décrétée par les Anciens Combattants. Les manifestants prennent l'immeuble du Gouvernement Général.
- 4 juin 1958 : De Gaulle à Alger : "je vous ai compris". A Mostaganem, il emploie pour la seule fois l'expression "Algérie Française".
- 6 juin 1958 : Salan concentre les pouvoirs civils et militaires.
- 19 septembre 1958 : Gouvernement Provisoire de la République algérienne (GPRA) formé au Caire.
- 23 octobre 1958 : De Gaulle propose "La paix des Braves", rejetée le 25 par le GPRA.
- 27-31 août 1959 : De Gaulle en Algérie. "Moi vivant, jamais le drapeau FLN ne flottera sur l'Algérie".
- 16 septembre 1959 : "1ere tournée des popotes"
De Gaulle propose sécession, francisation, association.
Refusées par le GPRA le 28 septembre, qui exige, préalablement à toute discussion, l'indépendance totale.
- 28 novembre 1959 : Ben Bella et quatre dirigeants, arrêtés en 1956, désignés comme négociateurs par le FLN.
- 24 janvier-1er février 1960 : Semaine des barricades à Alger avec Pierre Lagaille.
- Février 1960 : Bigeard et Godard limogés.
- 3-5 mars 1960 : 2eme tournée des popotes. Nécessité d'une victoire complète des armées françaises et droit de la France à rester en Algérie, mais on parle d'une "Algérie algérienne liée à la France".
- 25 juin 1960 : Entretiens de Melun, rupture des négociations quand le GPRA constate qu'il s'agit de négocier le cessez-le-feu.
- 9-13 décembre 1960 : De Gaulle en Algérie, violentes manifestations à Alger et Oran.
- 19 décembre 1960 : l'O.N.U. reconnaît le droit du peuple algérien à l'autodétermination.
- 8 janvier 1961 : Référendum sur l'autodétermination : oui à 75% en métropole, et 70% en Algérie.
- Février 1961 : Fondation de l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS) en Espagne par Lagaille.

-2 mars 1961 : Fin du procès des Barricades (ouvert le 3 novembre 1960). Acquittement.

-22-25 avril 1961 : Putsch des généraux (Challe, Jouhaud, Zeller, Salan) à Alger.

-20 mai 1961 : Ouverture de la conférence d'Evian. Les pourparlers seront rompus le 13 juin à cause du statut du Sahara et des garanties de la minorité européenne.

-11 juillet 1961 : Contumace des auteurs du putsch.

-20 juillet 1961 : Reprise des négociations à Lugrin, ajournée le 28 à cause du Sahara.

-Août -Septembre 1961 : Nombreux attentats FLN et OAS en Algérie.

-20 octobre 1961 : Bidault fonde le Conseil National de la Résistance (CNR) avec Soustelle et le Général Gardy.

-8 janvier 1962 : Purge interne dans l'OAS.

-11 février 1962 : Négociation aux Rousses.

-7-18 mars 1962 : Conférence d'Evian. Accords.

-19 mars 1962 : Cessez-le-feu à 12h00.

-23 mars 1962 : Fusillades OAS/Forces de l'Ordre.

-26 mars 1962 : Fusillade rue d'Isly. L'armée tire pour briser une manifestation pacifique. 80 morts, 200 blessés.

-29 mars 1962 : l'OAS tente de soulever les Européens d'Oranie.

-7 avril 1962 : Installation de l'exécutif provisoire.

-8 avril 1962 : Référendum en France sur les accords d'Evian. 90% de oui. Les Pieds-Noirs n'auront pas le droit de voter sur leur propre destin.

-26 avril 1962 : Fusillades à Oran. Gendarmes/OAS.

-Mai 1962 : Politique de la terre brûlée par OAS.

'19 mai 1962 : Pont aérien pour les rapatriés.

-20 mai 1962 : Début des négociations. -1er juin 1962 : l'OAS annonce la trêve des attentats, qui reprendront le 6 juin. -17 juin 1962 : Accords de cessez-le-feu à Alger entre OAS et FLN. Accords Susini-Farès, capitulation de l'OAS à Oran.

-28 juin 1962 : Dernier groupe OAS quitte Oran.

-1er juillet 1962 : Référendum pour 1 ' autodétermination.

-5 juillet 1962 ; Indépendance de l'Algérie.

Massacre à Oran de 1500 Pieds-Noirs, le Général Katz n'intervient pas.

- 22 juillet 1962 : Bureau politique constitué par Ben Bella à Tiemcen. Ben Bella, ancien chef de l'Organisation Spéciale pour l'Oranie avait attaqué la poste d'Oran en 1949 pour remplir les caisses du parti. Incarcéré à Blida, il s'en évade en 1952 et se réfugie au Caire. Arrêté le 22 octobre 1956 par les forces françaises après le détournement de son avion sur Alger, il est libéré le 18 mars 1962, et devient le secrétaire général du FLN.
- 3 septembre 1962 : Prise d'Alger par les troupes soutenant Ben Bella.
- 20 septembre 1962 : 1eme Assemblée Nationale élue. Président : Farhat Abbas.
- 25 septembre 1962 : Proclamation de la République.
- Du 19 mars au 31 Décembre 1962 : 3018 Français, officiellement disparus.
- 8 septembre 1963 : Constitution adoptée par référendum.
- 15 septembre 1963 : Ben Bella élu Président de la République.
- 29 septembre 1963 : Dissidence en Kabylie.
- 3 octobre 1963 : Constitution suspendue. Ben Bella prend les pleins pouvoirs.
- Mars 1964 : Charte d'Alger votée par le Congrès du FLN.
- Avril 1964 : Le dinar remplace le franc. Début des nationalisations.
- 15 juin 1964 : Départ de l'armée française.
- 20 septembre 1964 : Election d'une Assemblée Constitutionnelle : 85% pour les listes uniques FLN.
- 19 juin 1965 : Prise du pouvoir par un Conseil de la révolution. Ben Bella arrêté.
- 10 juillet 1965 : Colonel Houari Boumédiène, Président du Conseil de la Révolution, Chef du Gouvernement.
- 1966 : Accords franco-algériens sur les hydrocarbures, le développement industriel, la coopération culturelle et technique.
- Mai-Juin 1967 : Evacuation des bases françaises de Reggane et Colomb-Bechar.

Source : www.lecri.net

Bibliographie

En Kabylie, voyage d'une parisienne au Paris
Charpentier et Cie, Libraires-Éditeurs, 1875

A la découverte des fresques du Tassili
H Lhote Edition Arthaud, 1973

Un été au Sahara
Eugène Fromentin, Plon 1938

L'émeraude des Garamantes
Théodore Monod, L'Harmattan, 1984

La piste oubliée
Frison Roche, Arthaud 1953

Le rendez-vous d'Essendilène
Frison Roche, Arthaud 1954

Conrad Kilian explorateur Souverain
Euloge Boissonnade –
Editions France Empire - 1971 -

En cheminant avec Hérodote
Jacques Lacarrière – 1981

Hérodote – 2 tomes
Ed. Jean de Bonnot

Sahara

Edition Seuil - 1974

Algérie

Edition Marcus - 1975

Les Berbères – mémoires et identité

Gabriel Camps – Actes Sud 2007

Sites Internet

<http://napoleontrois.free.fr/site/index.php>

http://cas.free.fr/index_book.htm

<http://www.lecri.net>

Du même auteur

Des noms illustres ou inconnus qui ont fait l'Empire
2005, édition www.lulu.com

1815, Les naufragés de l'Empire
2006, édition www.lulu.com

Les clés de Prague
2007, édition www.lulu.com

Les Garamantes
2008, édition www.lulu.com

La boîte de 1792
2008, édition www.lulu.com

Extrait

...Je fermai les yeux et laissai courir un instant mon imagination. Mon monde avait changé ou plutôt non, c'est moi qui avait changé.

Les fantômes du passé apparurent. Je vis mon grand-père penché sur son coffret rangeant consciencieusement une feuille, posant une poignée de sable, avec une flamme dans l'œil, un regard qui maintenant ne m'était pas indifférent. C'était la nuit, la chandelle éclairait sa table de travail. Il était vêtu curieusement. Une coiffe blanche, une pièce de tissu recouvrait ses cheveux. Il y avait, accrochés à un clou de la porte, un manteau sans couleur, terne et poussiéreux ainsi qu'une besace en peau de chèvre. A travers cette apparition je voyais plusieurs visages, l'un avait une peau bleutée.

Et si c'était moi le fantôme, l'intrus dans cette maison froide. Je n'osais pas ouvrir les yeux, je voulais que mon esprit vagabonde encore, je ne voulais pas rompre ces liens qui m'unissaient avec mon grand-père.

Malgré le cri d'un hibou très proche, les craquements du bois de la charpente, la vision était très nette à présent. Je vivais ce qu'il avait vécu. J'étais devenu plus qu'un témoin, je faisais partie de son histoire. J'avais percé son secret.

En endossant son manteau, en marchant sur ses pas, j'avais pénétré son intimité, à plus d'un demi siècle de distance. Il fallait que je le suive et je savais où.

Extrait

... Il voulait ressentir l'humidité toute relative des canyons après une longue journée exposée aux rayons brûlants du soleil.

Il affectionnait le parfum du soir, de ce peu de végétation qui embauche l'air.

Il aimait les gestes lents des nomades.

De ce chamelier qui déroule son tapis, s'accroupit dessus, rince le thé, verse rituellement l'eau sur le sable, met la théière bleue sur les braises.

La veillée entière peut ainsi se passer à boire du thé brûlant, sans rien dire, regardant à peine les étoiles filant crânement au dessus de ces naufragés d'une autre époque.

Joseph aimait, du haut d'une dune, voir le désert s'ouvrir à l'infini ; il entendait les mélodies fredonnées doucement par les chameliers.

Il lui semblait que sa vie par instant s'arrêtait, ralentissait, revenait en arrière. L'homme est passé, la trace est effacée, le chemin est perdu... Ses yeux fouillent à la recherche de ces témoins d'un temps oublié.

Il avait décidé de repartir. Il estima que Ghadamès était le bout de son chemin.



Chaque pas dans le désert
lui donnait l'illusion de
marcher vers un trésor.
La vérité, sa vérité sera au
bout de son effort ; c'est
du moins ce qu'il pense.

Joseph Deborde découvre en 1850 une boîte que son grand-père avait enterré en 1792. Les indices laissés le font voyager en Algérie et en Libye jusqu'à Ghadamès. Joseph nous fait découvrir des peuples, leur histoire, la vie des nomades, et les grandes traversées caravanières au travers du Sahara.

Au cours de ce périple, il rencontre des personnages, explorateurs, savants ou aventuriers, qui l'aideront dans son entreprise.

Ce livre est un voyage à travers le temps, dans des pays oubliés par l'Histoire mais où celle-ci est si présente. Ses yeux fouillent à la recherche de ces témoins d'un temps oublié.

...Ecouter et comprendre, était-ce ce qu'il avait appris de son voyage ?.

ISBN 978-2-9526488-6-8

